37e Année. N° 18. 15 Septembre 1930.

OCT 15
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Winston Churchill	*Le « Tout ou Rien » de Ludendorff.*	241
René Martel et Élie Borschak.	*Vie de Mazeppa.* — I	253
Bernand Baldensperger	*Lady Bolingbroke*	278
André Malraux	*La Voie royale.* — III	308
Amiral Castex	*La Guerre sous-marine allemande*	344
Emmanuel Bove	*Journal écrit en hiver.* — II	367
G.-J. Gignoux	*La quatorzième Conférence du Travail.*	395
Constantin Photiadès	*Bayreuth en 1930*	414
Henri Queuille	*Le Blé*	434
Albert-Petit	*Les Livres d'histoire*	448
Claude Berton	*Georges de Porto-Riche*	457

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement :*

Regains

par JEAN GIONO

Merlin l'Enchanteur

par ALEXANDRE ARNOUX

In æternum

par ANDRÉ THÉRIVE

La première Exploration de Savorgnan de Brazza

par le Général DE CHAMBRUN

Le Parsisme

par E. BENVENISTE

Les Souvenirs de guerre de William Sharp

Ambassadeur des États-Unis

LE « TOUT OU RIEN » DE LUDENDORFF

Une fois la guerre commencée, la seule chance qu'eut l'Allemagne de faire la paix se présenta pendant l'hiver de 1917. L'occasion était bonne. La Russie était vaincue, le traité de Brest-Litovsk avait été signé. Le puissant « rouleau compresseur » n'était plus qu'une masse de ferraille dans le fossé. Pour la première fois, les empires centraux ne redoutaient plus rien pour leur front de l'est. Ludendorff pouvait apporter un million d'hommes et plusieurs milliers de canons sur le front ouest. Pour la première fois depuis 1914 l'armée allemande allait dépasser en nombre l'armée anglo-française.

Les États-Unis étaient entrés en guerre. Une force nouvelle et presque illimitée en hommes était apportée aux Alliés. Mais les armées américaines étaient loin, s'organisant, s'entraînant, et n'arrivaient que petit à petit, quelques milliers d'hommes à la fois, à travers l'Atlantique. Il fallait attendre plusieurs mois avant que ce gigantesque nouveau combattant puisse entrer en jeu. Un long intervalle funeste devait séparer la capitulation de la Russie et les premières manifestations réelles de la force américaine. C'est dans cet intervalle que se place la crise.

Les mutineries qui suivirent, dans l'armée française, la désastreuse offensive du général Nivelle en avril 1917, avaient réduit la France à la stricte défensive pendant le

reste de l'année. Les armées britanniques avaient dû prêter main-forte dans le mouvement d'ensemble. Le Haut Commandement britannique excité par les appels français, impressionné aussi par le noir pessimisme qui avait prévalu quelque temps à l'Amirauté, avait conçu tout un projet d'attaques successives désespérées contre les lignes fortifiées allemandes. Le Quartier Général anglais croyait, bien à tort, qu'il était possible de percer le front allemand. « Nous sommes sûrs de pouvoir percer; mais, même si nous ne le pouvons pas, nous devons continuer à attaquer pour décharger les Français dans leur situation actuelle. » Le résultat avait été une série d'offensives bien étudiées, résolues, persévérantes, sur Arras en avril, Messines en juin et Paschendaele en automne. Elles furent poursuivies sans considérer les pertes d'hommes, jusqu'au moment où, pendant les batailles d'hiver à Paschendaele, l'esprit de l'armée anglaise en France se trouva presque anéanti sous la boue des Flandres et le feu des mitrailleuses allemandes. « La pluie, dit le compte rendu officiel allemand, a été tout le temps l'alliée de l'Allemagne. » Après le dernier assaut au travers des indescriptibles champs de cratères et les labyrinthes marécageux de Paschendaele, l'armée anglaise était saignée à blanc. Près de 300 000 hommes avaient été tués ou blessés. Le Menin Memorial Arch porte les noms de vingtaines de mille dont les corps n'ont jamais pu être dégagés de l'immense marais, labouré d'obus, qui avait été le théâtre de cette lutte farouche.

L'année se termina ainsi. Les Français affaiblis, les Anglais pris dans l'eau, les Américains toujours loin. Pendant ce temps, la capitulation de la Russie offrait à la fois au Haut Commandement allemand un gigantesque apport de troupes pour le front ouest, et au gouvernement allemand d'immenses facilités pour négocier la paix. Toute la Russie européenne était sous la domination allemande, ou à sa portée. Les Bolcheviks avaient rompu toutes relations avec les Alliés; ils avaient rejeté toutes obligations, jusqu'aux obligations sacrées qu'avaient contractées les Alliés envers la Russie. Qui se souciait de la Russie maintenant? Le Tsar était entre les mains de ses meurtriers, les officiers et les soldats fidèles avaient été dispersés ou anéantis; les éléments intellectuels

et libéraux qui avaient, sans résultats d'ailleurs, essayé de faire leur devoir, étaient massacrés ou en fuite. Tous les liens étaient rompus entre la Russie et les Alliés de l'ouest. Les armées allemandes avaient sauvé leur pays sur les champs de bataille; c'était au tour de la diplomatie allemande de dégager l'Empire de la hideuse catastrophe dans le chemin de laquelle il avait eu la bêtise de s'engager. Tandis que les canonnades de Paschendaele s'éteignaient et qu'à l'effort anglais succédait une immobilité complète, les pays belligérants avaient, des deux côtés, le temps de se tâter le pouls. Les pulsations étaient intermittentes, même pour l'énergique Angleterre. Le fait même que la lutte avait cessé donnait aux peuples le temps de sentir leurs blessures. — C'étaient de graves, d'affreuses blessures! Jusqu'en janvier, ou même en février 1918, si l'Allemagne avait offert la restauration de la Belgique, un arrangement avec la France en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, en même temps qu'un plan d'annexions allemandes en Russie, il aurait été possible d'établir une base de négociations. Mais, le grand chef d'État-Major général Ludendorff, soutenu par l'État-Major général allemand, ne dominait pas seulement les vues militaires, mais les vues politiques de l'Allemagne, et Ludendorff avait d'autres idées. Les réalités de la guerre avaient réduit l'Empereur à n'être qu'une fonction de l'état de guerre. Le système parlementaire allemand ne permettait pas de faire jaillir de la machine parlementaire les figures audacieuses ou rudes qui, en France et en Angleterre, avaient saisi le gouvernail. Tout, en Allemagne, avait été sacrifié au point de vue militaire. L'État-Major avait eu, en toutes occasions, gain de cause; cet organisme actif et puissant, à la fois la force et la ruine de l'empire allemand, était en train de converger, pour la conduite effective des événements, vers une dictature de Ludendorff.

Nous en arrivons maintenant aux traits essentiels de cet homme extraordinaire. Il aimait son pays, mais il aimait par-dessus tout sa tâche. Sa tâche était d'avoir la victoire à tout prix; de s'assurer que, si la défaite était certaine, aucune ressource ne serait inemployée, aucune chance négligée, et qu'il aurait brûlé tous ses vaisseaux. Et quelle chance lui restait encore! Un million d'hommes, trois mille

canons de plus à faire peser dans la balance de l'ouest; l'énorme artillerie de siège que, lui et Hindenburg avaient formée pendant toute l'année 1917; le nouveau plan d'attaque par des troupes d'assaut avec l'emploi de l'infiltration, qui avait été établi. Ne donnerait-on pas à tous ces éléments l'occasion d'entrer en jeu? Fallait-il laisser accuser l'Allemagne d'avoir abandonné le jeu sans avoir joué la dernière carte, peut-être même la meilleure? Non, la responsabilité du Quartier Général ne devait prendre fin que lorsqu'il pourrait aviser le gouvernement civil que toutes les chances avaient été épuisées, et le dernier vestige de force consumé.

On a bien dit que « les pensées qui refroidissent les autres peuples enflamment les Allemands ». Le grand projet d'une *Kaisers schlacht* — une attaque de grande échelle métrée avec une intensité jusqu'alors inconnue, par des méthodes jamais encore employées — pourrait bien arracher la victoire aux mâchoires du Désastre, qui semblaient lentement se refermer. Et le projet en lui-même avec l'événement qu'il entraînerait, ne constituait-il pas un problème intellectuel d'une rare envergure? Faire de tels plans, mettre en action de telles forces pouvant provoquer de pareilles conséquences, jouer pour de tels enjeux — n'était-ce pas bon en soi?

En conséquence, le 11 novembre — jour fatal, exactement un an avant la fin — Ludendorff tint conseil à Mons — lieu fatal où l'armée anglaise tira les premiers et les derniers coups de feu de la Grande Guerre : ce fut un conclave des véritables techniciens. Le Kaiser, les rois et les princes, les commandants d'armées et de groupes d'armées, le Chancelier d'Empire, le ministre des Affaires étrangères, les figures marquantes du Reichstag — en sont bannis[1]. Il s'agit ici d'une affaire, une affaire précise, froide, affreuse et gigantesque. Seules, les autorités de l'État-Major général; seuls, des hommes qui savent de quoi ils parlent; seuls, des hommes qui parlent le même langage technique; seuls, des hommes qui considèrent les problèmes de la guerre en fonction de la guerre, à l'exclusion de toute autre considération. Un petit groupe, rigoureusement choisi, d'experts compétents, munis d'œillères, les yeux rivés

1. Rupprecht, dont le quartier général abritait la conférence, fut admis à une séance officielle.

sur le travail, leur propre travail, extrêmement savants dans leur sphère, mais sans la moindre idée de l'existence d'autres et de plus larges sphères...

Kuhl, chef d'état-major du corps d'armée de Rupprecht; Schluenberg, l'homme du Kronprinz et chef de son corps d'armée; Wetzell, le stratège en chef de Ludendorff, et Ludendorff lui-même. Introduction générale : « Nous voilà de nouveau, enfin, assez forts en canons, en munitions et en hommes pour reprendre l'offensive à l'ouest. Nous pouvons étrangler les armées françaises et anglaises avant que les Américains puissent arriver. Nous avons six mois devant nous. » — Question : comment? Ludendorff déclare : « Les Anglais doivent être battus » « Wir mussen die Engländer schlagen ». Problème. — L'attaque se fera-t-elle en Flandre, vers Hazebrouck, ou plus au sud, près de Saint-Quentin? Il y a beaucoup à dire *pour* l'attaque au nord. Mais il y a une chose décisive *contre*. On ne peut la commencer en mars, le temps serait trop mauvais, et le terrain trop humide. Nous ne pouvons nous permettre d'attendre avril ou mai, car le temps presse. Les Américains arrivent, et nous avons appris aux Alliés à faire des gaz lacrymogènes. Nous devons donc attaquer l'armée anglaise aussitôt que possible, et aussi au sud qu'il est nécessaire pour avoir un temps favorable. Ludendorff proposa alors de s'emparer de la ligne de la Somme, de la tenir, et de tourner l'attaque principale vers le nord-ouest, pour replier le front britannique et « jeter les Anglais dans la mer ».

Kuhl plaida pour l'attaque de Flandre, et se montra disposé à attendre un mois de plus, s'il était nécessaire, pour pouvoir attaquer au nord. Wetzell était pour la reprise de l'attaque de Verdun. Pendant les six semaines de discussion qui suivirent la réunion du 11 novembre, il chercha à démontrer que l'attaque de Verdun offrait les meilleures chances, parce qu'elle visait les Français, « stratégiquement libres ». L'attaque de Flandre, d'après lui, promettait aux points de vue stratégique et tactique, mais il ne la considérait comme souhaitable que si elle était exécutée après une grande offensive combinée. Si les Anglais étaient attaqués en mars en Flandre, les Français pourraient faire une contre-offensive au sud : tandis que, si Verdun était attaqué, l'état du terrain en mars empêcherait

les Anglais de fournir un soutien. Il critiquait énergiquement l'attaque sur Saint-Quentin. La surprise serait difficile sur « un front tranquille où les préparations seraient remarquées ». Les Anglais et les Français pourraient entrer en jeu. L'avance allemande traverserait la région dévastée des champs de bataille de la Somme, et tomberait sur une quantité de vieilles lignes de défense allemandes ou alliées. Par déférence pour l'opinion de son chef, et sans tenir compte des arguments qu'il avait lui-même exposés, Wetzell avec une étrange inconsistance, proposa la double offensive contre les Anglais : d'abord l'attaque de Saint-Quentin dans la troisième semaine de mars (« Michel et Mars » dans l'argot mystérieux de la confrérie) et, quinze jours après l'attaque d'Hazebrouck (Saint George). Ludendorff, qui, pendant ce temps, avait visité tout le front avec les deux chefs d'état-major et discuté l'offensive avec les chefs des cinq corps d'armée qu'il était question d'engager dans la lutte, se décida définitivement le 21 janvier contre l'attaque de Verdun, ou d'Hazebrouck, et choisit le secteur de Saint-Quentin, malgré tout ce qu'on avait pu dire. Il fut seul à prendre cette décision.

Il s'ensuivit un bombardement destiné à torturer les Anglais : 385 batteries de campagne, 297 d'artillerie lourde et 28 de très grosse artillerie; ou, en canons : dix-huitième armée, 2 500 canons; seconde armée, 1800 canons; dix-septième armée, 1 900 canons; total 6 200 canons.

Et voici quelle était la méthode de torture :

Début à 4 h. 40 du matin. Deux heures. Cinquante minutes de gaz contre nos batteries, nos mortiers de campagne, nos quartiers généraux, nos téléphones et nos cantonnements; puis dix minutes d'attaque par surprise sur nos positions d'infanterie. Ces cinquante, puis dix minutes de bombardements étaient alors répétées.

Trois périodes de bombardement de dix minutes pour vérifier le feu.

Soixante-dix minutes de feu sur les positions d'infanterie.

Puis, soixante-quinze minutes encore, mais avec des périodes de quinze ou dix minutes de bombardement plus intense.

Enfin, cinq minutes pour préparer l'assaut d'infanterie.

Couvertes par ce monstrueux bombardement, 66 divisions allemandes devaient être lancées, à l'aube du 21 mars, contre un front tenu par 19 divisions britanniques.

Il faut remarquer à quel niveau l'art de la guerre est tombé. A cette triste époque décadente, son expression suprême ne réside plus que dans une accumulation d'actions gigantesques destinées à tuer des hommes mécaniquement. Ce n'est qu'une grande entreprise qui fait songer aux abattoirs de Chicago. Dans l'ensemble, cette offensive — une super-offensive du type Haig-Paschendaele, mais sur une bien plus large échelle — est la plus terrible, la plus inhumaine (dans le sens de totalement impersonnelle) de toutes les batailles enregistrées dans les annales de la guerre.

Mais l'envergure et le mécanisme de cette entreprise étaient justement ce qui captivait Ludendorff. C'était sur des calculs de ce genre qu'il avait passé sa vie. Le problème était intense, tangible, précis : il représentait la quintessence de tout ce qu'il avait appris et étudié. Les arguments plus larges en faveur d'une paix signée avec les Alliés pendant qu'il en était encore temps, et d'un compromis conclu avec les Puissances de l'ouest aux dépens de la misérable Russie, lui paraissaient de peu d'importance. Tous les avertissements d'ordre pratique que lui adressèrent pendant l'hiver les industriels allemands les plus qualifiés, sur le danger de continuer la guerre, furent repoussés. Tout cela lui semblait un vague brouillard pâle, au centre duquel était son propre boulet du canon, énorme, chauffé au rouge. Tirer ce boulet, manœuvrer ce ressort, presser sur ce bouton, lâcher ces forces puissantes, encore enfermées, lui semblaient une fin en soi.

Cet état d'esprit convenait tout à fait à un militaire. On a raison, dans les cercles professionnels, d'isoler le sujet, et on ne peut blâmer un général d'avoir les opinions qu'il doit avoir sur sa tâche. Ce qui précède était le problème de Ludendorff. Ce n'était certainement pas le problème allemand. L'Allemagne, qui dès le début de la guerre, avait été terrifiée de découvrir combien ses ennemis étaient nombreux, qui avait sans cesse été stupéfiée par leur colère inextinguible, leur volonté, le crescendo menaçant de leur courroux, tandis que les céréales, la viande et l'épicerie devenaient plus rares,

avait soupiré après une porte d'issue, et cette porte était là. Du moment où le feu cessa à Paschendaele, et où l'hiver apaisa la canonnade, toutes sortes de voix parlementaires, aiguës et plaintives, s'étaient élevées dans les pays alliés. N'y avait-il pas moyen d'en sortir? Le feu est à la maison, pensaient les Allemands. Tout le puissant château est en flammes; les pompiers combattent les flammes avec une vigueur intrépide, avec les pompes les plus perfectionnées; mais le feu gagne, et semble ne devoir jamais prendre fin. A chaque instant l'édifice peut s'écrouler, et tout peut être détruit, corps et biens. Et voilà que, soudain, au-dessus de la porte de l'Est, s'écrivent clairement, en lettres lumineuses, les mots : « Sortie de Secours ». Mais on ne devait pas leur permettre de se sauver par là.

La faiblesse fatale de l'Empire allemand fut que ses chefs militaires, parfaitement instruits dans les détails de leur profession, mais ne connaissant rien au delà, devinrent, ou se considérèrent comme les arbitres de tout le gouvernement de l'État.

En France, pendant toute la guerre, même dans les heures de crise les plus noires, le gouvernement civil, vacillant sur sa base, était néanmoins tout-puissant. Le Président de la République, le premier ministre, et cet être étonnant, composite, appelé « Paris », avaient le pouvoir de casser n'importe quel militaire, et de l'écarter. En Angleterre, le Parlement était en carence. La presse des bourreurs de crânes gonflait les généraux, mais il existait un fort pouvoir hiérarchisé qui, à ses risques et périls, aurait pu faire face aux plus hauts galonnés. Aux États-Unis, l'élément civil était si manifestement fort que son seul but était de nourrir et d'embellir les champions militaires encore au nid.

Il n'y avait personne en Allemagne pour s'élever contre l'État-Major général, et tenter d'accorder l'énergie et le point de vue étroit de celui-ci avec le salut général du pays. Imaginons un grand vaisseau de guerre se dirigeant vers la bataille. Sur le pont sont des rangées de personnages en uniformes, splendides, faisant des gestes, mus par une mécanique, et parlant. L'ingénieur a assumé la charge du vaisseau et de la flotte. Il ne voit pas un dixième de ce qui se

passe. Comment le pourrait-il, enfermé dans une salle des machines, bien en dessous du niveau de l'eau et du pont armé? Il a chargé ses chaudières, fermé toutes les soupapes. Il a saisi le gouvernail au milieu du navire. Il ne donne que cet ordre farouche : « En avant, à toute vapeur. » Alexandre, Hannibal, César, Marlborough, Frédéric le Grand, Napoléon, tous ont compris le sens de l'Histoire. Mais Ludendorff n'avait appris qu'un chapitre, sur le bout du doigt. Il ne faut pas accabler cette vertu cruelle et noble qui fait tout risquer pour l'amour de la victoire. Mais il fallait d'autres vertus pour conduire les nations à travers Armageddon. Ces autres vertus étaient ou absentes, ou rigoureusement réprimées dans la nation allemande.

Le compte rendu de la bataille formidable du 21 mars n'est pas nécessaire ici. Tout le monde sait comment la ligne de la cinquième armée anglaise fut enfoncée avec une perte de 150 000 hommes et de 1 000 canons, et comment les Allemands pénétrèrent dans la poche, de plus en plus distendue, et se dirigèrent sur Amiens; comment le commandement français se résolut à abandonner le contact avec l'armée anglaise, pour réserver la totalité des troupes françaises à la défense de Paris; comment, néanmoins, la ligne tenue ne fut jamais brisée; comment la droite anglaise et la gauche française, jointes depuis quatre années désastreuses, réussirent à ne pas se séparer jusqu'à ce que la victoire fût gagnée. Je veux considérer de préférence les conséquences.

L'état de crise et de péril produit par l'offensive de Ludendorff provoqua chez les Alliés et les Américains une recrudescence d'activité. La longue période d'attaques désespérées sur les lignes fortifiées allemandes était finie. Elle avait fait place à une rigoureuse lutte pour la vie. Dès la bataille de la Marne, les Alliés avaient été sûrs de leur victoire. Elle pouvait être longue à venir, et terriblement chère, mais ils ne doutaient pas qu'elle fût certaine et complète. Le carnage résultant de vaines offensives faites non pas pour gagner la guerre (puisqu'elle semblait gagnée déjà), mais dans le but d'imposer les conditions les plus rigoureuses à un ennemi qui désirait la paix, paraissait d'une utilité de plus en plus discutable, même à ceux qui étaient entrés résolument dans la lutte. L'automne 1917

nous avait apporté la lettre de lord Lansdowne; la conférence des socialistes de Stockholm; les négociations du prince Sixte de Bourbon, et les conversations entre le général Smuts et le comte Mensdorff en Suisse. Tous les doutes étaient écartés : il n'était plus question de lutter pour imposer à l'ennemi des conditions sévères. La véritable défaite semblait attendre les Alliés, et avant que l'apport américain pût peser dans la balance. Le désastre, bien que terrible, releva le moral, et rendit une nouvelle énergie aux forces militaires anglaises et françaises. Il provoqua aux États-Unis les efforts les plus vaillants. Personne ne pensait plus à la paix, ou aux négociations de la paix. La réaction belliqueuse de la puissante alliance contre l'Allemagne n'avait jamais été plus farouche ni plus vive. Une réquisition désespérée dans les usines de munitions, les mines et les ateliers de toute l'Angleterre, la mobilisation des hommes jusqu'à cinquante-cinq ans, et l'envoi au front des jeunes gens de 19 permirent à près de 250 000 hommes de traverser la Manche. Les mille canons furent remplacés en un mois, et l'armée anglaise continua à subir assaut après assaut de la part des formidables armées allemandes. Quand la furie de « Mars et Michel » fut apaisée, Saint George descendit sur nous devant Hazebrouck. Cependant la défense ne fléchit pas.

Jusqu'au 21 mars, les États-Unis avaient préparé leurs armées méthodiquement, dans les détails, et, par conséquent, lentement. Bien que la grande République fût en guerre depuis plus d'un an, il n'y avait encore que six divisions américaines en France, et deux au front. L'objet très naturel du commandement américain était de placer ses troupes en ligne si possible par corps d'armée, en tous cas par divisions, et, en dernier lieu, de réunir toutes les unités américaines pour en faire une grande armée américaine. Les exercices et la préparation continuaient sans interruption de chaque côté de l'Atlantique, mais, pendant ce temps, les Alliés étaient en grand danger de succomber sous le fléau allemand. Lloyd George et Clemenceau jetèrent les appels les plus véhéments pour que l'arrivée des troupes américaines fût accélérée, et pour que les masses d'infanterie fussent envoyées sans retard, pour être incorporées sans être formées en divisions, aux brigades et batail-

lons anglais et français. Le lendemain de la défaite anglaise le général Pershing, avec ses collègues civils et militaires, informa le gouvernement français que les troupes américaines de France entreraient en action, prêtes ou non, là où elles seraient utiles. Le président Wilson, recevant la demande anglaise pour l'envoi de centaines de mille fantassins américains, et l'embarquement formidable des divisions américaines encore imparfaitement entraînées, répondit à Lord Reading dans des termes qui resteront toujours, pour les Anglais, attachés à sa mémoire : « Enfer et Damnation, ambassadeur, je le ferai ! »

Le mouvement des divisions américaines à travers l'Atlantique montre comment cette promesse fut réalisée. En février, mars et avril, quatre divisions seulement étaient arrivées. Mais, à partir de mai, la résolution du Président, soutenu par la nation entière, commença d'avoir des effets. Huit divisions, de chacune 30 000 hommes environ traversèrent en mai, huit en juin, quatre en juillet, six en août, et cinq en septembre. En tout, près d'un million d'hommes traversèrent l'Atlantique pendant ces quatre mois, protégés des sous-marins par la marine anglaise, et amenèrent le Nouveau Monde au secours du Vieux. Bien qu'il y ait eu peu de génie américain sur le front anglais, et que quatre divisions seulement soient entrées en ligne avant que l'offensive de Ludendorff fût définitivement brisée, le débarquement constant de ces armées énormes d'hommes vigoureux, donna aux Alliés l'assurance d'une victoire finale.

Mais ce fut à Doullens, le 26 mars, que se marqua le tournant du ressaisissement franco-anglais. Clemenceau, Poincaré, Foch et Pétain pour la France, se rencontrèrent avec Milner, Haig et Wilson pour l'Angleterre. Ils étaient raidis et l'atmosphère était morne. Ces hommes, soldats ou hommes d'État, déjà marqués et durcis par la guerre, étaient en présence des plus graves réalités. Les Français méditaient avec des yeux sombres sur l'immense défaite que leur alliée avait subie, sur ce sol de France nouvellement reconquis par des sacrifices immenses, et retombé une fois encore dans les griffes de l'envahisseur. Leurs représentants militaires jugeaient sévèrement l'échec apparent de leur alliée. Absolument exténuées, sans sommeil, hagardes, les troupes

de la cinquième armée, se repliant devant la marée envahissante des Allemands, pouvaient, en effet, paraître de peu de valeur militaire. Clemenceau m'a dit il y a trois ans, et il l'a depuis consigné dans ses mémoires, qu'un général français du plus haut rang lui avait dit — en lui indiquant Haig — « Voilà un chef qui, avant quinze jours, sera réduit à capituler ou à voir son armée mise en pièces sur place. » Je me demande qui était ce général?

De leur côté, les Anglais se rappelaient les efforts et les tueries de leurs offensives isolées de 1917; comment leurs divisions décimées et mutilées avaient été forcées sous la pression française d'étendre leur ligne à travers ce front désastreux; combien l'aide de leurs alliés avait été tardive et mesurée.

Ce n'était pas le moment des reproches; il y eut de longs silences entre les premières paroles qui furent prononcées. Haig était prêt à sacrifier l'indépendance de son commandement, si ce sacrifice devait amener un plus grand effort de la part des Français. Clemenceau était résolu à ne négliger aucun effort. « La question n'est pas, dit-il, de savoir quelles divisions peuvent être détachées du front français, mais de savoir dans combien de temps elles peuvent être sur le terrain actuel de l'offensive. » Pétain, le chef parfait, froid, calme, déclara qu'Amiens devait être défendu jusqu'au dernier homme. Mais cette heure réclamait l'infatigable esprit de combat de Foch. Il fut décidé d'entrer en contact étroit, et d'établir l'unité de commandement sur tout le front français et belge. Dans la crise de cette bataille engagée, dont le canon, toujours plus près, grondait et battait sans cesse à toutes les oreilles, Foch reçut l'auguste mission qu'il ne devait abandonner que lorsqu'il l'eut glorieusement menée à bien.

WINSTON CHURCHILL

VIE DE MAZEPPA

PREMIÈRE PARTIE

L'HETMAN

« Connaissez-vous le pays où tout respire l'abondance, où coulent des rivières plus pures que l'argent, où la brise fait onduler l'herbe des steppes, où les chaumières disparaissent au milieu des cerisiers, où, dans les jardins, les arbres succombent sous la charge des fruits savoureux?

» Connaissez-vous le pays où la voûte du ciel est pure, calme et sereine, le pays où chantent les faucheurs, où les roseaux bruissants tremblent sur les rives des lacs, rives ombragées d'épaisses frondaisons, rives d'où la rosée du matin monte vers les nuées en spirales bleuâtres?

» Connaissez-vous le pays où les moissons dorées s'étoilent de bleuets, où les Kourganes contemporains de Baty rompent la monotonie de la steppe, où l'on voit paître à l'horizon les troupeaux de bœufs, où l'on entend au loin gémir des longues files de charrettes où, tels des tapis, s'étendent les champs de sarrazin en fleur, où les descendants des glorieux Zaporogues dressent fièrement leur tête rasée empanachée du tchoub?...

» Vous souvenez-vous du spectacle de la nuit planant sur l'Ukraine endormie, alors que le brouillard grisâtre s'élevait des marécages et que toute la terre était enveloppée de pénombre, de mystère; alors que la voie lactée brillait au-dessus des steppes? Alors il nous semblait apercevoir à travers la brume les silhouettes des hetmans Paly et Sagaïdatchniy.

» Connaissez-vous le pays où les Polonais guerroyaient contre l'Ukraine, où tant de cadavres jonchèrent le sol; le pays où Kotchoubey, au moment de mourir, maudissait Mazeppa; le pays où tant de sang valeureux a été versé pour la défense des traditions et de la foi orthodoxe?

» Connaissez-vous le pays où le Séime roule tristement ses eaux

entre des rives dépeuplées? Là, l'herbe épaisse couvre les ruines du vieux Batourine, du vieux château où, sur la porte, sont encore suspendus le bouclier et le bâton de l'hetman? »

L'Ukraine, Mazeppa! Mots lourds de souvenirs et de pensée pour toute l'Europe Orientale à laquelle s'adressent ces vers d'Alexis Tolstoï. Ils disent beaucoup moins aux imaginations des grandes foules de l'Occident. L'Ukraine, c'est, pour le plus grand nombre, une évocation voluptueuse et imprécise, un rêve d'amour de nuit d'été, sous un ciel noir et bas, irradié de larges étoiles lumineuses, dans un décor indécis qu'on n'essaye même pas de situer à travers l'espace et le temps. Mazeppa, héros de légendes, est resté fixé, dans nos mémoires, comme l'a voulu le romantisme : apparition tout aussi irréelle que le pays dont il surgit, bel adolescent demi nu, jeté lié en travers d'un cheval sauvage, bondissant follement, sous l'aiguillon de l'épouvante, à travers les hautes herbes de la steppe, vers un destin mystérieux. Mazeppa, une image, une vision? pas même; une attitude dynamique.

Et cependant, quelle légende vaut cette histoire?

Mazeppa naquit, vers 1640, à Mazeppintzi, gentilhommerie de la principauté de Kiev, près de Bila Tserkva, que le roi de Pologne Sigismond Auguste avait donné en 1592, au noble Michel Mazeppa-Koledinski, de l'illustre famille des Kourtch.

On ne sait pas au juste quand naquit Mazeppa. Il semble que ce soit vers 1640.

Nous sommes également réduits à des conjectures en ce qui concerne sa petite enfance. Mais nous pouvons aisément recréer, par l'imagination, l'atmosphère d'épopée dans laquelle il grandit au bruit des batailles contre les Polonais. Très vite sans doute, il sut monter à cheval, manier le sabre, exceller dans tous les exercices militaires qui pouvaient tenter le descendant d'un Cosaque, mais sa formation intellectuelle ne fut pas, pour cela, négligée. Il appartenait, en effet, à une famille cultivée où l'étude avait toujours été en honneur; sa mère, Marie, dont l'influence fut la seule que reconnut et qu'accepta jamais cette énigmatique et troublante personnalité, était une femme instruite, animée d'un patriotisme clairvoyant et courageux. Elle envoya son fils

étudier à Kiev, dont les écoles brillaient alors d'un vif éclat, dans toute l'Europe Orientale. Des maîtres formés en Occident y professaient. Ces écoles avaient été fondées par l'illustre métropolite de Kiev, Pierre Moghila, ancien élève du collège des Jésuites de la Flèche auquel il avait emprunté ses méthodes d'enseignement. Pendant trois ans Mazeppa s'adonne à l'étude de la rhétorique et de la langue latine : Cicéron, Tite-Live et Tacite deviennent ses auteurs de prédilection et toute sa vie il restera fidèle à la belle langue, au style harmonieux des modèles de sa jeunesse. Il apprit plus tard l'allemand. Mazeppa écrivait avec distinction, cultivait, à ses heures, la poésie, s'intéressait à tous les ouvrages de l'esprit.

Quand il revint, son éducation achevée, auprès des siens, son père, qui rêvait pour son fils d'une belle carrière, l'envoya comme page, au roi de Pologne Jean Casimir. Le jeune homme fit aussitôt la conquête du monarque. Mazeppa savait déjà charmer : jusqu'à son extrême vieillesse, il conserva un don mystérieux de séduction : les rois, les princes, les femmes, les guerriers, les Cosaques, et même les prêtres ne résistent pas à cet étrange pouvoir de domination.

Le nouveau roi de Pologne avait été trop lié avec la civilisation occidentale pour ne pas chercher à conserver avec elle d'utiles contacts. Il prit l'habitude d'envoyer chaque année à l'étranger trois jeunes nobles bien doués pour leur permettre d'y achever leur éducation. Mazeppa eut la bonne fortune d'être au nombre de ces heureux. Il visita l'Allemagne, la France, l'Italie, avide, comme plus tard Pierre de Russie, de tout voir, de tout connaître, de tout comprendre, acheva de s'initier à la politique et revint, en outre, gentilhomme accompli.

On le retrouve, en 1659 à la cour de Jean Casimir, plus en faveur que jamais. Les événements de la politique internationale allaient bientôt cependant imprimer un autre cours à cette destinée aventureuse.

L'alliance de l'Ukraine avec la Pologne, imposée à cette dernière par l'heureux soulèvement de Bogdan Khmelnitzki, en 1649, avait été de courte durée : une fois de plus on avait vérifié l'exactitude du vieux proverbe cosaque : « Tant que

le Dniepr coulera, l'amitié du Cosaque et du Polonais sera impossible. » Les magnats polonais n'avaient pu se résigner à sacrifier leurs illusions et une nouvelle guerre avait éclaté entre les anciens adversaires. Cette fois, la fortune fut contraire à l'Ukraine, qui dut se rapprocher de la jeune Moscovie orthodoxe. La situation devint alors sérieuse pour Jean Casimir : la Pologne se voyait environnée d'un monde d'ennemis, attaquée de toutes parts, subissant les assauts de la Suède, du Brandebourg, de la Transylvanie, de Moscou, de l'Ukraine, abandonnée même par une partie de sa noblesse révoltée. Jean Casimir se crut perdu. Mazeppa lui vint en aide de tout son pouvoir : le roi le chargea, à plusieurs occasions, de délicates missions diplomatiques en Ukraine : il réussit toujours à les mener à bonne fin.

Mais Mazeppa était Ukrainien, et les seigneurs polonais ne pouvaient lui pardonner son origine ni ses succès.

En 1661, la Pologne avait connu une nouvelle Fronde. Les magnats, en rebellion contre l'autorité royale, formèrent, à leur habitude, une Confédération. Au cours de l'un de ses voyages, Mazeppa eut l'occasion de constater la félonie d'un des nobles polonais les plus en vue de l'entourage royal, le haut et puissant seigneur Passek.

Passek peut être considéré comme un petit Blaise de Montluc polonais : c'est un soudard, un soudard lettré, il est vrai, fanatique, brutal et cruel, dont le burin sans pitié allait immortaliser, par un retour imprévu du sort, ce Mazeppa qu'il avait voulu déshonorer à jamais.

Jean Casimir avait fait arrêter, sur le rapport de son favori, le grand seigneur coupable, mais Passek, esprit fort délié, sut se justifier devant son souverain et voua une haine mortelle à celui qui l'avait accusé. Les deux hommes se rencontrèrent, un an plus tard, dans l'antichambre du roi. Passek qui était ou paraissait ivre, insulta Mazeppa. Celui-ci tira son épée. Ce geste, à l'intérieur du palais royal, était considéré comme un crime. Mazeppa était trop envié par les courtisans pour trouver en eux des témoins équitables; de plus il était un Cosaque et le faible Jean Casimir n'hésita pas à sacrifier son ami à la cabale des grands seigneurs polonais. Mazeppa fut disgrâcié.

Ce fâcheux retour de fortune n'apaisa pas cependant le ressentiment du vindicatif Passek. Ce reître violent, glouton, ivrogne et menteur, toujours à l'affût des plus louches affaires et des combinaisons les plus équivoques — caprice bizarre d'un sort étrange — écrivait et écrivait bien. Il a laissé des Mémoires qui comptent encore parmi les œuvres les plus savoureuses de la littérature polonaise, des Mémoires écrits avec une verve endiablée, dans une langue rude et pleine, familière et négligée, mais vivante, en un style étincelant de polémiste et de bretteur. Passek ne le cède en rien, pour l'acrimonie et la hargne, à Saint-Simon et à Montluc. On comprend dès lors qu'il ait été en mesure de vouloir faire payer cher à Mazeppa le soupçon que son arrestation avait jeté sur son loyalisme.

Passek forgea donc de toutes pièces, dans ses Mémoires, la fameuse légende du cheval emporté, trop éclatante, à première vue, en vérité, comme la plupart des évocations plastiques, brillantes et romanesques, pour être vraisemblable. L'élégant Mazeppa aurait eu pour maîtresse la femme d'un magnat polonais; le mari trompé, en apprenant la vérité, fait saisir par ses serviteurs le coupable, qui est lié sur le dos d'un cheval sauvage dont la course affolée l'apporte de Pologne en Ukraine. Entraîné lui-même par sa propre fiction, Passek, nouveau champion de la vertu, s'exclamait : « A l'adultère et à la friponnerie, tu vois, Mazeppa, ce qu'on gagne! Fi! peut-on être menteur et voleur quand on est gentilhomme? »

L'invention pour invraisemblable qu'elle fût, — il est à peine besoin d'en démontrer l'impossibilité matérielle — n'éveilla pas cependant les doutes des sceptiques. Passek, en partant d'un point de départ réel et authentique, le succès de Mazeppa auprès des femmes, avait voulu couvrir son ennemi d'un ridicule immortel. Mais la légende qu'il avait créée était, dans ses détails, trop belle et trop émouvante : l'imagination des foules s'en empara pour la transformer en épopée; des poètes, des peintres, des musiciens, Byron, Hugo, Vernet, Boulanger, Liszt, la reprirent et en magnifièrent le héros, devenu symbole. Edgar Quinet ne compara-t-il pas un jour la France dans le malheur à Mazeppa torturé

et cependant promis à la gloire du plus radieux avenir?

Mais revenons à la réalité des faits historiques. Ce n'est pas pour une femme que Mazeppa s'éloigna de la Pologne. Son différend avec Passek lui avait prouvé qu'il ne pouvait pas compter sur l'amitié de Jean Casimir dont il était considéré cependant comme le favori, et son orgueil avait été durement atteint. Ce revers l'obligea à se ressouvenir de sa patrie : il comprit alors que l'Ukraine était un champ digne de son ambition, qu'elle pouvait offrir un aliment à ses passions puissantes, à ses rêves de conquête et de domination. L'ingratitude de l'étranger réveilla, par l'outrage, un patriotisme encore informulé.

Mazeppa fait son apparition dans la vie politique de l'Ukraine en 1663.

Jean Casimir, franchissant le Dniepr encore une fois, venait porter la guerre en Ukraine. Mazeppa faisait partie de sa suite. Quand la cour du roi de Pologne s'arrêta à Bila-Tserkva, Mazeppa la quitta et se retira simplement auprès de son père dans la propriété de sa famille, à Mazeppintzi.

L'Ukraine semblait à ce moment un enjeu que se disputaient trois puissances, rivales, Varsovie, Moscou, et Constantinople. Chacune de ces puissances avait, dans le pays, son parti et son hetman. Le plus célèbre de tous était alors Pierre Dorochenko, qui rêvait de réunir l'Ukraine alliée de Moscou et la polonaise en un seul État placé sous la protection nominale du Sultan. Ce rude et sombre soldat appartient à la grande lignée des patriotes ukrainiens dont les chansons populaires ont immortalisé le souvenir. L'Occident n'ignorait pas ce terrible Cosaque, la *Gazette* et le *Mercure* racontaient longuement comment Dorochenko, allié aux Turcs, transformait la Pologne en désert; ses portraits se vendaient à Paris, à Londres, à Hambourg...

Mazeppa vint à lui. Guidé par un sûr instinct et déjà formé par l'expérience acquise à la cour de Pologne, diligent, adroit, élégant et instruit, il fit aussitôt une brillante carrière : nommé tout d'abord commandant de la garde de l'hetman, il est bientôt élevé à la dignité de secrétaire général et assume la direction de la chancellerie ou, pour mieux dire, de la diplomatie de l'État cosaque.

Le nouveau secrétaire général de Dorochenko allait se trouver à bonne école pour amener à un degré de perfection incomparable ses dons naturels de diplomate. Il lui faut négocier avec l'Europe tout entière, louvoyer entre le Sultan, le Khan de Crimée, le Roi de Pologne, le Tsar de Moscou, l'Électeur de Brandebourg. Louis XIV lui-même tenta d'entrer en relation avec Dorochenko, par l'entremise de son ambassadeur à Varsovie, pour obtenir de lui un corps auxiliaire destiné à lutter contre les Impériaux.

Dorochenko chargea Mazeppa d'une mission importante en Turquie et en Crimée. Celui-ci emmena une petite escorte de Tartares et quinze esclaves pris chez Samoilovitch, qui avait accepté la suzeraineté de Moscou : c'était un présent destiné par l'hetman à ses alliés. Mais, pendant qu'il gagnait la Crimée, Mazeppa rencontra le célèbre hetman des Zaporogues, Sierko, la terreur des Musulmans.

Ce fut, pour Mazeppa, une pénible surprise : son escorte tartare fut taillée en pièces, les esclaves aussitôt libérés, et lui-même fait prisonnier. Le plus grand crime d'un chrétien aux yeux des Zaporogues, était de livrer aux infidèles, qu'ils combattaient sans merci, ses frères de race et de religion; Mazeppa ayant commis ce crime, se vit aussitôt condamné à mort. Jamais, au cours de sa vie aventureuse, Mazeppa ne s'était trouvé en aussi grave et aussi pressant danger. Mais il demanda la parole, on la lui accorda et il parla : l'histoire, ni même la légende, n'ont conservé la justification du secrétaire général de la diplomatie cosaque. Nous savons seulement que son éloquence, son don inné de persuasion convainquirent ses ennemis. Le farouche Sierko, après être resté quelque temps pensif, s'adressa à ses Zaporogues : « Ne tuez pas cet homme, leur dit-il; peut-être sera-t-il utile quelque jour au pays. »

Mazeppa fut conduit, sous escorte, avec les lettres de Dorochenko saisies sur lui au moment de sa capture, à l'allié principal de Sierko, l'hetman Samoilovitch, qui l'envoya à Moscou.

Le charme de Mazeppa conquit les rusés boiards de Moscou comme il avait conquis les seigneurs polonais, les dignitaires turcs et les turbulents Zaporogues. Mazeppa fut comblé d'attentions et de prévenances et, quand il quitta Moscou,

ce fut pour passer, avec tous ses biens, sur la rive gauche du Dniepr où commandait son nouvel ami, l'hetman Samoilovitch. Il devait, désormais, demeurer à sa cour.

Le 3 janvier 1681 la paix fut conclue, à Bachki-Sérai, entre Moscou, la Porte et la Crimée. L'Ukraine infortunée fut partagée à nouveau : la Turquie remplaçait la Pologne et le Dniepr séparait les possessions de Moscou des terres du Sultan; la rive gauche était attribuée à la Russie, la rive droite, à l'exception de Kiev et de ses environs à la Turquie. En outre, comme les deux puissances partageantes avaient compris la tendance à l'unité du peuple ukrainien, il était fait défense, aux populations, sous peine de mort, de passer d'une rive du fleuve à l'autre. Cette décision condamnait la rive droite à demeurer un désert.

Mais l'Ukraine était promise à de nouveaux malheurs. A Moscou, pendant la minorité de Pierre le Grand, la sœur du souverain, Sophie, nommée régente, rêvait à la gloire des empereurs de Byzance. Son favori le prince Vassili Galitsine, intelligent, cultivé, élevé d'ailleurs à l'européenne, voulait chasser les Turcs d'Europe en organisant, contre l'Infidèle, une Sainte-Ligue, composée de la Russie, de la Pologne, de Venise et du Saint-Empire. La Pologne de Jean Sobieski devant être l'une des puissances les plus actives de cette coalition; il fallait donc, à tout prix, s'assurer son concours. Le 26 avril 1686 une « Paix éternelle » fut conclue entre la Pologne et Moscou contre la Turquie. L'Ukraine était appelée à en faire les premiers frais : malgré les protestations des Ukrainiens, Moscou reconnut à la Pologne la possession de la rive droite du Dniepr : quarante ans après la révolte de Khmelnitski les Polonais reparurent devant Kiev.

Moscou se préparait donc à la guerre contre le Turc, mais elle devait demander, comme toujours, le plus grand effort à l'Ukraine. Des lettres pressantes, puis des messagers, furent envoyés à Samoilovitch. Celui-ci, comme tout son entourage, haïssait les Polonais et ne dissimulait pas son désir de voir échouer la Sainte-Ligue.

Cependant, à la fin d'avril 1687, toute l'armée cosaque, convoquée par un décret de Samoilovitch, prenait la direction de la Crimée.

A la fin de mai les troupes moscovites vinrent rejoindre les Ukrainiens entre les fleuves d'Orel et de Samara, au centre de la province actuelle d'Ekaterinoslav; le prince Galitsine les commandait en personne. Les alliés continuèrent ensemble vers la Crimée.

La route que suivait l'armée traversait de mornes steppes. La chaleur était intolérable : pas de pluie au printemps, pas un orage en été; pas même de rosée matinale; un ciel ardent d'une pureté implacable. L'herbe brûlée s'était desséchée; de lourds tourbillons de poussière s'élevaient au passage des hommes et des chevaux, les aveuglant et leur causant d'indicibles souffrances. L'hetman, dont les yeux avaient été déjà éprouvés autrefois par la maladie, était au supplice. Sa colère et son mécontentement se manifestaient par des sorties violentes et imprudentes : « Qu'elle soit maudite, disait-il, cette guerre voulue par Moscou. Elle va me coûter ma santé! C'est un fardeau diabolique que Moscou a assumé là! Elle s'est vantée dans le monde entier de conquérir le royaume de Crimée! Qu'allons-nous faire dans cette galère? »

Les Tartares mirent le feu à la steppe et l'armée ukraino-moscovite se vit entourée d'un cercle de flammes. Quand l'incendie eut cessé, faute d'aliment, un désert de cendres brûlantes s'étendit devant les alliés. Le terrible vent des plaines poussait sans trêve, dans l'air irrespirable, des vagues mortelles qui ensevelissaient sous un noir linceul les hommes et les chevaux par centaines. Il fallut faire demi-tour.

L'armée recula jusqu'aux rivières, au bord desquelles on s'arrêta.

On n'avait pu joindre l'ennemi.

Galitsine avait senti avec une exaspération croissante, le succès militaire tant escompté lui échapper; les autres chefs moscovites partageaient son dépit; leurs troupes avaient couvert une distance énorme, connu des fatigues surhumaines, car, au rebours des Cosaques, elles n'étaient pas habituées à la steppe. Il fallait trouver, sinon un coupable, du moins un responsable. On se souvint alors des récriminations imprudentes de Samoilovitch. Les propos les plus étranges commencèrent à s'échanger dans le camp moscovite. « Ce n'était pas les Tartares, mais les Ukrainiens, qui

avaient mis le feu à la steppe sur l'ordre secret de leur hetman... Les Tartares et les Cosaques étaient d'accord entre eux pour empêcher le tsar de Moscou de conquérir la Crimée... »

Galitsine ne faisait rien pour démentir ces rumeurs où il trouvait une sorte d'excuse à son échec.

Mazeppa comprit que le moment était venu, pour lui, d'entrer en scène. Dès son premier séjour à Moscou, il s'était lié avec Galitsine, qu'il avait charmé et conquis. Au cours de cette malheureuse campagne la naissante amitié, ébauchée entre les deux hommes, s'était fortifiée.

L'armée continuait à se replier. Le 7 juillet, un groupe de généraux et de colonels cosaques, parmi lesquels Mazeppa, fort habilement, n'avait pas voulu figurer, remit à Galitsine pour être envoyée au tsar, une dénonciation contre Samoilovitch, dans lequelle on l'accusait, en particulier, de vouloir séparer l'Ukraine de Moscou. Galitsine expédia ce document sans avertir l'hetman du danger qui le menaçait.

Quinze jours plus tard, un courrier spécial, envoyé par la Régente à Galitsine, apportait l'ordre d'arrêter Samoilovitch, de le diriger sur Moscou et de procéder sans retard à l'élection d'un nouvel hetman. Le chef cosaque, aussitôt appréhendé, fut envoyé à Moscou : il y finit ses jours dans l'exil.

Le 25 juin eut lieu l'élection du nouvel hetman. Les Cosaques, formés en cortège, portèrent solennellement à la chapelle de campagne de l'armée, pour les faire bénir, les attributs de l'hetmanat, le bountchouk, enseigne primitive, composée d'un cercle de fer auquel étaient suspendus trois rangs de queues de cheval, la boulava, bâton de commandement, et l'étendard.

Galitsine sortit alors de sa tente et montant sur une estrade, s'adressa aux Cosaques assemblés : « Cosaques, cria-t-il d'une voix forte, choisissez-vous un hetman et selon l'antique tradition que vous ont léguée vos pères, désignez par acclamations votre chef. »

Un grand silence se fit, puis un cri immense s'éleva, s'enfla, éclata comme un tonnerre : « Mazeppa, Mazeppa, que Mazeppa soit notre chef! »

Galitsine répéta plusieurs fois sa question, les mêmes acclamations lui répondirent.

Alors le secrétaire général de Moscou monta à la tribune et donna lecture du traité conclu, à Péréiaslav, entre Khmelnitzki et le tsar, acte fondamental qui constituait la charte des rapports de l'Ukraine et de Moscou. Les chefs cosaques signèrent les pièces qui leur furent soumises et le nouvel hetman entra en fonctions en prêtant serment sur l'Évangile.

Quelques jours après, Mazeppa offrit en son quartier général un grand dîner en l'honneur de Galitsine. Les salves joyeuses de l'artillerie annonçaient aux steppes l'heureux avènement du nouveau maître de l'Ukraine...

***

L'ambition de Mazeppa avait atteint le premier des buts qu'elle s'était assignés. Restait à garder les positions conquises, à affermir une autorité incessamment menacée par deux forces de destruction, les intrigues de Moscou et la turbulence cosaque. Moscou était défiante et soupçonneuse; ses boiards aimaient l'argent, sa diplomatie prêtait volontiers l'oreille aux dénonciations des hauts dignitaires cosaques, encourageait leurs dissensions, intriguait sans cesse, selon l'antique adage « Divide et impera », pour maintenir l'Ukraine dans un état de perpétuelle anarchie.

L'aristocratie cosaque était toujours dangereuse; Mazeppa tendit à l'annihiler de la façon la plus adroite. Il combla ses chefs de dignités, augmenta leurs biens et leurs fortunes tout en suscitant contre eux les défiances de Moscou. Quand son puissant allié réclama des mesures de contrainte contre les suspects, l'hetman les défendit ouvertement : il s'acquit ainsi des droits imprescriptibles à la reconnaissance de ces redoutables éléments et les attacha pour toujours à sa fortune.

En 1689 une nouvelle campagne contre le khan de Crimée fut décidée. Galitsine, assisté par Mazeppa, prit le commandement de l'expédition, qui, cette fois, réussit.

Mazeppa venait d'avoir soixante ans et semblait à l'apogée de sa gloire. Jamais, depuis Khmelnitzki, aucun hetman n'avait exercé sur l'Ukraine une domination aussi absolue : les hauts dignitaires de l'État, l'aristocratie lui étaient

dévoués sans réserve, il s'était donné une garde personnelle, composée de mercenaires, les Serduks et menait dans son palais de Batourine la vie d'un souverain. Un cérémonial minutieux avait été instauré et il recevait les ambassadeurs étrangers avec une magnificence toute royale; alors que Moscou était encore en pleine barbarie, Mazeppa avait fait de Batourine un centre de civilisation européenne.

Il protège les lettres, les sciences, les arts, l'Église orthodoxe, à laquelle il sera toujours fidèle. La plupart des délicieuses églises de Kiev, en baroque ukrainien, dont la grâce est encore sensible aujourd'hui, ont été construites ou restaurées du temps de Mazeppa.

Ainsi Mazeppa restaura l'illustre monastère de Kiev, le Lavra, qu'il entoura d'une enceinte monumentale percée de portes splendides magnifiquement décorées. Longtemps, bien que le moindre souvenir de sa mémoire eût été anéanti en tous lieux, son portrait subsista sur le mur d'un des autels du couvent. L'hetman construisit la très belle église de Saint-Nicolas, rebâtit le collège de Pierre Moghila, édifia à Péréiaslav une cathédrale que le grand poète, Chevtchenko, magnifiera dans sa « Description de l'Ukraine ».

Le soleil, le soir, dore les boqueteaux
Il couvre d'or le Dniepr et les champs
La cathédrale de Mazeppa brille
Le tombeau du vieux Bogdan rêve...
Tout cela c'est la joie des yeux
Mais le cœur pleure, il ne veut regarder...

Aussi est-il glorifié et magnifié par des centaines de panégyriques; les milieux aristocratiques, le clergé, les savants, les littérateurs et les artistes le louent à l'envi d'avoir porté l'Ukraine à son plus haut degré de puissance. Quand Mazeppa eut succombé, les bourreaux moscovites recherchèrent avec soin, pour les brûler, tous ces témoignages devenus, pour cette raison, aujourd'hui extrêmement rares. Ceux qui ont échappé à la destruction montrent quel culte entourait alors l'œuvre de Mazeppa.

On célèbre en lui « le protecteur des Athènes de Kiev ». On loue « sa piété envers l'Église, non seulement en Ukraine, mais aussi dans les ténèbres des Infidèles ottomans ».

Les panégyriques exaltent les actions héroïques du chef militaire, « sa justice », sa « générosité et son équité », « son audace de nouvel Hercule ». Il est « le premier chevalier de l'Ukraine ».

Ses grandes réceptions de Batourine sont restées célèbres. Il y accueillait, resté à soixante ans souple, fort et vigoureux, au milieu de sa cour de généraux et de colonels, les hommages des auteurs venus pour déclamer leurs panégyriques ou les maîtres imprimeurs des illustres librairies de Kiev et de Tchernihiv qui lui présentaient dans de somptueuses reliures les éloges sortis de leurs presses. Un autre jour il visitait, à Kiev, le collège de Pierre Moghila : les professeurs et les étudiants, ces fils des nobles Cosaques, à la fois guerriers et savants, l'acclamaient en latin. Ils étaient fiers de lui et l'espoir grandissait parmi cette jeunesse que, sous ce chef aussi sage que glorieux, l'Ukraine unie et libre, pourrait bientôt prétendre à une complète et entière indépendance.

Un éloge en latin de 1690 est dédié : « Illustrissimo ac Magnificentissimo Domino D. Johanni Mazeppa, Duci exercituum. »

Par une coquetterie d'érudit, Mazeppa aimait à répondre, pendant les cérémonies, dans la langue la plus pure de Tite-Live et de Cicéron, alors que, à Moscou, Pierre avait peine à trouver un seul traducteur pour le latin. La lointaine Ukraine, le « Pays des Cosaques », comme la dénommaient les géographes de l'Europe Occidentale, était en réalité bien supérieure, en civilisation, à la Moscovie encore à demi engagée dans les ténèbres de la barbarie. Qu'on se rappelle les féroces exécutions de Pierre, décimant les Streltsi de sa propre main, le supplice infligé au tsarévitch Alexis, les sauvages distractions de Pierre et de son entourage. Qu'on relise les descriptions de Moscou par les voyageurs à la fin du XVIIe siècle, la relation de Saint-Simon sur le séjour du tsar à Paris...

Au XVIIe siècle, la Sorbonne, les universités de Padoue, de Leyde, de Prague comptaient parmi leurs auditeurs un grand nombre d'Ukrainiens.

Le savant arabe Paul d'Alep, contemporain de Mazeppa, avait visité l'Ukraine et la Moscovie. Il note dans ses Mémoires qu'il a éprouvé un grand étonnement en voyant en Ukraine

« tant d'enfants dans les écoles ». « Bien qu'étranger, ajoute-t-il, je ne m'y suis pas senti dépaysé. » Puis il gagne Moscou et aussitôt son cœur se serre, son esprit « se déprime à l'extrême », car « dans ce pays, personne ne peut se sentir même un peu libre... » Le pauvre Arabe orthodoxe, qui était allé quêter en Europe Orientale, est accueilli avec tant de réserve hostile qu'il se hâte de repasser la frontière de l'Ukraine. « Nos âmes, écrit-il, frémirent alors de joie et de consolation, nos cœurs s'ouvrirent et nous remerciâmes le Seigneur, car celui qui veut abréger sa vie de quinze ans n'a qu'à se rendre dans le pays des Moscovites. » Il avait retrouvé au pays des Cosaques la joie et la douceur de vivre, la liberté, la civilisation...

Mazeppa représente la culture kiévienne, une culture européenne férue de latinité et de science, mais aussi de chevalerie, qui place au-dessus de tout la dignité humaine. Tous les Cosaques n'étaient-ils pas égaux, toutes les fonctions n'étaient-elles pas soumises à l'élection? La civilisation moscovite est venue en droite ligne de Byzance : elle dédaigne la science, ignore la chevalerie; tous, depuis le plus puissant boiard jusqu'au plus humble moujik, sont les « esclaves » du tsar. Et que dire des plaisirs sauvages et grossiers de ce temps, de l'ivrognerie régnant en maîtresse, du droit bafoué et foulé aux pieds?

Laquelle de ces deux cultures devait l'emporter? Poltava en décida et Mazeppa dut s'effacer devant Pierre.

Mais comment le grand tsar a-t-il réussi à européaniser Moscou? En faisant appel aux savants de l'Occident? Sans doute, mais dans une mesure très limitée : il fut obligé de recourir à la civilisation de Kiev, à tous les prélats et les savants groupés jadis autour de Mazeppa. Ce sont les Ukrainiens de Kiev qui ont apporté à Moscou la science et la civilisation.

Louis Paris avait entrevu cette vérité dès 1834, quand il écrivait : « Entre la vieille Russie (Rouss) de Jaroslaw, de Kiev, princière et chevaleresque, fort semblable au reste de l'Europe et la Moscovie asiatique et despotique, à peine émancipée du joug mongol, il y avait un abîme. »

Cet abîme n'avait pas été comblé à la fin du XVIIe siècle.

Enfin le miracle se fit pour Moscou comme il s'était accompli pour Rome : *Graecia capta ferum victorem cepit...*

***

Le 11 novembre 1699, Pierre Ier et le roi de Pologne Auguste de Saxe se rencontraient près de Moscou, dans le petit village de Préobrajenskoié et signaient un traité auquel adhérait bientôt le roi de Danemark. L'extrême jeunesse du nouveau roi de Suède, Charles XII, sa réputation d'incapacité, semblaient autoriser les plans de partage les plus audacieux.

L'Ukraine allait donc se trouver entraînée dans une guerre contre la Suède. L'aventure ne lui plaisait guère : il ne s'agissait plus, cette fois, d'un conflit avec la Crimée, la Turquie ou la Pologne. De vieilles traditions d'amitié subsistaient entre la Suède et l'Ukraine. Gustave-Adolphe avait voulu la connaître, Charles X avait été l'allié fidèle de Khmelnitzki, s'était montré à son égard plus loyal que le tsar de Moscou.

La Suède luthérienne, hostile au papisme, était à la fois l'ennemie de Varsovie et de Moscou. Son éloignement lui interdisait toute idée de conquête.

Le tsar réclama un corps contre les Suédois : cinq régiments partirent, emmenés par le vieux colonel de Mirgorod, Daniel Apostol, le héros du siège de Vienne et futur hetman de l'Ukraine. « C'était, disait de lui Mazeppa, un noble homme et le plus ancien colonel qui eût mérité l'estime et l'affection de toute l'armée. »

Les Cosaques battirent le général Schlippenbach, mais, en annonçant cette victoire à Mazeppa, Apostol se plaignait que les Russes eussent enlevé à ses troupes le butin qu'elles avaient conquis, joignant l'outrage à la violence. « Il est peu probable après cela, ajoutait-il, que nos Cosaques, si on ne les y contraint, veuillent combattre pour le tsar. » Beaucoup passèrent aussitôt aux Suédois.

Rentrées en Ukraine, les troupes donnèrent libre cours à leur ressentiment. Elles accusaient à grands cris Mazeppa.

La colère du peuple éclatait de toutes parts et Mazeppa n'eut garde de négliger cette indication spontanée de la

volonté nationale. Il adopte alors une tactique savante, trop savante peut-être. Ses émissaires continuent à attiser l'indignation du peuple, tandis qu'il persiste à afficher sa fidélité au tsar. Ce double jeu avait des avantages et des inconvénients. Il permit à l'hetman de se préparer en toute tranquillité, mais les masses ignorantes, habituées à mêler dans une haine commune les noms de Pierre et de Mazeppa, seront surprises, le moment venu, par son initiative; déroutées, elles ne comprendront plus et ne donneront pas au patriote rebelle l'appui sans réserves qu'il était en droit d'attendre d'elles. Ce fut une cause profonde d'insuccès.

Les négociations commencèrent entre Charles XII et Mazeppa. Il faut renoncer à les suivre dans le détail, car les archives des Suédois furent brûlées à Poltava et les deux princes conduisirent l'affaire dans le plus grand secret en s'entourant de précautions extraordinaires.

Nous savons cependant qu'à cette époque l'hetman fut invité à être parrain de la petite fille de la princesse Dolski. C'était une grande dame polonaise, ancienne amie de Mazeppa, d'esprit très délié, qui malgré son âge était encore fort séduisante; son intelligence en faisait un partenaire digne de Mazeppa. Ils conférèrent pendant plusieurs jours et arrêtèrent un plan d'action.

Les plaintes du peuple redoublaient; dans les auberges, sur les marchés, près des églises, Cosaques, paysans et bourgeois se lamentaient.

Mazeppa était informé de tout et ses agents excitaient l'indignation du peuple; il préparait soigneusement la réalisation du rêve de sa vie, sans renoncer à la prudence, car il semblait ne rien voir, ne rien entendre, et restait impénétrable.

Tandis que la situation évoluait ainsi en Ukraine, d'autres événements non moins importants, modifiaient les perspectives de la politique européenne.

En 1706, la partie était définitivement perdue pour Auguste de Saxe. Ses délégués signèrent le 14 septembre, au château d'Altranstadt, une véritable paix d'abdication.

Le triomphe de Charles XII était complet.

Louis XIV dépêcha à Charles XII un de ses meilleurs

négociateurs, le baron de Bezenval, avec mission de tourner le roi de Suède contre l'Empereur : le prince Eugène, lord Marlborough, dans tout l'éclat de leurs récentes victoires, avaient déjà précédé le diplomate français à Altranstadt. L'avenir de l'Europe paraissait dépendre de la décision à laquelle se rangerait le roi de Suède : Charles XII méditait et se consultait.

Mazeppa, dont les informations étaient toujours excellentes, suivait avec soin les progrès des Suédois, tandis que le joug moscovite s'avérait de plus en plus insupportable en Ukraine.

Si la lettre des messages de Mazeppa au roi de Suède ne saurait être rétablie, leur contenu a été conservé par Nordberg, aumônier et historien de Charles XII.

L'hetman, au mois de septembre 1707, appelait à son aide les Suédois et leur promettait de massacrer les 7 000 Russes qui tenaient garnison en Ukraine.

Charles XII montra un sens très avisé des réalités politiques et des intérêts essentiels de son peuple, quand il se tourna résolument contre la Russie. Il pouvait compter sur la Pologne à laquelle il avait donné un roi, la France recherchait son amitié, l'Angleterre et les Pays-Bas étaient à ses côtés, la Turquie n'attendait qu'une occasion favorable pour tirer vengeance de la Russie. L'Ukraine, par sa position géographique exceptionnelle, était appelée à servir de pont entre la Turquie et la Suède. La Moscovie allait être encerclée de Riga à Bachki-Sérai.

Charles XII avait conçu le plan le plus judicieux et le plus réalisable; ce plan devait réussir s'il avait été exécuté en temps utile.

Mais il se développa trop tard.

Quand, pendant l'automne de 1707, Mazeppa invita Charles XII à s'unir à lui, il disposait alors de toute son armée, les Russes étaient loin, leurs forces dispersées de la Poliésie à Vilna. Mais Charles XII, au lieu de prendre la route de l'Ukraine, obliqua vers la Lithuanie, et l'exécution du grand projet de campagne se trouva différée. Un historien germanique de la fin du XVIIIe siècle, Engel, voit dans cette faute la cause principale de la défaite de Poltava. « Mazeppa,

écrivait-il en 1796, ne put fournir à Charles XII l'aide qu'il lui avait promise. Si les Suédois étaient venus en 1707, en Ukraine qui sait? un grand empire suédois existerait peut-être encore dans le Nord, et l'Ukraine aurait un souverain national issu de la lignée de Mazeppa. »

Deux grands capitaines du XVIIIe siècle, qui ont étudié attentivement le développement de ces opérations militaires, Maurice de Saxe et Frédéric le Grand, aboutissent à la même conclusion. Écoutons ce dernier : « On reproche à Charles XII d'avoir cru aux promesses de Mazeppa; mais le Cosaque ne l'a pas trahi. Bien, au contraire, Mazeppa a été trahi par le cours inattendu des événements que sa prudence ne pouvait deviner. »

Mais, à la dernière heure, à la veille de mettre en vigueur l'alliance avec la Suède, tout faillit être compromis. L'amour, un amour d'automne tardif et irrésistible, bouleversa cette vie si merveilleusement équilibrée jusqu'alors et fit presque oublier à l'hetman tous les calculs de la sagesse et de la prudence. La grande aventure s'ouvrit sous les auspices de la passion.

***

L'Ukraine avait alors un Grand Juge, le vieux Vassili Kotchoubey, un ancien compagnon d'armes de Mazeppa au temps de Dorochenko. Ils étaient même devenus parents, le neveu de l'hetman, Obidovski, ayant épousé une des filles de Kotchoubey. Le Grand Juge était riche et illustre : sa fortune, célèbre dans toute l'Ukraine, se composait de terres immenses, de troupeaux de chevaux réputés, de somptueux palais regorgeant d'or, de fourrures et d'objets de prix. Mais le plus beau trésor dont s'enorgueillissaient ses cheveux blancs, était sa fille, la charmante Marie, dont Mazeppa était le parrain.

Pouchkine, dans son poème de Poltava, s'est plu à immortaliser, en une strophe ailée et radieuse, la pure beauté de cette enfant.

Elle est fraîche comme la fleur printanière
Grandie à l'ombre des forêts;

Élancée comme le peuplier,
Des hauteurs de Kiev,
Sa démarche rappelle
L'égal glissement du cygne
Sur les eaux solitaires.
L'élan rapide de la biche.
Sa gorge est blanche comme l'écume;
Son front haut s'encadre
De boucles noires comme les nuées;
Ses yeux brillent comme des étoiles
Sa bouche a la pourpre des roses.

Mazeppa avait près de soixante-dix ans lorsqu'il s'éprit de Marie Koutchoubey. Sa robuste santé n'avait pas subi les atteintes de l'âge. Sa taille était restée fine, ses beaux yeux éloquents brillaient d'un vif éclat, il n'avait rien perdu de sa vigueur ni de sa force. Le plus extraordinaire prestige entourait cette troublante personnalité à qui la gloire et l'amour semblaient vouloir rester indéfectiblement fidèles. La fille de Kotchoubey subit, à son tour, cette irrésistible puissance de séduction. Nous ne saurions douter qu'elle ait pleinement aimé le grand hetman.

Mazeppa la demanda en mariage en 1704. Le vieux Kotchoubey refusa avec horreur. Sans parler de la différence d'âge, l'Eglise orthodoxe interdisait les unions entre parrain et filleule. Enfin l'hetman ne jouissait pas d'une très grande réputation de vertu...

Les archives de Moscou contiennent encore des lettres de Mazeppa à Marie que Kotchoubey avait fait parvenir au tsar à l'appui de sa dénonciation. Les amants se rencontraient en secret, l'hetman envoyait sans cesse de splendides cadeaux à sa bien-aimée; mais la mère de Marie était une femme sévère et qui ne transigeait pas avec le devoir; elle haïssait Mazeppa et accablait sa fille de reproches, lui rendant la vie intolérable. Marie se décida à quitter la maison paternelle et à s'enfuir chez l'hetman.

Affreuse et déchirante fut la douleur du père : « Pendant une sombre nuit il est venu, dira-t-il, comme un loup dans une bergerie, et il a enlevé secrètement ma fille. Oh! tristesse! inhumaine et inexprimable souffrance! Et moi, ne sachant que faire, j'ai fait sonner les cloches pour que chacun connût

mon malheur. N'eût-il pas mieux valu qu'il m'eût fait périr dans les tourments plutôt que d'infliger cet affront à mon honneur? »

Devant le scandale et surtout devant le blâme de l'aristocratie cosaque, Mazeppa hésita et renvoya Marie chez ses parents.

Il ne cessa pas cependant de l'adorer comme le prouvent les quelques billets suivants, où se révèlent sans détours l'amour et la souffrance d'une grande âme.

I

« Mon cher cœur,

» Que Dieu sépare de son âme qui cherche à nous séparer!

» Oh! je saurais bien comment me venger de nos ennemis, mais tu m'as lié les mains.

» Et c'est avec une grande tristesse de mon cœur que j'attends de Votre Grâce des nouvelles de l'affaire que tu connais bien toi-même. »

II

« Amour de mon cœur, ma très chérie, ma toute aimée petite Marie,

» Je m'attendais plutôt à mourir qu'à constater un aussi grand changement en votre cœur. Rappelle-toi seulement tes paroles, rappelle-toi ton serment. Regarde tes petites mains : ne me les as tu pas données souvent, ne m'a tu pas dit : Que je sois ou non avec toi, je t'aimerai jusqu'à ma mort? Ne me l'as-tu pas promis?

» Souviens-toi enfin de notre conversation d'amour, quand nous étions ensemble, chez toi, dans mes appartements, et que nous parlions.

» Que Dieu châtie, disais-tu, l'homme injuste. Mais moi, que tu m'aimes ou non, je ne cesserai, fidèle à ma parole, de t'aimer jusqu'à la mort, pour la confusion de mes ennemis.

» Par quelque moyen que ce soit, je t'en prie et t'en supplie, mon cher cœur, il faut que je te voie; il faut que je confère avec Votre Grâce, car je ne tolèrerai pas plus longtemps les machinations de mes ennemis; je les récompenserai en leur

donnant la place qu'ils méritent. Laquelle? tu le verras toi-même.

» Elles ont plus de bonheur que moi, mes lettres : elles sont entre tes mains; elles sont plus heureuses que mes pauvres yeux qui ne te voient pas... »

III

« Amour de mon cœur, ma chère petite Marie,

» Je salue Votre Grâce, mon cher cœur, et en la saluant je lui envoie comme présent ce petit livre et cette bague ornée de brillants; je vous le demande, jugez bon de la porter et conservez-moi fidèlement votre amour, jusqu'à ce que Dieu me permette de vous annoncer quelque chose de meilleur.

» Je baise tes lèvres rouges comme le corail, tes blanches mains et tout ton cher corps resplendissant, ma bien-aimée adorée! »

***

C'est presque les trahir que de traduire en accents modernes ces tendres et naïves missives écrites dans la plus douce langue ukrainienne. Elles révèlent chez le vieux disciple sceptique de Machiavel une fraîcheur de pensée, une délicatesse de sentiments vraiment surprenantes. L'âme complexe et profonde de Mazeppa connaissait des détours imprévus.

D'autres menus faits confirment cette impression. Le vieux Kotchoubey, dans sa dénonciation au tsar, se plaint que Mazeppa ait demandé et obtenu une boucle de cheveux; que sa fille ait envoyé à l'hetman sa chemise de nuit; Marie écrivait, elle aussi, à son bien-aimé des lettres aujourd'hui perdues que sa famille interceptait parfois.

Sa vie devenait insupportable : chaque jour amenait des discussions nouvelles. La jeune fille injuriait ses parents, se déchaînait contre eux avec tant de violence qu'elle leur crachait au visage. Eux la croyaient ensorcelée.

Tel était le drame dont les épisodes se développaient encore en 1704-1705 dans une pénombre de mystère. Les apparences avaient été respectées. Mazeppa continuait à fréquenter la famille Kotchoubey dont le chef paraissait, comme auparavant,

aux banquets de Batourine; il assurait l'hetman de sa fidélité, mais ne cherchait qu'une occasion de vengeance. Sans doute avait-il entendu maintes fois les exposés politiques de Mazeppa, mais, comme nous l'avons vu, le prudent hetman se gardait de développer toute sa pensée et surtout de laisser prendre à ses projets une forme concrète et véritable qui eût pu causer sa ruine. Kotchoubey n'eut pas la patience d'attendre une preuve réelle, indiscutable et sa précipitation le perdit.

Au mois d'août 1707, il crut avoir trouvé une occasion favorable. Le hasard lui avait fait connaître, pendant une absence de l'hetman qu'il remplaçait à Batourine, un moine mendiant nommé Nicanor, à qui il découvrit sa haine pour Mazeppa; il s'assura de son affection, le combla de largesses, lui et l'abbé de son ordre, et après bien des hésitations, le chargea de porter à Pierre une dénonciation formelle contre l'hetman qu'il accusait de haute trahison envers le tsar.

Kotchoubey, n'ayant reçu aucune réponse au début de 1708, engagea un nouvel émissaire, un Juif converti, Iatsenko, qu'il adressa à l'aumônier du tsar. Il précisait ses accusations. Mazeppa, affirmait-il, était en relations, par l'intermédiaire du jésuite Zalenski, avec le roi de Pologne Stanislas Leczinski. L'hetman en voulait à la vie même du tsar. 300 de ses Serduks avaient l'ordre de tirer sur lui, quand il viendrait à Batourine, dès qu'un signal apparaîtrait sur le palais de Mazeppa. Le tsar n'avait échappé à la mort que par miracle, le voyage projeté ayant été différé...

Non content d'avoir dépêché Iatzenko, Kotchoubey et son ami Iskra, colonel de Poltava, invitèrent dans la plus belle des propriétés du Grand Juge, Dikanka, célébrée plus tard par Gogol, un prêtre de Poltava nommé Sviataïlo. Ils le prièrent de transmettre des précisions sur la trahison de Mazeppa, à un des colonels du tsar qui tenait garnison en Ukraine. Celui-ci fit parvenir ces renseignements au quartier général du tsar, mais son message avait été précédé par une lettre de Mazeppa, déjà informé de la trahison de Kotchoubey; l'hetman demandait au tsar de faire une enquête approfondie sur les accusations portées contre lui.

Pierre n'avait pas encore échappé à l'emprise de Mazeppa. Par deux fois, le 1er et le 11 mars, il lui renouvela sa con-

fiance : « Je ne fais aucun crédit, écrivait-il, à tes calomniateurs ; ils recevront la récompense qui leur est due. » Il l'engageait à s'assurer de leurs personnes et lui conseillait, entre autres, d'arrêter le colonel Apostol, l'ami le plus intime de Mazeppa et l'un des chefs du mouvement insurrectionnel, qu'il croyait complice de Kotchoubey.

Ce dernier se trouvait encore, avec Iskra, dans sa propriété de Dikanka. Un fort détachement, envoyé par l'hetman pour les appréhender, arriva trop tard. Le Grand Juge et Iskra avaient déjà franchi la frontière de l'Ukraine et trouvé asile auprès des troupes moscovites. Une lettre du chancelier Golovkine vint les y joindre : le tsar mandait à Moscou les dénonciateurs, souhaitant les entendre et prendre leur conseil pour mieux déjouer les plans de Mazeppa.

Les malheureux n'avaient pas deviné le piège. Le chancelier qui devait instruire leur affaire était un des amis les plus sûrs de Mazeppa. L'hetman avait coutume de dire : « Moscou aime l'argent », et il n'oubliait jamais de combler de présents ses hauts dignitaires. Avant même que Kotchoubey et Iskra eussent été entendus, Golovkine était résolu à leur arracher les noms de leurs complices puis à les remettre à la discrétion de Mazeppa.

Le 18 avril arrivèrent à Vitebsk où se trouvait le quartier général russe, tous les ennemis de l'hetman, Kotchoubey, Iskra, le prêtre Sviataïlo, le juif converti Iatzenko, le capitaine Kovanko, deux scribes, le neveu d'Iskra — et huit domestiques.

Le baron Chafirov devait assister Golovkine. Juif converti, il comptait parmi les diplomates russes les plus capables de ce temps ; mais il était lui aussi tout dévoué à Mazeppa dont il accueillait volontiers les largesses. La duplicité orientale déploya, dès lors, tous ses raffinements. Les deux magistrats reçurent Kotchoubey et Iskra très gracieusement. « Le tsar, leur dirent-ils, a des bontés pour vous. Ses bonnes grâces vous sont acquises. Racontez-nous, sans en rien omettre, tout ce que vous savez. »

Kotchoubey, devant ces encouragements, s'engagea dans un long discours sur le passé de l'Ukraine, — le pauvre homme était fort bavard — puis remit aux enquêteurs un intermi-

nable mémoire, en vingt-sept articles, sur la trahison de Mazeppa.

L'acte d'accusation semblait précis et circonstancié. Mais les ministres du tsar étaient trop amis de Mazeppa, dont la séduction personnelle agissait même en son absence, pour suivre Kotchoubey. Sous prétexte que certains détails de sa déposition contenaient quelques contradictions, le colonel Iskra fut mis à la question. Sa résistance vite ébranlée, il ne tarda pas à déclarer : « Je n'ai jamais eu connaissance, sauf par Kotchoubey, de la trahison de Mazeppa. »

La conviction des enquêteurs s'affermit; ils donnèrent l'ordre d'éprouver dans les supplices le principal accusateur. Mais, avant que les bourreaux se fussent approchés de lui, Kotchoubey perdit contenance : « J'avoue, dit-il, avoir inventé cette histoire par haine de Mazeppa, pour me venger de l'outrage qu'il a fait à ma maison. » Il était trop tard, la question commença. Kotchoubey fut frappé cinq fois par l'horrible knout moscovite, ignoré alors en Ukraine. Pendant que le vieillard gémissait sous le fouet, les ministres ricanaient : « N'as-tu pas forgé cette intrigue dans l'intérêt des Suédois, pour faire déposer l'hetman fidèle et en susciter un autre plus docile aux suggestions de nos ennemis? »

Kotchoubey, hurlant de douleur, réitéra ses aveux. Nul, sauf Iskra, n'avait été dans la confidence de ses dénonciations. On n'en put tirer davantage.

Le 30 avril, les accusés furent envoyés à Smolensk. Golovkine et Chafirov demandaient, dans leur rapport au tsar, la peine de mort pour Kotchoubey et Iskra, et la déportation pour leurs complices. Mais Pierre, jugeant ses ministres trop débonnaires, exigea de nouvelles tortures : Golovkine l'assura vainement que le vieux Kotchoubey ne les supporterait pas; le 28 mai les misérables, ramenés à Vitebsk, subirent à nouveau l'épouvantable question et les greffiers du terrible Préobrajenski Prikaz notèrent laconiquement : Kotchoubey, 3 coups, Iskra, 6, pope Sviataïlo, 20, capitaine Kovanko, 14.

La chambre de tortures se rougit de sang : cruauté inutile! Les accusés n'avaient plus rien à avouer.

« Ah! s'écriait le capitaine Kovanko, le knout moscovite est si agréable qu'on devrait en faire présent aux femmes! »

Cette sombre raillerie était destinée à l'épouse de Kotchoubey qui avait inspiré et conduit cette lamentable équipée; le prêtre Sviataïlo rugissait : « Que le diable les emporte! Quand auront-ils fini de nous écrire sur le dos! »

Enfin, les prisonniers furent renvoyés, brisés et enchaînés, par le Dniepr, à Mazeppa, dont ils atteignirent le quartier général le 11 juillet 1708, à Borschagovka, près de Bila Tserkva; l'hetman aurait pu faire grâce, mais les circonstances ne le portaient pas à la clémence. Le conspirateur trahi, l'amant éconduit se montrèrent implacables.

Trois jours après, l'exécution eut lieu, sur le front des troupes, devant une foule immense, car Mazeppa, pour mieux frapper les imaginations, aimait à déployer ses forces et à faire étalage de sa puissance.

L'aube se leva dans la steppe, par un clair et radieux matin de juillet. La garde de l'hetman parut, encadrant les condamnés, à qui un vieux prêtre prodiguait les dernières consolations, le greffier lut la sentence, rappela les crimes des dénonciateurs. Puis les tambours battirent, le funèbre cortège gravit les marches de l'échafaud; livrés aux aides du bourreau, Iskra et Kotchoubey s'inclinèrent sur les billots. Deux sombres éclairs d'acier, deux coups sourds, deux têtes exsangues qui roulent sur les planches trempées de rosée...

La foule se dispersa lentement, en commentant l'événement; l'air était calme, le ciel pur, l'hetman invincible semblait à l'apogée de sa gloire. Rien ne faisait prévoir l'orage qui s'amoncelait sur l'Ukraine, l'orage qui, trois mois plus tard, allait emporter comme un fétu Mazeppa et sa fortune...

ÉLIE BORSCHAK et
RENÉ MARTEL

(A suivre.)

UNE GRANDE ANGLAISE DE FRANCE :

LADY BOLINGBROKE

M. de Boulainvilliers, connu surtout pour un fameux *Etat de la France,* se piquait de tirer l'horoscope. Voici celui qu'il fit tenir, dit-on, à une veuve de quarante ans, la marquise de Villette, que rien ne semblait marquer pour un destin particulièrement romanesque *nel mezzo del cammin* :

> Cette personne a un grand nombre de passions; elle en éprouvera une plus grande que toutes les autres à cinquante-deux ans, et mourra en terre étrangère...

Sur quoi se fondait le sagace économiste quand il prédisait ainsi les tardives aventures du cœur et un grand dépaysement final à une Française que la fortune jusque-là avait fort moyennement traitée? Nul jamais ne le saura; et Boulainvillers, étant mort en 1722, ne put voir se vérifier sa prédiction.

I

C'est Racine, il est vrai, le Racine secret et passionné des années de retraite, qui avait émancipé, peut-être à son insu, la petite Marie-Claire de Marsilly dans sa quatorzième année. Fille unique d'un capitaine des chasses royales, elle est entrée à Saint-Cyr à onze ans et madame de Maintenon l'a de bonne heure distinguée parmi ses « filles ». Sans doute fut-elle sage à souhait durant les quatre années qu'elle passa dans la célèbre

maison. Mais qu'était l'ordinaire des exercices à côté de solennités exceptionnelles, édifiantes assurément, fort excitantes aussi pour tout ce petit monde : les représentations d'*Esther* en 1689? Nos actrices de quinze ou seize ans ont beau entonner le *Veni, creator* qui sanctifiera de nobles dissipations; Louis XIV, de sa canne levée, fait le contrôle en personne et empêche indiscrets et fâcheux de se glisser dans le vestibule transformé en salle de spectacle. Pourtant des belles robes à la persane dont les ingénues sont parées se dégage je ne sais quoi de romanesque, et les pierreries dont elles scintillent ne sont-elles pas empruntées à la défroque des grands ballets dansés par le jeune roi dans les joyeux débuts du règne? Comment la coiffe rigoureuse de madame de Maintenon pourrait-elle conjurer tant de prestiges? Après les répétitions et leurs anxiétés, comment la fièvre de l'illusion ne gagnerait-elle point, « bleues, » « jaunes » ou « vertes, » les petites pensionnaires transformées en actrices?

Marie-Claire de Marsilly tient un rôle secondaire, celui de Zarès qui sera bientôt l'un des premiers de mademoiselle Lecouvreur : épouse d'Aman, le favori d'Assuérus, elle ne paraît qu'au troisième acte, dans les jardins d'Esther, pour consoler de son mieux et conseiller la victime frémissante de Mardochée. De sa voix la plus douce, elle apaise l'amertume de l'époux irrité :

> Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux;
> Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte :
> Les rois craignent surtout le reproche et la plainte...

N'est-ce pas encore un triomphe, devant la fortune contraire, qu'une démission volontaire et une retraite acceptée?

> Où tendez-vous plus haut? Je frémis quand je vois
> Les abîmes profonds qui s'offrent devant moi :
> Osez chercher ailleurs un destin plus paisible...

> Nos plus riches trésors marcheront devant nous :
> Vous pouvez du départ me laisser la conduite;
> Surtout de vos enfants j'assurerai la fuite...
> La mer la plus terrible et la plus orageuse
> Est plus sûre pour nous que cette mer trompeuse...

Or, parmi les spectateurs privilégiés d'*Esther* à Saint-Cyr, un vieil officier de marine goûte particulièrement la déclama-

tion de l'enfantine actrice. C'est un cousin germain très cher de madame de Maintenon, le père de la délicieuse Caylus, grand premier rôle de Saint-Cyr que, pour son Prologue de la Piété, Racine a distinguée et traite en disciple favorite. Le marquis de Villette doit à sa cousine Maintenon le meilleur de son avancement dans la marine royale, et ce petit-fils d'Agrippa d'Aubigné, cédant aux instances de la convertisseuse, n'a pu que passer, mais sans joie, au catholicisme. Veuf avec trois enfants, marin d'une modestie admirable, il se trouvait alors à terre pour plusieurs années : la chronique du XVIIe siècle veut, soit qu'il ait reçu dès les représentations d'*Esther* le coup de foudre qui devait l'amener à un mariage fort inégal, soit que son fils, séduit par le charme de la fictive Zarès, se soit réservé de la demander plus tard en mariage — pour trouver alors son père décidé à lui enlever un aussi délicat morceau.

Il fallait d'abord que la pensionnaire achevât ses années d'éducation. C'est d'elle que madame de Maintenon, renforçant alors la règle de la maison, rapporte à présent un propos où peut-être se trahit quelque indépendance. « Mademoiselle de Marsilly, dit-elle au sujet de ses exhortations et de la nécessité de faire la volonté de Dieu sans murmure, prétend que c'est présentement *la mode de Saint-Cyr.* » Un mois après cette boutade, le 27 mars 1690, la jeune fille sortait de Saint-Cyr; mais, à quinze ans, ce n'était point pour entrer dans le monde : le roi et la favorite la placèrent dans une communauté charitable que dirigeait madame de Miramion, la maison des filles de Sainte-Geneviève. Elle en sortit pour épouser, le 3 avril 1695, le marquis de Villette, de quarante-trois ans plus âgé; le marin grisonnant avait, la veille, accompagné à l'autel son fils aîné, utile précaution sans doute.

« Elle est fort jolie et n'a nul bien, » observe Dangeau le 6 avril. La protection, mais aussi la vigilance de madame de Maintenon va redoubler pour une de ses filles les plus chères. A peine remarié son vieux cousin et comme il songe à vendre la terre provinciale où sa femme pourrait l'attendre pendant ses croisières, la favorite écrit à Villette :

Je vous conjure de bien considérer ce que vous allez faire; si vous abandonnez Mursay, vous serez dans la nécessité de demeurer à

Paris... Je sais que madame votre femme est sage, mais je connais aussi le danger des occasions et que Paris est tourné de manière que les pères, mères et maris voudraient leurs femmes et filles à Versailles, comme en un lieu de sûreté, par rapport à la dépravation de Paris...

Sollicitude assez inutile à ce qu'il semble : trois enfants, un fils et deux filles, occupèrent la jeune femme, tandis que son mari prenait le commandement d'une escadre à bord du *Foudroyant* pour s'en aller à Cadix, puis à Naples, avant de faire en 1704 sa dernière campagne. Il devait mourir trois ans plus tard, laissant le souvenir d'un si parfait homme de mer qu'il fallut pour lui, comme naguère pour Turenne, créer après sa mort « la monnaie de M. de Villette ».

Restée veuve à trente-deux ans, mais apparentée à l'un des milieux qui traversèrent avec le moins de dommage, après les tristes années de la déclinante monarchie louis quatorzième, la dépravation de la Régence, madame de Villette ne fait guère parler d'elle. Son fils aîné, par contre, à la suite d'un duel où semblait revivre le sang trop ardent des Aubigné, était allé combattre les Turcs sur le Danube. Il écrit de là des lettres qui sont autant à l'éloge du fils, malgré quelque désinvolture dans les affaires d'argent, que de la mère : et l'on voudrait connaître les réponses de celle-ci :

J'ai reçu, lui écrit-il de Temesvar et autres lieux, la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire; j'en ai été si comblé que je l'ai montrée à Monsieur l'ambassadeur... pour qu'elle pût servir d'exemple aux pères et mères de France qui ont des enfants à Vienne dans le même cas que moi, et qui sont fort inquiets de leur destinée...

... Je vous prie, ma chère mère, de me faire souvent donner de vos nouvelles; c'est la seule chose, à cette heure, à quoi je m'intéresse en France, n'y ayant ni patrie, ni amis qui puissent l'égaler...

ou encore :

Je reçois, dans ce moment, ma chère mère, votre lettre du 14 de juin qui me tire de l'inquiétude où j'étais pour votre santé. Les nouvelles sont si longtemps en chemin qu'on a toujours deux mois à attendre une réponse. Je crains même que, comme la manière de ce pays-ci est d'ouvrir toutes les lettres, on ne se donne pas la peine de les recacheter pour les envoyer...

Le jeune officier laissait passer, à la date du 17 juillet 1717, ces doutes sur le secret postal en pays danubiens; un mois plus tard, il recevait une balle dans l'épaule et tenait à ras-

surer lui-même, d'une écriture défaillante, sa mère que des rapports alarmés risquaient d'atterrer. Sa blessure lui coûtait la vie quelques jours après.

Quant aux deux filles que madame de Villette avait données à son respectable époux, la seconde devait devenir la femme de M. de Montmorin, que nous verrons paraître en épilogue. L'aînée, Isabelle-Sophie-Louise, née en 1696, devint dès 1718 coadjutrice de l'abbesse de Notre-Dame de Sens; elle deviendra « supérieure » en 1726, et sa mère restera en grande confiance avec cette fille qui représente sans doute, dans sa part d'hérédité, ce que madame de Villette pouvait avoir d'ascétisme latent et de goût secret pour la retraite, en dépit d'une parfaite entente des devoirs et des charmes de la société.

Pour elle, son veuvage semble l'attacher au domaine de Marsilly, près de Nogent-sur-Seine. Elle n'a jamais eu fort bonne santé, et les lettres échangées entre madame de Maintenon, jusqu'à sa mort, et cette élève de choix, font allusion à bien des misères : la « fièvre lente » sera, sa vie durant, un mal avec quoi il faudra compter; elle a besoin de l'intervention des chirurgiens du jour, et se prépare dès lors à ces cures dans les villes d'eaux, Aix-la-Chapelle en particulier, qui vont jalonner une partie de sa biographie. Et la vieille favorite lui mande en 1710 :

Quelque ennui que vous puissiez avoir à Marsilly, je comprends que vous y êtes encore mieux qu'à Paris, et surtout si vous y faites vivre vos pauvres. On est accablé ici, et les mauvais discours de Paris augmentent tous les jours...

La jeune douairière avait d'ailleurs gardé, dans la capitale aux « mauvais discours », un hôtel rue Saint-Dominique, « au-dessus de Saint-Joseph ». Et lorsqu'elle vient à Paris, on la voit très entourée, fêtée par Versailles et Saint-Cyr en même temps que par le noble faubourg. Cette très honnête femme, si sûre d'elle, peut traiter sans nulle pruderie le phénomène qu'est la vieille Ninon de Lenclos, toujours spirituelle et toujours amoureuse, prenant pour suprême galant, à l'approche de la fin, l'abbé de Chateauneuf, qui est justement le parrain de cet autre phénomène, le petit Arouet. Rien de plus savoureux que la lettre par laquelle la vieille

courtisane remerciait la marquise de Villette de lui faire bon visage, et l'on voit que l'une des meilleures disciples de madame de Maintenon se tirait à son honneur de cette difficulté épistolaire, une lettre courtoise à une chevronnée de Cythère. Ninon lui écrit (et, là encore, on voudrait connaître la réponse) :

... Que je puisse toujours me flatter que vous me croyez la personne du monde qui connaît le mieux tout ce que vous avez d'aimable. Je crois toujours que je vais plus loin que les autres dans tout ce qui peut toucher le cœur. Permettez-moi cette vieille vanité; je n'ai rien perdu de mes goûts, et je prouve par là que je les ai encore tous... Pardonnez ce griffonnage; l'encre et moi ne faisons rien qui vaille...

Prenant fort à cœur les épreuves qui mettent en si grand péril la sécurité du royaume au tournant du nouveau siècle, madame de Villette n'en est pas moins curieuse de l'étranger, que l'éclat du Roi Soleil avait caché à trop de regards. Mais que l'urbanité française doive avoir le dessus dans un monde hétéroclite, voilà qui ne fait pas doute pour qui garde chères les vues sur « l'honnêteté » qu'avait pratiquées le plus beau XVIIe siècle. Écoutons le genre de compliments que mérite la marquise de Villette de la part d'un Autrichien, le comte de Sinzendorf, chancelier d'Empire, lorsqu'en juin 1717 le fils de notre Française a pris du service contre les Turcs :

J'ai reçu, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'y ai reconnu avec plaisir cette délicatesse d'esprit et cette même politesse que j'avais admirée pendant mon séjour en France. M. le marquis de Villette est bien heureux d'être né d'une telle mère; aussi faut-il lui rendre justice qu'il a fait son profit de la belle éducation que vous lui avez donnée... Il sait la langue : c'est déjà un avantage; et l'on voit avec plaisir qu'il se fait aux manières du pays, sans pourtant rien gâter de celles qu'il a apportées de votre cour. Il paraît que le prince Eugène le goûte beaucoup, et vous jugez bien qu'il n'en faut pas davantage pour le mettre dans la meilleure et la plus agréable route. Le reste viendra avec le temps. Cependant, madame, assurez-vous que tout ce que je pourrai faire pour son service, je le ferai avec une attention particulière, et que je serais ravi de pouvoir vous donner en cela les marques de l'estime et de la vénération avec lesquelles, etc.

Est-ce à cet attrait exercé sur des étrangers que Boulainvilliers empruntait les secrètes données de son horoscope? L'année même où madame de Villette recevait ce témoignage d'un notable personnage du dehors, un autre hôte illustre

de la France fixait sa propre humeur et la destinée de l'aimable femme par une liaison qui deviendra, en somme, l'un des plus importants mariages franco-britanniques des temps modernes.

II

Un précédent séjour diplomatique avait déjà fait connaître avant cette date madame de Villette à Bolingbroke. Mais celui-ci, quand il négociait à Paris, en 1712, de possibles conditions de paix pour la France, était encore dans toute la fougue épicurienne qui entourait d'une légende ce grand seigneur politicien et corrompu, spirituel et lettré, ami des poètes et des hétaïres, assez dédaigneux de l'opinion et assez fier de son beau physique pour traverser tout nu, un jour, les prairies de Hyde-Park. En revanche, lorsqu'un revirement extraordinaire des choses fit du chef *tory*, du négociateur des traités d'Utrecht, un banni politique frappé de séquestre dans ses biens et menacé dans sa sécurité par les lois de son pays, de nouvelles affinités avaient chance de jouer entre le charme français et la singularité britannique : les choses, quand Bolingbroke s'installe pour de bon parmi nous, vont aller assez vite.

Henry Saint-John — c'est son nom officiel tant que son père est vivant — avait tenté quelque temps la chance du côté du prétendant Stuart, erré en diverses résidences provinciales en liaison avec sa petite Cour exilée. Le voici en 1717 définitivement détaché de cette insoutenable aventure, « dégoûté des prêtres irlandais et des émigrés illusoires. » A la fin de cette année, le charme a opéré : Bolingbroke est, à Marsilly, l'hôte de madame de Villette, et ses lettres de ce moment nous le montrent en pleine activité de bâtisse et de restauration, jetant bas une vieille tour, modifiant pour un confort insoupçonné cette résidence dont s'était accommodée si longtemps la douairière durant son veuvage.

Celui-ci va finir, et dans des conditions demeurées jusqu'ici assez mystérieuses. En 1718, Bolingbroke perd sa femme, restée en Angleterre, et à qui ne l'attachaient que des liens assez lâches; il se retrouve à Aix-la-Chapelle, au cours de l'été, avec madame de Villette et sa fille qui sont « dans son

équipage ». Dès l'année suivante, grâce à la complaisance de l'ambassadeur britannique à Paris, lord Stair, Bolingbroke épouse secrètement à Montfermeil, dans la chapelle particulière de l'ambassade, l'ancienne élève de Saint-Cyr, la cousine par alliance de madame de Maintenon. Cette dernière ne meurt que le 15 avril 1719, et peut-être son élève favorite n'a-t-elle pas voulu contrister *in extremis* sa protectrice; en gardant son nom de veuve, madame de Villette pourra aussi, non seulement pratiquer le régime de la séparation des biens, mais permettre à son second mari de manœuvrer au plus serré dans la préservation d'une fortune qui, pour les Français de ce temps, restait bien celle d'un « milord », d'un de ces nobles étrangers que la livre sterling à 400 distinguait fastueusement de l'aristocratie parfois besogneuse d'une époque féconde en ruines financières.

Au prestige de Bolingbroke répondent d'autres mérites chez sa femme. Il est, lui, remarquable par sa fière allure, cette prestance qu'un beau portrait d'Hyacinthe Rigaud a entourée de chamarrures héraldiques, cette intelligence décidée qui s'appuie sur une culture d'ancien étudiant d'Oxford autant que sur la pratique directe des hommes; la marquise de Villette, de son côté, est séduisante par un clair regard, sous un beau front dégagé qu'une miniature anglaise nous présente, et aussi par sa grâce dolente, une fragilité d'éternelle malade qui fera dire à Bolingbroke, de trois ans plus jeune que sa femme, qu' « une santé délicate est d'ordinaire l'apanage des êtres de ce genre, comme si la nature ne pouvait travailler un ouvrage d'une certaine finesse sans le rendre en même temps débile. ». Le charme qu'opèrera si souvent, sur des Anglais vigoureux et « substantiels », un certain type de féminité française, mélange de finesse d'esprit et d'exquise urbanité, on le trouve ici comme à l'état pur. Le caractère de Bolingbroke va perdre de son âpreté, se dépouiller de sa violence dans l'intimité de sa femme; ce bouledogue anglais atténuera ses brusqueries. Comme il sait admirablement notre langue, il ne s'étonnera pas de voir la Parisienne aussi réfractaire à l'idiome britannique; tout ce que le XVIIe siècle avait fait passer de nuancé dans les langues s'offrait par l'intermédiaire du français à Bolingbroke, formé par le clas-

sicisme latin, mais qui en avait surtout retenu des préceptes de vigueur combative et de forte volonté. L'exil d'abord, puis une réinstallation en Angleterre, enfin de fréquents voyages en France et un second établissement dans notre pays, vont faire de ce ménage un des plus beaux types d'alliance entre les éléments contrastés des deux nations.

En mai 1720, le noble lord a trouvé une résidence digne de lui. « C'est, dit-il, une retraite où la nature a beaucoup fait et où je m'amuserai à la seconder par l'art si je reste en France » : il s'agit du domaine de la Source au sud d'Orléans, lequel appartient à Michel Bégon, écuyer. Un beau parc, dans lequel le Loiret sort de terre à gros bouillons, entoure une maison « petite, mais gracieuse » de deux étages, ancien château rénové et agrandi au XVIIe siècle. Le 13 décembre, Bolingbroke fait un bail à vie pour 2 500 livres par an de loyer et s'engage à employer à la restauration du manoir 10 000 livres expressément fournies à cet effet par le bailleur. De quelques mois les ouvriers ne désemparent pas; une glacière, une galerie-bibliothèque donnant sur la terrasse complètent l'aménagement des nombreuses pièces d'habitation et de réception. L'écusson de Bolingbroke, des inscriptions latines parmi lesquelles sa devise *Nil admirari*, ou un défi aux rois, *Regum æquamus opes animis*, vont marquer, orgueilleusement, la prise de possession.

C'est ici que le couple heureux va pratiquer une hospitalité qui, pour n'être pas écossaise, n'en est que plus séduisante, puisque la conversation, la cuisine et la cave françaises s'ajoutent à un confort qu'il n'était pas inutile de révéler à la gentilhommerie de nos provinces. Sans doute, les domestiques trouvent que Paris est un peu loin de ces premières pentes de la Sologne; il faut parfois user d'adresse pour convoyer jusque-là choses et gens sans dommage; l'hiver apporte un surcroît de difficultés à une existence prolongée de campagnards volontaires. Mais qu'il est délicieux d'héberger les innombrables Anglais que les affaires, la santé ou le plaisir conduisent sur le Continent! Quelle diserte « Académie » se forme d'elle-même en ces lieux, avec ces deux excellents produits de civilisations complémentaires : des Anglais qui parlent, des Français qui pensent — puisqu'ainsi

se répartissent les *desiderata* des deux nations! « La langue française, proclame Bolingbroke, est la seule cultivée dans notre Académie. Ne voulant pas oublier le peu que je sais de la latine, je trouve parfois un quart d'heure pour en lire à la dérobée. On en soupçonne bien quelque chose, mais notre *préfète* est si bonne, elle y *connive*... »

Les « connivences » de la maîtresse de maison firent évidemment de la Source l'un des centres les plus intéressants d'une époque experte en mondanité, mais troublée par les changements de fortunes et d'idées qui marquent la Régence et ses suites. Une solitude à deux ne déplairait pas à l'exilé dans sa tardive lune de miel, mais il ne demande qu'à faire partager à ses amis une béatitude, dont il donne la formule à l'un de ses correspondants britanniques :

Une parfaite tranquillité est la dominante de ma vie; au-dessus de ce niveau peuvent m'élever parfois une bonne digestion, un temps serein, ou quelques autres ressorts matériels; en tout cas je ne tombe jamais au-dessous. Il m'arrive d'être gai, jamais d'être triste. Je me suis fait de nouveaux amis, j'en ai perdu quelques anciens; mes acquêts en cette matière me donnent un extrême plaisir, car je ne les ai jamais faits à la légère. Je ne connais pas de vœux aussi solennels que ceux de l'amitié, et c'est pourquoi un noviciat assez long, à mon sens, devrait précéder toute intimité nouvelle...

Avec ou sans noviciat, tout le cercle des Ferriol, des Caylus, des Matignon, est convié à la Source en bloc ou en détail. De plus doctes amis viennent y occuper l'esprit du maître de céans, affronter pour de sérieuses discussions ses fidèles d'Angleterre. Lévesque de Pouilly, un Rémois des Affaires étrangères qui apporte des dispositions « métaphysiques » à toutes les questions, représente ici l'intellectualité française la plus déliée. Brook Taylor, mathématicien disciple de Newton, s'oppose à lui comme au temps où, dit-on, cet Anglais discutait avec Bossuet. Lord Peterborough, diplomate amateur, s'arrête à la Source entre deux aventures comme celle qui l'a jeté dans les plombs du Vatican pour avoir voulu faire assassiner le Prétendant, disait-on, dans les États pontificaux. Lady Wortley Montagu apparaît, venant de Constantinople où son mari est ambassadeur, et ne tarit pas de récits sur la résidence du Grand Turc; pour faire

chorus, Mohamed Effendi, l'envoyé de la Sublime Porte à Londres, fera un crochet sur Orléans; à moins que la charmante Aïssé, la « nymphe de Circassie » dont chacun raffole, ne soit là pour témoigner, elle qui a été achetée, enfant, dans un bazar d'Orient, que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des Turqueries.

Bolingbroke est trop anglais, peut-être, pour faire pleinement hommage à sa femme de l'heureuse tournure qu'ont prise et sa vie et son exil. Du moins son bonheur est-il communicatif, et il voudrait faire opérer le même charme sur ses amis restés là-bas, dans l'île embrumée, en proie à l'âpre contestation des partis, et surtout sur le plus génial de tous, Jonathan Swift, le doyen de Saint-Patrick à Dublin. Il lui communique ses projets de restauration immobilière, ses ébauches d'inscriptions latines pour bosquets, grottes et perspectives, et surtout pour les deux bassins d'où surgit à gros bouillons le Loiret. Mais le mieux ne serait-il pas que le sombre pessimiste cesse de se cramponner à cette Irlande, qui ne vaut rien pour le corps ni pour l'âme, et vienne tenter une cure auprès de lui?

Il y a de mauvaises atmosphères pour l'esprit comme pour le corps; et puisque vous m'amenez à citer Platon, lui qui remerciait le Ciel de n'être pas un Béotien, que croyez-vous qu'il eût dit de votre *ultima Thule*? Secouez votre torpeur, faites un saut jusqu'ici, et passez quelques mois dans un climat plus aimable... Vous rencontrerez ici des gens qui mènent une vie assez singulière pour ranimer vos humeurs; si près du monde que vous en aurez tous les avantages, assez loin pour en éviter les inconvénients; ne manquant de rien de ce qui contribue à l'agrément et à la félicité de l'existence; ne s'embarrassant de rien de ce qui la complique. Je vais jusqu'à dire que vous nous aimerez mieux que tout votre entourage, et que nous arriverons bien à vous faire rétrograder, comme le soleil sur le cadran solaire d'Ezéchiel, et à réintégrer pour vous les douze années dont vous déplorez la perte. Nous vous les rendrons, les *nigros angusta fronte capillos*, et aussi le *dulce loqui* et le *ridere decorum*.

Et, comme le futur auteur de *Gulliver* allègue sa misanthropie ou sa haine des femmes, « pestes en jupons », pour justifier une farouche réserve, madame de Villette apparaît en profil perdu dans une autre missive :

J'ai lu en anglais — car elle comprend cette langue — à une cer-

taine dame le passage de votre lettre qui la concerne (j'ai eu la générosité de dissimuler les passages en latin). Elle me prie de vous transmettre les compliments d'une personne qui est si loin d'être pareille à cinquante échantillons de son sexe, qu'elle ne s'est jamais trouvée l'égale d'aucune autre. Elle dit bien qu'elle ne possède ni jeunesse ni beauté; mais grâce à l'intime connaissance qu'elle aura faite de vous, elle espère, dès votre rencontre éventuelle, réussir à tendre un brouillard devant vos yeux, de façon que vous ne vous aperceviez pas qu'elle n'est ni jeune, ni belle...

A défaut du doyen de Saint-Patrick, ou du poète Pope qui se contente d'envoyer des inscriptions de son crû pour la Source, voici un autre invité, presque aussi clairvoyant que l'amer humoriste, et autrement souple que le grave traducteur d'Homère. C'est le jeune Arouet, le petit prodige du collège Louis-le-Grand, le spirituel habitué de tant de salons, l'ami du fils de madame de Ferriol. Déjà l'ambassadeur d'Angleterre, le hautain lord Stair, a diagnostiqué chez ce jeune frondeur un talent peu ordinaire, et obtenu pour lui une gratification de son souverain. Le succès de sa tragédie d'*Œdipe* a attiré l'attention de lord Bolingbroke et de sa femme sur ce jeune homme aux traits mobiles en qui va se continuer, semble-t-il, l'inspiration poétique du grand siècle. Il est invité à la Source, où une chambre porte encore son nom : quel honneur pour ce débutant de lettres, en quête de patronages glorieux! Comme sa lettre à son ami Thieriot laisse percer un contentement sans bornes, où le cœur et l'esprit, l'amour-propre d'auteur et l'éblouissement bourgeois ont également leur part! « Il faut que je vous fasse part de l'enchantement où je suis du voyage que j'ai fait à la Source, chez milord Bolingbroke et chez madame de Villette... Ils ont été infiniment satisfaits de mon poème. Dans l'enthousiasme de l'approbation, ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poésie qui ont paru en France; mais je sais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées »...

Des éloges décernés à la *Henriade* il est permis de rendre surtout responsables les goûts de madame de Villette. Il subsiste chez son mari une nuance de dédain pour les agréments de la poésie, surtout française, alors que la charmante femme n'a qu'indulgence pour une œuvre où elle trouve sans doute, outre la noblesse de forme du classi-

cisme, une thèse de tolérance religieuse qui ne peut manquer de lui être sympathique. Elle ne refusera jamais son appui à Voltaire, même quand un nuage s'élevera entre Bolingbroke ou ses amis et le désinvolte compatriote qui reste un si délicieux convive, en même temps qu'un si parfait lettré.

Mais c'est, sur ces entrefaites, madame de Villette qui s'éloigne de France pour défendre outre-Manche des intérêts fort embrouillés. Elle a marié sa fille cadette, fait construire à Sens, non loin du couvent de l'aînée, la coadjutrice, une maison qui sera un relais supplémentaire sur la route de Reims et de l'Angleterre. Très recommandée au roi d'Angleterre par le duc de Bourbon, elle passe la mer en 1724 « pour une affaire qui l'intéresse essentiellement », disent les dépêches diplomatiques qui la concernent. Son mari, « pardonné » l'année précédente, avait fait à Londres un rapide séjour; mais trop de points concernent les affaires de madame de Villette pour qu'elle n'ait pas à affronter un climat qui ne lui agréera jamais, des autorités qu'elle ne connaît pas, un roi hanovrien auquel elle déplaît, une langue qu'elle n'apprendra jamais à fond. Il s'ajoute, dans la préparation de son voyage, un prétexte imprévu qui donne une saveur d'aventure aux premières démarches faites sur la route de Londres par l'ancienne élève de Saint-Cyr.

III

Petite princesse *in partibus*, la délicieuse Circassienne Aïssé, dont chacun vante à l'envi l'ingénuité parmi les roueries de la Régence, avait préféré à de plus brillants partis un pâle garçon de pauvre santé, le chevalier d'Aydie, mince gentilhomme périgourdin et chevalier de Malte, dès lors tenu au célibat : la vive amoureuse elle-même l'avait détourné de quitter pour se marier cet ordre qui permettait de faire carrière, et s'était donnée à lui. Il va falloir dissimuler au monde l'enfant de la sauvageonne orientale et le conserver en vie : lady Bolingbroke est dans la confidence, et cette femme au grand cœur va sauver à la fois la réputation de la Circassienne et la frêle existence irrégulière. Aïssé doit l'accompagner outre-Manche, se familiariser à son tour avec l'île

inconnue, reconnaître qu'après tout il y a du bon chez ces « petits Anglichons », comme elle écrit dédaigneusement. Il est donc entendu pour tout le monde qu'elle accompagne à Londres lady Bolingbroke; en réalité, celle-ci l'installe dans un faubourg de Paris avec une personne de confiance : c'est là qu'elle donne naissance à une fille qui, baptisée sous le nom de Céline Leblond, passe quelques années en Angleterre avant de trouver un refuge à Notre-Dame de la Pomeraie, le couvent de Sens, en qualité de « miss Black, nièce de Bolingbroke ». Le chevalier d'Aydie sera trop heureux, après la mort de son exotique amie en 1733, de laisser la « pauvre petite » aux soins des chanoinesses, pour la prendre plus tard auprès de lui et lui trouver un mari.

Cependant les démarches confiées à lady Bolingbroke suivaient leur cours. Elles étaient assez avancées pour qu'en 1725 son mari, décidément réinstallé dans sa patrie, mais encore privé de son patrimoine par la longévité de son père et par ses anciennes infortunes, achetât de lord Tankerville la terre de Dawley pour y reprendre l'existence à la fois rustique et lettrée qui avait fait son bonheur en France.

C'était, au delà de Harrow-on-the-Hill, près d'Uxbridge dans le Middlesex et à une trentaine de lieues à l'Ouest de Londres, un domaine où notre gentilhomme se flattera dès 1728 d'avoir pris racine, « de fortes et tenaces racines, pour parler en style de jardinier; et ni mes ennemis, ni mes amis ne trouveront facile de me déraciner. » Ses visiteurs le raillent de son zèle campagnard, de l'importance qu'il donne à ses travaux, des regards anxieux qu'il jette, à la saison des foins, sur des nuages gros d'averses, de sa manie de courir après les charrettes de ses ouvriers. Et quelle bizarre idée de peindre dans le *hall* des trophées de rateaux, de hoyaux et de bêches! Ces railleurs sont ravis de trouver à Dawley des chevaux à monter, une confortable voiture pour les ramener chez eux. Et bien que bourgogne et whisky d'Irlande ne fassent pas défaut à sa cave, ces gros mangeurs devront accepter le régime du maître, et se contenter de menus consistant, « pour une journée entière, en bouillon de mouton, fèves et lard, avec un petit poulet ».

La retraite de notre *gentleman farmer*, outre qu'elle lui

était imposée par l'état de ses finances, lui permettait d'observer à distance la mêlée politique dont il avait été si longtemps éloigné, et qui se compliquait à mesure que la dynastie hanovrienne, qu'il détestait, prenait, elle aussi, racine dans les pays britanniques. Dawley avait enfin l'avantage de permettre un régime suivi à lady Bolingbroke, peu raffermie dans sa santé par le climat d'Angleterre, et d'éluder les relations mondaines qu'une étrangère de son âge ne se fait pas volontiers. De fait, on ne voit guère qu'une Hollandaise mariée à un Anglais, la comtesse de Denbigh, qui soit devenue pour elle une correspondante très intime; ni dans la famille de son mari, ni dans les milieux courtisans, assez gourmés, notre Française ne se fera de relations suivies.

Il faut bien le dire : l'esprit de conversation, le goût de la société pour la société, l'animation des assemblées salonnières en dehors du jeu, du flirt, — c'était là, entre la France et l'Angleterre et grâce à l'avance prise par notre XVIIe siècle, une raison de différend et presque de désaccord. L'art de causer et de faire causer, l'aptitude à tout dire et à sous-entendre le reste, le jeu subtil des allusions et des nuances, la contradiction encouragée et le paradoxe stimulé comme les condiments des plus substantiels entretiens : ces parfaites réussites du savoir-vivre français n'avaient passé la Manche qu'épisodiquement. Quelle figure faisaient, auprès de tant de diserte souplesse, les habitudes persistantes de l'Angleterre, où les dames, à la fin du repas, quittaient la table et laissaient les hommes à leurs flacons, pour se réfugier dans des monologues successifs qui ressassaient les pauvretés du *housekeeping* ou des commérages de famille, de paroisse ou de clan! Il y a de bonnes raisons de croire que Voltaire reflète assez l'impression de lady Bolingbroke en 1726 sur les ressources du beau monde quand il évoque ses propres expériences mondaines en Angleterre et son premier contact avec les dames de l'aristocratie.

> Elles étaient guindées et froides, prenaient du thé, faisaient un grand bruit avec leurs éventails, ne disaient mot, ou criaient toutes à la fois pour médire de leur prochain; quelques-unes jouaient au quadrille, d'autres lisaient la gazette...

Plus malicieusement encore, la *Princesse de Babylone* raillera

« cet air emprunté et gauche, cette roideur, cette mauvaise honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion », cachant « par un maintien dédaigneux et par un silence affecté la stérilité de leurs idées et l'embarras de n'avoir rien à dire ». Les dames anglaises valaient par d'autres qualités, mais une Française de grand style ne pouvait guère s'attendre à devenir l'*âme du rond* dans leurs réunions de société : celle-ci répond au vœu assez hautain de son mari qui souhaite « *vivre* dans un cercle exigu, mais *penser* au-delà », en s'intéressant surtout aux relations que notre aristocrate avait renouées avec les plus distingués des écrivains de cet âge.

IV

Les amis littéraires de Bolingbroke en Angleterre avaient en général déclaré qu'il avait « beaucoup gagné » au cours de son exil : de cette amélioration de son caractère, « la plus grande qui se puisse sans qu'il y ait *transsubstantiation* », comment ne pas faire quelque peu hommage, malgré tout, à la compagne de sa vie autant qu'à la pratique des moralistes latins? Cependant l'on devine quelque résistance chez les « trois Yahoos » Swift, Pope, Gay, si heureux qu'ils aient été de retrouver leur séduisant protecteur ainsi décanté et mûri : ces compagnons intellectuels du noble lord avaient été si longtemps à ne pas croire à son remariage qu'il y avait un peu de mortification à en constater l'effet...

Partie d'autant plus difficile, pour une Française arrivant en Angleterre après la cinquantaine, et vers 1730, que d'apprivoiser ces grands Britanniques, assez sûrs d'eux et de leur mérite, plutôt dédaigneux à l'égard de la France contemporaine, parfois enclins à confondre toutes les femmes dans une réprobation générale de cette mondanité, dont elles étaient les reines outre-Manche : « Et pourtant, objectait Bolingbroke, si vous méprisiez le monde autant que vous le proclamez, vous mettriez-vous à ce point en colère contre lui? »

Vis-à-vis de ces redoutables partenaires, notre Française use de la simple stratégie de la meilleure France du XVIIe siècle : la « belle honnêteté », le parfait altruisme de manières qui rendaient si plaisante une vie de société proscrivant le

haïssable *moi*, demandant aux femmes un agrément de sensibilité, aux hommes plus d'attachement à la raison, et mettant ainsi en valeur des mérites différents et très bien faits pour s'accorder. Lady Bolingbroke prendra les gens de lettres anglais par ce qui est, internationalement, le faible de la confrérie : la petite vanité d'auteur. Ira-t-elle, sous prétexte qu'elle a reçu des leçons de diction de Racine, mépriser les efforts des lettres anglaises dans le sens des bienséances et du grand style? Elle connaît maint dessous de la littérature française du XVIIe et sait que la soumission de grands esprits à une discipline jugée nécessaire n'empêchait pas chez la plupart l'ardeur du sang ou l'âcreté de la bile : accablera-t-elle d'une comparaison méprisante le Parnasse anglais, où les humeurs particulières ont tant de mal à s'accommoder et se plier à une discipline supérieure? Parce que la France a pratiqué l'art de la conversation comme une technique dont la connaissance de l'homme a profité sur toute la ligne, ira-t-elle heurter de front des usages différents? Elle se contente là-dessus de noter avec malice que la publication d'un livre à succès va enfin fournir des sujets de conversation à ces cercles qui en sont plutôt démunis à l'ordinaire :

> Cela fera, à la vérité, beaucoup de tort à la pluie et au beau temps qui en remplissaient une partie, et en particulier je serai privée des *very cold* et *very warm*, qui sont les seuls mots que j'entende...

En apprivoisant des hommes assez disposés à médire de la société, la Française exerce celle de toutes les tutelles qui lui convient le mieux. Et l'on sent bien que les amis littéraires de son mari, plutôt sur la réserve quand elle apparaît à ses côtés, sont vite conquis. Le théologien Middleton est séduit par une flatteuse boutade : « Même à quelqu'un sachant mal l'anglais, ses œuvres sont intelligibles »; Gay, fabuliste jovial, célibataire insouciant, déguste l'hospitalité de Dawley et profite des recettes de régime que lui communique la dolente châtelaine. Pope de même trouve à la campagne des Bolingbroke table ouverte et gîte plaisant : la voix « suave » de la marquise, qu'il avait célébrée de confiance avant de l'entendre, charme ce roide porte-lyre. De Twickenham, où il a sa résidence et son fameux jardin, à la ferme de son ami, la prome-

nade est délicieuse, surtout dans la voiture à six chevaux mise par Bolingbroke à la disposition de ses amis — à moins qu'un ponceau rompu ne fasse faire la culbute au véhicule et au poète qui y est enfermé, comme il advint en septembre 1726.

Lady Bolingbroke a le mérite d'avoir distingué le plus éminent des amis littéraires de son mari et d'avoir fait impression sur lui — et c'est ce rude Jonathan Swift que déjà son mari avait failli lui faire connaître à la Source, et qui continue à ronger son frein dans sa paroisse irlandaise. Ce sera une victoire digne d'elle que d'arracher d'amènes propos, et presque de tendres amabilités, à un atrabilaire, qui, outre sa détestation générale de l'« animal appelé homme », affichait son éloignement pour toute politesse. C'est la Française qui prend les devants; la récente publication des premiers livres de *Gulliver* lui en fournit l'occasion :

On m'a dit, monsieur, que vous vous plaignez de n'avoir point reçu de mes lettres. Vous avez tort : je vous traite comme les divinités, qui tiennent compte aux hommes de leurs intentions. Il y a dix ans que j'ai celle de vous écrire; avant que d'avoir l'honneur de vous connaître, l'idée que je me faisais de votre gravité me retenait; depuis que j'ai eu celui de voir Votre Révérence, je ne me suis pas trouvé assez d'imagination pour le hasarder. Un certain M. de Gulliver avait un peu remis en mouvement cette pauvre imagination, si éteinte par l'air de Londres, et par des conversations dont je n'entends que le bruit. Je voulus me saisir de ce moment pour vous écrire, mais je tombai malade, et je l'ai toujours été depuis trois mois. Je profite donc, monsieur, du premier retour de ma santé pour vous remercier de vos reproches, dont je suis très flattée, et pour vous dire un mot de mon ami M. Gulliver. J'apprends avec une grande satisfaction qu'il vient d'être traduit en français, et comme mon séjour en Angleterre a beaucoup redoublé mon amitié pour mon pays et pour mes compatriotes, je suis ravi qu'ils puissent participer au plaisir que m'a fait ce bon monsieur, et profiter de ses découvertes. Je ne désespère pas même que 12 vaisseaux que la France vient d'armer ne puissent être destinés à une ambassade chez Messieurs les Houynmns. En ce cas je vous proposerai que nous fassions le voyage...

L'habile épître se poursuit sur ce ton de badinage déférent : M. Swift a certainement grand succès auprès des dames d'Irlande, « du moins si elles pensent comme les Françaises ». Puisqu'on vient de retracer sur des éventails à la mode les aventures de Gulliver, toutes les femmes vont admettre

en tiers dans leurs entretiens ce voyageur fictif. Et quel veau gras, non, quel bœuf énorme, quel porc obèse on tuera à Dawley, si le doyen de Saint-Patrick se décide à revenir en Angleterre au printemps! « Vous brillerez parmi nous au moins autant que parmi vos chanoines, nous ne serons pas moins empressés à vous plaire »... Enfin, dans une autre lettre, que de bonne grâce pour apaiser l'humeur atrabilaire de l'orgueilleux écrivain!

... Je trouve que vous prenez fort mal votre temps d'habiter votre Dublin pendant que nous habitons notre Dawley. Nous aurions eu grand besoin de vous cet hiver, et nous aurions haï ensemble le genre humain autant qu'il vous aurait plu, car je trouve qu'il n'embellit point au croître. On a fait deux pièces de théâtre en France, tirées soi-disant des idées de Gulliver. Je ne vous les envoie point, car elles sont détestables : mais cela prouve au moins que ce bon voyageur a si bien réussi chez nous, qu'on a cru qu'en mettant seulement son nom aux plus mauvaises pièces, on les rendrait recommandables au public... Adieu, monsieur, portez-vous bien, et nous serons contents. Je ne m'aviserai pas de vous mander des nouvelles de ce pays-ci : je suis étrangère de plus en plus, et je ne serais tentée de me faire naturaliser que dans ceux où je pourrais vivre avec vous.

C'est aussi, soyons-en sûrs, lady Bolingbroke qui tient la plume, quand son mari s'ingénie une fois de plus à faire rompre à l'atrabilaire doyen de Saint-Patrick son ombrageuse solitude en faveur des hôtes de Dawley, toujours prêts à l'accueillir :

Votre surdité ne doit pas être une excuse à toutes fins. Que vous soyez sourd, qu'importe? Qu'importe que vous n'entendiez pas ce que nous disons? Vous n'êtes pas muet, et c'est nous qui entendrons : cela ne suffit-il pas?

A tant de bonne grâce ingénieuse, l'humeur la plus renfrognée ne saurait toujours résister. L'auteur de Gulliver a-t-il compris que le XVIIe siècle français, dont son œuvre transpose avec excès le pessimisme essentiel, de La Rochefoucauld à La Bruyère, avait, comme remèdes, proposé précisément la parfaite urbanité, les aménités du cœur détaillées par l'esprit, la bonne grâce qui, parée d'un sourire, n'est point pour cela hypocrisie et faux-semblant? Quand Swift, deux ans après sa première rencontre avec lady Bolingbroke,

perdra son amie Stella, il saura qu'une autre femme prend en pitié sa rude misanthropie; mieux encore, il aura désormais à sortir de soi-même et de son âpre égoïsme, pour s'inquiéter, s'attrister ou se réjouir des vicissitudes d'une santé qui ne lui est pas indifférente. « Je suis tout désolé, écrit-il à Bolingbroke le 5 avril 1729, que milady n'aille pas bien; je déclare que je n'ai jamais connu une personne méritante de son sexe qui n'ait eu plus de raisons de se plaindre de sa mauvaise santé. Je ne m'éveille jamais sans trouver la vie chose plus absurde que la veille. » Et quand des crises plus alarmantes font entreprendre au couple ami, l'automne de cette année, un voyage en France, *via* Aix-la-Chapelle, pour essayer de l'air du Continent, c'est le farouche doyen, qu'on avait d'ailleurs invité à être du voyage et de la cure, qui reçoit de Bolingbroke les bulletins de santé les plus émouvants.

Hélas! toutes ces lettres qui s'échangent entre Dawley et Dublin, ou entre le Continent et l'Irlande, mentionnent sans cesse maladies et peines physiques. Aux accès de vertige, aux croissantes atteintes de la surdité, chez Swift, répondent douloureusement les accès de fièvre, les crises de tout genre chez son amie. Mais quelle supériorité pour la vaillance française! Cette infirme n'a garde de se jeter dans une humeur atrabilaire pour des maux qui désormais font partie de sa condition. Comme sa compatriote madame de Lafayette, elle s'écrierait sans doute : « Fi de la vie! » mais ne condamnerait pas pour cela, du même coup, et tous les vivants et toutes les raisons de vivre. A l'intérêt ému que Swift témoigne à sa santé, elle fait répondre par son mari :

Ma femme vous est infiniment obligée. Elle dit qu'elle trouverait assez de force pour vous soigner si vous étiez chez nous, et Dieu sait cependant qu'elle est extrêmement faible; la fièvre lente la mine et ruine sa constitution; il nous arrive de tenir à distance le mal, mais il revient et fait de nouvelles brèches avant que les anciennes soient réparées. Je n'ai nulle honte à vous déclarer que j'admire davantage ma femme à chaque heure de mon existence. La mort n'est plus pour elle le Roi des Épouvantements; elle la regarde en face sans la moindre crainte. Quand elle souffre trop, elle souhaite la fin pour être enfin délivrée de ses maux; quand la vie redevient tolérable, elle la déteste parce que la mort la séparera de ces amis auxquels elle est plus attachée qu'à la vie même...

Qui sait si pour Swift, flatté de trouver une « admiratrice déterminée » dans cette femme de cinquante-cinq ans, jugeant sans indulgence la vie et le monde, mais se gardant de verser dans la sombre haine où l'auteur de *Gulliver* englobait l'univers entier, une certaine réhabilitation de la femme et de la France n'a pas été le résultat secret de tant de bonne grâce? Le doyen de Saint-Patrick semblera souffrir et gémir d'une occasion manquée de faire un voyage dans notre pays; les préparatifs en étaient fort avancés, les gens de lettres parisiens alertés, des recommandations plus que prêtes — et puis la mort de Georges Ier avait tout bousculé, rendant inutiles les présentations que Voltaire faisait de son grand confrère anglais, à Maurepas et au président Hénault : cette politesse, le poète parisien la devait bien à un émule qui était précisément parmi les découvertes que son séjour outre-Manche lui permettait de faire.

V

Dès que le jeune railleur est pour la seconde fois désembastillé, et qu'un exempt de police l'a accompagné « droit à Calais, » il a songé au ménage Bolingbroke. La jonction, cependant, tarde à se faire entre l'exilé et ses anciens hôtes de la Source. Que ce soit pour des raisons de villégiature trop lointaine de la part de ces aristocrates, ou à cause de leurs affaires de famille, la rencontre est lente à se produire. C'est en octobre 1726 seulement, bien des semaines après l'arrivée de Voltaire en terre britannique, qu'il écrit :

> J'ai vu souvent milord et milady Bolingbroke; j'ai trouvé que leur affection n'avait pas changé et s'était même accrue en proportion de mon infortune. Ils m'ont tout offert, argent et maison; mais j'ai tout refusé parce qu'ils sont des lords...

Effusion d'un homme qui vient de retrouver enfin des amis, mais peut faire montre d'une certaine réserve à leur endroit? Plutôt, peut-être, claironnante annonce d'une jonction longtemps retardée. Voltaire, qui n'a pas été sollicité par les Bolingbroke de les rejoindre à Dawley, les retrouve un peu tard à Londres, dans leur maison de Pall Mall, voisine du fameux *Star and Garter*, en face de l'hôtel Schomberg de

fastueux renom. Et une fois ralliés ces protecteurs, mais surtout la délicate Française qui apprécie Voltaire et a charmé les gens de lettres anglais, on a l'impression que notre homme se sent de nouveau plus à l'aise dans l'île qu'il avait découverte avec tant d'ardeur, mais qui lui avait tout de même causé quelque déception. Bolingbroke continue peut-être à le tenir un peu à distance : lui qui répète si souvent, après Cicéron, que l'amitié est impossible *nisi inter bonos*, il ne s'est pas grandement pressé de faire place au poète français dans le Cénacle qu'il préside à sa façon, et qui se réunit tantôt chez lui, tantôt chez Pope ou ailleurs; Voltaire n'a été, avant octobre 1726, d'aucune des disertes réunions auxquelles donnait lieu la présence de Swift en Angleterre : son information littéraire semble bien s'en ressentir.

Au contraire, sitôt la jonction faite avec ses anciens amphitryons, des rapports certains vont se nouer avec les vedettes de l'esprit britannique, Pope et les autres. La « sainte Française et le prêtre d'Irlande » en particulier, comme Bolingbroke appelle un jour sa femme et le doyen de Saint-Patrick, admettent dans leur entente ce railleur qui, dans *Micromegas* et ailleurs, reprendra à sa façon l'humour de Swift.

Il ne faut pas moins que l'indulgence de lady Bolingbroke, peut-être, pour faire excuser aux associés de son mari et à celui-ci, conjurés pour une violente campagne anonyme contre le ministère Walpole, une légèreté de Voltaire, explicable sinon excusable chez un homme qui se pique d'évoluer dans tous les milieux. A la fin de l'année 1726, ces jouteurs *tories* redescendent dans l'arène avec leur périodique, le *Craftsman*, et Voltaire, présenté à la Cour en janvier 1727, aura bien du mal à ne point jouer au bien renseigné sur l'identité du pamphlétaire anonyme qui se cache sous le masque d'un « Écrivain d'occasion ». Contestée par certains, l'anecdote reste vraisemblable : elle s'accorde avec la souplesse d'un homme qui met dans ses armes parlantes l'écureuil, le lézard et l'anguille; elle s'ajoute à bien des menus faits qui rendaient le remuant Français assez suspect à un homme tel que Bolingbroke.

La femme de celui-ci parvint-elle à le disculper? On peut le croire. En 1727, après cette alerte, Swift repasse en Angleterre,

et cette fois le narquois Parisien rencontrera en chair et en os l'atrabilaire Irlandais : or c'est sous les auspices de sa protectrice. Rencontre presque fatidique, dont Voltaire se souviendra toujours, entre deux aspects différents de la raillerie, deux tempéraments, deux formes d'esprit, qui se mettent d'accord pour percer à jour les faux-semblants et les truismes, pour en dégager d'humaines, de trop humaines misères. Viendront les projets de voyage en France de Swift et les recommandations de Voltaire, rendues inutiles par la mort du roi Georges. Enfin, quand l'auteur de *Gulliver* aura réintégré Saint-Patrick, et que Voltaire, peu satisfait de l'ambassade de France qui ne l'est pas du tout de lui, soucieux de multiplier les appels pour une édition anglaise de *la Henriade*, se tournera d'autres côtés, lady Bolingbroke sera de nouveau son obligeante intermédiaire. Le jeune Parisien écrit à l'écrivain anglais au printemps de 1728 :

Monsieur,

C'est toute une catégorie d' « ennui » français que j'ai expédié l'autre jour au lord-lieutenant. Milady Bolingbroke a pris sur elle de vous envoyer un exemplaire de *la Henriade*. Elle tient à faire cet honneur à mon livre, et compte que d'être présenté à vous par ses mains lui sera une recommandation. Au cas où cet envoi n'aurait pas été fait, je vous demanderais d'extraire de la cargaison un exemplaire; le ballot est en ce moment chez le lord-lieutenant. Je souhaite que votre ouïe aille bien; si vous la recouvrez, rien ne vous reste à désirer. Je n'ai pas vu M. Pope cet hiver; mais j'ai vu le tome III de vos communes *Miscellanées* : et plus je lis vos œuvres, plus je suis honteux des miennes.

Je suis, monsieur, avec respect, estime et reconnaissance,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

VOLTAIRE

Lady Bolingbroke a-t-elle pu, de même, toucher d'autres personnages, et la reine en particulier, en faveur de son compatriote? La seconde moitié de l'année 1728 est, pour la valétudinaire, un des moments les plus pénibles à traverser, et il lui faut pour de longs mois rester alitée à Dawley; la maison des Bolingbroke à Londres est vendue. Si Voltaire a pris congé de sa protectrice au cours de l'été 1728, c'est peut-être la carence de lady Bolingbroke qui explique la fin un peu décevante de son séjour d'Angleterre.

VI

Cette terrible dépression de santé détermine la malade à demander encore au Continent le réconfort d'un climat plus bénin. Il s'en faut qu'elle le trouve de tout point : du moins est-elle entourée de soins plus affectueux, venant de personnes qui sont de son entourage ou de sa famille. La bonne Aïssé admire son stoïcisme :

Je l'ai vue beaucoup souffrir; j'ai cru plusieurs fois qu'elle resterait dans mes bras; elle est actuellement dans un état très languissant. Elle ne mange presque point, et son dégoût seul serait capable de mettre aux abois une personne en santé. Elle a toujours une fièvre lente; il y a des moments où l'on craint qu'elle ne s'éteigne comme une chandelle. Elle a bien du courage, et c'est ce qui la soutient. Vous ne croiriez pas, en l'entendant causer quelquefois, qu'elle fût malade, à la maigreur près, qui est extrême. La machine s'affaiblit tous les jours; elle a un peu mieux mangé ces deux jours. Silva et Chirac, ses médecins, ne connaissent point son mal et ne travaillent pas avec connaissance de cause...

Une fois rétablie tant bien que mal, et après que sa présence et ses soins ont pu réconforter à leur tour le jeune comte de Caylus, son parent, fort affligé de la mort de sa mère, lady Bolingbroke retourne en Angleterre où son mari la rappelle : les amis de celui-ci sentent en effet que Dawley, sans elle, est bien solitaire pour le politique à demi démonétisé qui avait tant de mal à accepter son discrédit. La voici donc qui reprend, vis-à-vis des relations anglaises de cet impérieux époux, ses charmantes manières de Française de grand style. De nouveau, le poète Gay la trouve en piteux état, mais forte de sa vaillance accoutumée; de nouveau, Pope est ravi de passer *inter pocula* des heures de causerie intelligente; de nouveau, elle s'ingénie à faire accepter à Swift, à défaut d'une hospitalité qu'il redoute de plus en plus, du moins la douceur de sa sympathie, que le « Yahoo » aggravé des dernières années n'accepte pas sans bougonner. « Je lui dois beaucoup de reconnaissance pour toutes les civilités que j'ai reçues d'elle, et je l'ai en grande estime pour la droiture de son esprit » : c'est tout; venant de Swift, c'est beaucoup.

Elle se prête aussi à un rôle délicat d'informatrice de l'ambassadeur de France et du ministre français des Affaires

étrangères. Mais quand à l'appel du sol de France et aux exigences de sa santé s'ajouteront des soucis relatifs aux êtres laissés outre-Manche, elle lâche pied, et Bolingbroke la suit, d'autant plus aisément cette fois que la cause de l'opposition parlementaire semble désespérée. La destinée du ménage se transporte à nouveau sur le Continent. Les mauvaises langues, en Angleterre, prétendent que milord est revenu à ses habitudes d'antan, à la débauche qui, jeune aristocrate, l'avait rendu aussi célèbre que ses succès d'humaniste et de politique. Pope s'indigne, rectifie au plus vite.

Ayant vendu Dawley à sa grande satisfaction, notre ami pratique désormais le plus agréable plan de vie dans le plus beau pays de France, divisé qu'il est entre exercice et travail. Car il continue à écrire et à lire cinq ou six heures par jour, et chasse deux jours par semaine. Il a toute la forêt de Saint-Germain à sa disposition, avec les écuries et les meutes royales, le gendre de sa femme étant gouverneur de cette résidence. Quant à elle, elle passe la plus grande partie de l'année avec milord, dans une grande maison louée par eux, et le reste de l'année chez leur fille, abbesse d'un couvent royal des environs.

Pour diverses raisons, en effet, la Source, revendue, avait cessé d'être la résidence de nos exilés volontaires : Argiville près de Fontainebleau les hébergeait, après une tentative d'installation dans le fameux Chanteloup. Ce furent sept années de solitude et de studieuse retraite, où, retrouvant à sa guise ses deux filles, voyant l'homme qu'elle aimait à peu près satisfait du port où la destinée avait conduit, frégate magnifique ou brûlot de corsaire, son esquif aventureux, lady Bolingbroke se laisse vivre. Peut-être a-t-elle meilleure santé, comme si, les années venant, tant de maux lâchaient prise devant son souriant stoïcisme ; des cures à Aix ont aussi raison de la sciatique de son mari. Chesterfield, en 1741, s'indigne de voir le vieux lutteur plongé dans la « métaphysique » : il entend par là toute spéculation qui va jusqu'à la discussion des causes et des fins. Beaucoup d'heures étaient pourtant données, par l'ancien homme d'État, à des travaux historiques, une sorte de chronique de son temps, pour laquelle sa femme, avec ses souvenirs, lui était fort utile. Elle-même, pour ses propres compatriotes, n'est-elle pas une figure du passé? Même son parent Caylus,

à qui elle avait été si secourable dans sa grande détresse filiale, ne la mentionne plus, en 1744, que comme « la bonne madame Bolingbroke ». La pauvre Aïssé est morte, et ce n'est guère que par correspondance que le chevalier d'Aydie et sa fille peuvent marquer leur souvenir à la femme sans préjugés qui leur avait été si secourable. Enfin peut-être vaut-il mieux que Voltaire, séjournant à Fontainebleau un peu plus tard, n'ait plus revu le couple anglo-français, qui avait été pour beaucoup dans sa vocation d'anglomane philosophe. Car on n'est pas très édifié, ici, de ses travaux newtoniens :

Il y a, écrit lady Bolingbroke à une amie d'Angleterre, un livre de Voltaire où il prétend avoir mis à la portée de tout le monde la philosophie de Newton; je ne vous l'envoie point parce que ce dessein n'y est pas rempli, et que je crois que vous n'y entendriez pas plus que moi ni lui-même y entendrait. Il a seulement cousu ensemble et mis en français quelques cahiers que Pemberton et d'autres lui ont fournis..

L'horoscope tiré par Boulainvilliers devait s'accomplir cependant, et ce n'est pas en France que Marie-Claire de Marsilly était appelée à trouver le terme de ses maux. A quatre-vingt-dix ans seulement meurt le « père éternel » de son mari, comme elle appelle le vieux lord Saint-John qui, gaillardement, avait repris femme sur le tard, et donné plusieurs frères à son fils du premier lit. Celui-ci quitte la France pour rendre à son père, le 16 avril 1744, les derniers devoirs et l'ensevelir dans le domaine de Battersea où lui-même était né, et où il allait passer avec sa femme presque tout le temps qui lui restait à vivre : une belle bibliothèque, la proximité de Londres et de Twickenham, une vue merveilleuse compensaient la médiocrité de la bâtisse et satisfaisaient tous les goûts du châtelain. Walpole venait de quitter le pouvoir, et un ami ancien de la France comme Bolingbroke, qui avait pâti de sa mansuétude à notre égard, pouvait reprendre quelque importance politique : voilà qui oriente vers lui certains diplomates français, en des temps où le désarroi était grand dans les conseils de notre gouvernement; lady Bolingbroke se trouve associée à ce retour de prestige officieux. Elle avait toujours tenu à informer de son mieux nos ministres, et l'on est allé jusqu'à dire qu'elle faisait passer des notes secrètes par des contrebandiers de

Dieppe et de Boulogne, pour éviter les communications postales un peu trop surveillées. A mesure cependant que s'affermissait la dynastie hanovrienne, la diplomatie française faisait moins état de l'opposition représentée par le vieux chef *tory*. A la date du 27 mai 1751, c'est le glas de toute influence qu'on entendra sonner dans la note suivante de la correspondance diplomatique — alors qu'on avait pu croire que le désacord entre la princesse de Galles et le roi son beau-père rendrait quelque importance à l'opposition :

Milord Bolingbroke n'a point conservé, comme il s'en flattait, la confiance de cette Princesse, et de dépit il a quitté brusquement le séjour de Londres et est allé se renfermer dans la campagne...

Le « vieux manoir » de Battersea, où le couple se recroqueville pour attendre la fin, n'est rien moins que confortable : il donne à ses occupants, pour se défendre contre le vent, le froid, les fumées de Londres, plus de mal que Marsilly, la Source et Argiville réunis. « Ce qu'on raccommode d'un côté tombe de l'autre, et les ouvriers ne finissent point, quoique nous ne fassions que ce qui est absolument nécessaire pour être à l'abri de la pluie ». Déplorables conditions d'hygiène et de service, dont le contre-coup ne tarde pas à se faire sentir; mais cette fois le mari est atteint en même temps que la femme :

L'ermite vous fait ses compliments. Je ne suis pas contente de sa santé, il a souvent des maux d'estomac, quoiqu'il vive très sobrement. Je me porte mieux qu'à moi n'appartient, mais je suis encore dans le délabrement, et je me trouve de ce voyage-ci tombée des nues; tous les petits amis que j'avais autrefois ou qui entendaient ma langue sont morts ou ne sont plus dans le pays; mes domestiques y sont nouveaux et vingt bagatelles font l'importunité de la vie, sans compter qu'on n'a pas où se reprendre sur les choses essentielles... Je n'ai pour toute fricasseuse que la Dupont, qui a oublié le peu qu'elle savait; mais je m'en tiens au rôti, au bouilli et à la soupe; c'est assez pour votre ermite et pour moi... De tout le reste il ne m'en chaut, comme disaient nos bons Gaulois... Des chaises pour s'asseoir et des matelas pour se coucher; le papier à quatre sous, la toile à vingt-deux, fait le comble de ma magnificence...

Les biographes anglais de Bolingbroke nous avaient bien dit qu'un certain dénuement, tandis que se débattaient les affaires de sa famille, n'avait pas laissé de rendre assez dou-

loureuses ces suprêmes années d'Angleterre; mais soit respect humain, soit désir de jeter un voile sur une détresse peu avouable, le détail de cette misère ne nous est révélé que par les humoristiques aveux de cette Française de bonne race. Elle affronte en effet ce manque de confort, non pas avec de l'insouciance, mais avec cette nuance intellectuelle d'héroïsme qui prend sa revanche sur les choses en communiant avec les supériorités de l'esprit :

Vengeons-nous de la fortune par le mépris, et par en médire, comme dit Montaigne de la grandeur...

Puisque rien ne l'invite plus à sortir de sa « tanière », et que chez son mari les maux d'estomac semblent indiquer un début de cancer, il faut lutter contre le *spleen*, contre l'offensive de l'égoïsme et de l'indifférence, et aussi contre « les larves et les lutins » que Bolingbroke le père a laissés rôder dans la vieille demeure qu'il faut rafistoler par tous les bouts. Elle recommande aux jeunes gens de sa connaissance d'être de leur temps, s'efforce d'évoluer avec celui-ci, de comprendre mille choses que le rationalisme systématique de l'âge précédent écartait; elle ne fait même pas la sourde oreille aux prestiges qu'un âge plus superstitieux attribue au comte de Saint-Germain, à des remèdes bizarres, à des singularités qui marquent un éloignement progressif à l'égard du rationalisme antérieur.

Il faut donc imaginer l'ancienne pensionnaire de Saint-Cyr, le maître des cœurs et des votes sous la reine Anne, assis des deux côtés de leur feu de houille dans une maison venteuse, lisant beaucoup, s'égayant des nouvelles qui, malgré tout, franchissent leurs murs branlants : la bonne dame « ressemblant par la décrépitude à quelque vieille fée », mais toujours spirituelle, ou parvenue « à cette béatitude chinoise qui consiste dans l'inaction d'âme et de corps »; son « camarade » en proie à des maux qui le mettent dans l'impossibilité de placer un pied devant l'autre, souffrant de sciatique et de jambes enflées, d'autant plus véhément dans ses colères contre les choses officielles de son pays, la médiocrité des hommes, la vilenie de la politique.

« Tout est peine et croix dans le monde, et surtout dans la

vieillesse », écrivait jadis madame de Maintenon à son élève préférée; et c'est à elle aussi, dit-on, que la favorite vieillie a fait sa terrible confidence : « Quel supplice d'amuser un homme qui n'est plus amusable ! » Ces réflexions désenchantées revenaient-elles à la mémoire de l'exilée en même temps que les vers de son rôle dans *Esther*?

Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte...

A mesure, nous disent les visiteurs anglais de milord, qu'augmentaient sa solitude et son acrimonie, sa femme redoublait de tendresse à son égard : « Elle voyait en lui le premier des êtres humains ». Souhaitons qu'ait persisté jusqu'à la fin cette admiration; mais on sent bien que la Française n'était pas toujours payée de retour dans son exclusive affection, et que l'humeur de l'époux dut souvent heurter, chez sa compagne, des nerfs plus fragiles et une sensibilité autrement nuancée. Le souvenir de certains visiteurs est significatif : Pitt trouve Bolingbroke pédantesque et *laudator temporis acti*, prompt aussi à se mettre dans des colères auxquelles sa femme ne peut opposer que son tendre sourire. Ou bien il faisait état de son donjuanisme passé, et elle lui disait en souriant : « Vous me faites songer aux ruines d'un bel aqueduc romain; mais le courant a cessé de couler... »

Avant la mort qui devait l'enlever le 18 mars 1750, dans la maison de Soho où elle avait dû être transportée, la noble femme eut, souvent sans doute, l'impression qu'elle était nécessaire à ce violent, mais la crainte de n'être plus de taille à parer ses boutades. « Elle était mourante, écrit Walpole, et son mari jouait le désespoir; il se jetait sur son lit en lui demandant si elle pourrait jamais lui pardonner ».

Lui pardonner quoi? Si c'était d'être à l'excès un grand aristocrate d'Angleterre, ne lui avait-elle pas accordé, trente années durant, la rémission de ses fautes? Mais peut-être Bolingbroke avait-il vraiment autre chose encore à se faire pardonner que son humeur impétueuse, et çà et là ce retour de fatuité dont elle le raillait. Plusieurs fois, en ces temps troublés, elle avait mis son double nom et sa double nationalité au service des tractations financières nécessitées par la bizarre situation de son mari. Elle n'était pas morte depuis

un mois que la note suivante passait par les Affaires étrangères et l'Ambassade :

Une dame française, veuve, ayant des enfants, se remarie à un Anglais en 1719 à Montfermeil, dans la chapelle de milord Stair, ambassadeur d'Angleterre, on croit sans faire de contrat : du moins on n'en a aucune connaissance chez les notaires de Paris. Elle tient son mariage caché jusqu'en 1724 qu'elle maria sa fille et signa le contrat de mariage, prenant le nom de son second mari qui y a aussi signé; cet Anglais étant proscrit dans son pays et ses biens mis en séquestre remit en argent sous le nom de sa femme qu'elle portait du vivant de son premier mari une somme en argent de 10 mille livres sterling entre les mains du chevalier Dacker...

La maussade requête se poursuit avec toute l'âpreté que peuvent prendre des affaires d'héritage, anonyme, impersonnelle, mais le scribe des Affaires étrangères a écrit en marge : *Remis par M. de Montmorin.* Or Jean-Baptiste-François de Montmorin Saint-Hérem, baron de Valore, gouverneur et capitaine des chasses de Fontainebleau, est le gendre de lady Bolingbroke. Un odieux procès de famille s'engage donc, qui devant la Grand Chambre devait d'ailleurs tourner à la confusion de Montmorin : cet ennui empêcha milord, pendant les mois qui lui restaient à vivre, de porter trop obstinément le grand deuil du cœur, et le contraignit à défendre sa réputation en même temps que la mémoire de sa femme. Dans l'église de Battersea, sous un monument de marbre gris et noir, Marie-Claire précéda de vingt mois son seigneur et maître. Un médaillon représente leurs deux profils; mais à côté de l'épitaphe du mari, plutôt pompeuse, il semble que l'inscription rédigée par Bolingbroke pour cette rare et fine étrangère soit un peu courte dans son abstraite sublimité, *l'honneur de son sexe, le délice et l'objet de l'admiration du nôtre.*

FERNAND BALDENSPERGER

LA VOIE ROYALE[1]

III

La nuit enfin : une étape de plus vers les montagnes, les charrettes dételées, et, sous le toit de la sala, comme dans une poche, possédées, les pierres. Un délassement de bain... Claude marchait entre les pilotis qui soutenaient les paillottes. Protégées par un petit toit de chaume, devant de sauvages bouddhas de glaise, des baguettes brûlaient, points roses dans la grande lumière de la lune. Sur le sol, une ombre dépassa ses pieds, s'approcha de la sienne en silence. Il se retourna; le boy qui venait derrière lui s'arrêta, noir et net sur les feuilles de bananiers presque phosphorescentes.

— Mssié, Svay parti.

— Sûr?

— Sûr.

— Bon débarras.

Le boy aux pieds nus disparut, comme s'il se fût confondu avec la lumière pâle qui imprégnait la clairière. « Il n'est décidément pas sans qualités », pensa Claude.

De toute évidence, Svay obéissait à des ordres... Combattre un ennemi connu n'était pas pour déplaire à Claude; dans un conflit précis, il retrouvait son acharnement. Il s'étendit dans la sala où Perken dormait déjà, couché sur le ventre, les mains à demi ouvertes.

Il ne pouvait calmer la surexcitation que lui causait la

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre.

possession. L'éclat de la lune semblait donner aux voix des paysans une longue résonance; elles devinrent de plus en plus rares. Le murmure d'un conteur, et, quelquefois, une rumeur venaient encore de la paillote du chef du village; il cessa lui aussi, et le silence tropical s'établit, lié à l'air saturé de lune, troublé de loin en loin par un cri solitaire de coq qui se perdait dans une paix de planète éteinte.

Au milieu de la nuit, un bruit confus l'éveilla. Très faible, si faible qu'il s'étonna qu'il eût troublé son sommeil; comme de ramures traînées au ras du sol, de palmes sèches balayant une aire... Son premier regard fut pour les pierres, qu'il avait fait placer entre le lit de camp de Perken et le sien. Des pirates n'auraient pas choisi, pour attaquer un village, le moment où s'y trouvaient des blancs. Sa fatigue et sa paresse diminuaient à mesure qu'il s'éveillait. Il fit quelques pas devant la salle, mais ne vit que le village endormi et son ombre longue et bleue... Recouché, il demeura près d'une heure l'oreille au guet; sous le vent mou de la nuit, l'air palpitait comme une eau agitée de lents courants. Plus rien que quelques mugissements, de plus en plus rares, de bœufs mal éveillés... Enfin, il se rendormit.

Il trouva en s'éveillant au lever du soleil une des joies les plus complètes qu'il eût connues; une allégresse apaisée, une satisfaction si forte qu'il avait peine à retrouver les sentiments qui avaient été les siens ces derniers jours. L'acharnement qui depuis des mois le poussait furieusement dans une action si incertaine était justifié. Il sauta du plancher à terre, sans emprunter l'échelle, et se dirigea vers le seau d'eau auprès duquel se tenait le boy rayé de haut en bas, comme un forçat par les ombres des branches.

— Mssié, — dit celui-ci à mi-voix, — pas moyen trouver charrettes dans village.

Claude, par un instinct de défense, voulut faire répéter la phrase, mais s'aperçut aussitôt que ç'eût été bien inutile :

— Où ça charrettes du village?

— Forêt, sûr. Parties cette nuit.

— Svay?

— Personne autre moyen faire ça.

Impossible de relayer. Sans charrettes, pas de pierres. Ce bruit de ramures, cette nuit...

— Et nos charrettes, à nous?

— Conducteurs, sûr pas vouloir aller plus loin. Moi moyen demander?

Claude courut à la sala et éveilla Perken qui sourit en voyant les pierres.

— Svay a filé cette nuit avec les charrettes du village et leurs conducteurs. Donc, impossible de relayer. Et les conducteurs avec lesquels nous sommes venus vont vouloir regagner leur village, naturellement. Mais éveillez-vous donc!

Perken se plongea la tête dans l'eau; au loin, des singes crièrent. Il s'épongea et revint vers Claude qui, assis sur un lit, toujours en pyjama, semblait compter sur ses doigts :

— Première solution : aller chercher les types qui ont filé...

— Non.

— Un seau d'eau fait faire de grands progrès à la lucidité! Obliger nos propres conducteurs à continuer.

— Non. Un otage, peut-être...

— C'est-à-dire?

— Garder l'un d'eux à vue et annoncer aux autres qu'il sera fusillé si nous sommes abandonnés.

Xa revenait, avec un visage d'enfant vieillot et sérieux, deux casques à la main : le soleil déjà, atteignait leur tête.

— Mssié, moi allé voir : conducteurs à nous partis aussi.

— Quoi?

— Moi dire eux pas partis parce que moi voir charrettes. Charrettes à nous pas parties; charrettes villages seulement parties. Mais conducteurs partis tous.

Claude marcha sans se presser (il voulait se montrer, à peu de frais, maître de ses nerfs) vers la paillotte derrière laquelle les charrettes s'étaient rangées hier soir au retour du temple; elles étaient là, près des petits bœufs attachés. Svay avait-il craint, en venant les chercher si près de la sala, de réveiller les blancs?

— Xa? Toi savoir conduire charrette?

— Sûr, Mssié.

Le village était désert. Quelques femmes seulement. Aban-

donner les chevaux, conduire chacun une charrette? Il ne s'agissait que de laisser les bœufs suivre ceux qui les précédaient, conduits, eux, par Xa. Trois charrettes en tout. C'était peu. Et abandonner les chevaux... En cas d'attaque, comment se défendre, d'une charrette? Il fallait toute l'exaltation que lui imposait la volonté de continuer, d'avancer toujours, contre la forêt et contre les hommes, pour combattre l'appauvrissement qui montait de cet abandon et commençait à rendre sa puissance à la brousse matinale.

— Xa, cria Perken, où ça guide?

— Lui foutu le camp, Mssié...

Plus de guide. Traverser les montagnes, trouver le col, et le trouver seuls; puis dans les derniers villages aux paysans impaludés au-dessus de qui tourneraient, le soir, des colonnes de moustiques denses comme les rayons du soleil, vivre, trouver des conducteurs, continuer enfin...

— Nous avons la boussole, — dit Claude, — et Xa. Les chemins sont si rares qu'ils sont sans doute visibles.

— Si vous voulez à toute force finir sous la forme d'un petit tas grouillant d'insectes, le moyen ne me paraît pas mauvais. Mettez votre casque sur votre tête au lieu de le garder à la main, le soleil monte...

« Essayons », avait envie de répondre Claude. Mais, malgré sa volonté d'échapper à ce village dont les habitants semblaient avoir fui devant une invasion, à cette clairière cernée de grands troncs que grandissait encore la lumière matinale, il hésitait. Il continuerait d'avancer, de quelque façon que ce fût, cela seul était certain. Comment?

— Dans cette région, — reprit Perken, — bien des hommes connaissent le chemin des montagnes. Je vais aller avec Xa au petit village sans sala, Také, que nous avons vu avant d'arriver ici. Inutile d'espérer des conducteurs. Mais j'amènerai un guide : je ne crois pas que Svay soit passé là.

Déjà, le boy préparait les selles.

Les deux silhouettes durement secouées par le trot des petits chevaux s'enfonçaient dans la tranchée de feuilles, comme des mineurs dans la terre; noires, elles apparaissaient soudain en vert, de loin en loin, lorsque quelque rayon de soleil s'écrasait sur la piste... « S'ils trouvent un guide aussitôt,

pensa Claude, s'ils le font courir, il seront de retour à midi... *Oui, s'ils trouvent un guide...* » Svay aurait-il fait déserter Také comme il avait fait déserter ce village?

Les échelles avaient été rentrées dans les paillottes. A travers le tremblement de l'air, tout commençait à s'agiter de l'imperceptible transe que déclanche la venue de la grande chaleur... Il alla s'étendre sur son lit de camp, le menton dans les mains. Un guide, jusqu'aux montagnes?... De tous les côtés de la clairière, autour du trou de lumière frémissante et des constructions humaines, la forêt s'étendait immobile et mouvante à la fois. A sa surface, la lumière parcourue de lents frissons se décomposait en moire; elle le pénétrait jusqu'à la stupeur, chacune de ses ondes venant mourir, tiède et souple, sur sa peau en sueur; il sombra dans une rêverie voilée de grandes taches de sommeil.

Le pas lointain et précipité des chevaux l'éveilla. Onze heures. Ce guide courait singulièrement vite... Il écouta, les sourcils froncés, retenant son souffle. Le bruit montait de la terre : les chevaux, dans la profondeur des feuilles, galopaient.. Un homme ne peut pas, après deux heures de course, suivre des chevaux qui galopent. Pourquoi ce retour si rapide? Il s'efforça en vain d'entendre un bruit de pas; rien que le grand silence de la clairière, un bourdonnement fin d'insectes au ras de terre et, au loin, le son saccadé des sabots...

Il courut au chemin. Tac, tacatac, tac... les chevaux approchaient. Enfin, il distingua des ombres, soulevées et abaissées par le galop : puis, les deux cavaliers traversant une tache de soleil, il les vit nettement, penchés sur le cou des chevaux, le casque en arrière; personne ne courait entre eux. Il eut l'impression, non d'un effondrement, mais d'une décomposition lente, fade, irrésistible... Les deux hommes, redevenus des ombres, traversèrent un autre rayon et furent éclairés de nouveau : Xa de plus en plus penché, deux taches blanches sur les épaules — des mains — se détachait sur une forme vague : un homme était en croupe derrière lui.

— Alors?

— Ça se présente mal!

Perken sauta de cheval.

— Svay?

— Il fait bien son métier. Il est allé là-bas, il a réquisitionné ceux qui connaissent les cols pour les emmener vers le sud.

— Mais ce type que vous ramenez?

— Il connaît le chemin des villages Moïs.

— Ce sont quelles tribus Moïs, par là?

— Des Stiengs. Il n'y a pas d'autre solution.

— Que de passer tout de suite en pays dissident?

— Oui. En suivant la Voie, nous avons encore une partie inconnue, une partie soumise, et une partie dissidente. Dans la partie soumise, Dieu sait ce que peut inventer l'administration française!

— Ramèges va devenir furieux dès qu'il va savoir que nous avons trouvé.

— Donc, il faut abandonner le grand col et passer en dissidence. Ce guide connaît les sentiers qui mènent au premier village Stieng, celui où se font les échanges; de là au Siam, par les petits cols.

— Nous partons vers l'ouest?

— Oui.

— Donc, vous ne connaissez pas ces Stiengs?

— Hélas! Mais il faut évidemment choisir la région où se trouve Grabot. Le guide sait seulement qu'il y a un blanc par là. Mais il comprend le dialecte stieng. Au village, nous changerons de guide — puisqu'il faut faire officiellement demander le passage aux chefs, nous verrons bien ce qu'ils répondront... — J'ai encore deux thermos pleines d'alcool et les verroteries, c'est plus que ne vaut un passage... Je ne les connais pas, mais je pense qu'eux savent qui je suis. Si Grabot ne veut pas que nous allions où il est, il enverra un guide pour nous faire passer par un détour quelconque...

— Vous êtes sûr qu'ils nous laisseront passer?

— Nous n'avons pas le choix. Puisque de toute façon nous devons aller chez des insoumis, un peu plus tôt, un peu plus tard... Le guide dit que ceux-ci sont des guerriers, mais qu'ils reconnaissent le serment de l'alcool de riz...

Le Cambodgien trapu, le nez courbé comme celui des Bouddhas, venait de quitter le cheval, et, les mains croisées, attendait. Quelque part, on affilait un coupe-coupe sur une pierre, pour ouvrir des noix de coco sans doute. Xa prêta

l'oreille Le bruit cessa : par les trous des claies, les femmes inquiètes, la prunelle agile, observaient les blancs.

— Qu'est-il venu faire ici, Grabot?

— De l'érotisme (bien que les femmes de cette région soient beaucoup plus moches que celles du Laos) d'abord; Ce n'est pas un homme intelligent : le pouvoir doit se définir pour lui par la possibilité d'en abuser... Il y a autre chose : le courage. Il est beaucoup plus séparé du monde que vous ou moi parce qu'il n'a pas d'espoir, même informe, et que le goût de l'esprit, aussi affaibli qu'il soit, relie à l'univers. Il est arrivé aux bataillons plein d'enthousiasme à l'égard des bataillonnaires qu'il ne connaissait pas encore. Sur le bateau, une toile séparait « les nouveaux » des récidivistes et des évadés repris. Une toile avec deux ou trois trous. Il commence à regarder, et se retire brusquement : quelque chose arrive comme un coup : un doigt tendu avec un ongle rongé encore pointu, fort apte à crever son autre œil... C'est un homme réellement *seul*, — et comme tous les hommes seuls, obligé de meubler sa solitude, ce qu'il fait avec le courage... Je voudrais vous expliquer...

Il réfléchissait. « Si tout cela est exact, pensait Claude, il ne peut vivre que sur une passion ou sur une idée indiscutable, qui lui permette de s'admirer... »

Perken ne parlait pas encore : le bruissement d'ailes des insectes errait à travers le silence. Un cochon noir avançait lentement, comme s'il eût pris possession du village muet.

— Voici à peu près ce qu'il me disait : « Te faire casser la gueule, tu t'en fous ou tu ne t'en fous pas. Je joue une belote que les autres ne jouent pas, parce que, crever, ça leur flanque la trouille. Pas à moi : ça sera très bien; et pas trop tôt, vu qu'il n'y a guère que ça que je sois fichu de bien faire. Et depuis que je me moque de crever, que ça me plaît plutôt, tout peut se faire : si les choses vont mal elles ne peuvent toujours pas aller plus loin que mon revolver... Suffit d'en finir. » Et il est réellement très brave. Il se sent peu intelligent, grossier dès qu'il retourne dans les villes; alors, il compense : il est dans le courage comme dans une espèce de famille... A risquer sa vie, il trouve le plaisir que nous trouvons tous, mais plus aigu parce que plus nécessaire. Et il est capable

d'aller plus loin que le risque, il a le goût d'une sorte de grandeur haineuse, rudimentaire, mais tout de même peu commune : je vous ai raconté comment il a perdu son œil... Partir seul, absolument seul dans cette région, cela demande aussi un certain cran... Vous ne connaissez pas la piqûre du scorpion noir? Moi, je connais les mèches : le scorpion est plus douloureux, ce n'est pas peu dire. Pour avoir éprouvé une violente répulsion nerveuse en en voyant un, il est allé se faire piquer exprès. Pour aider un copain dans une histoire absurde, il a failli être boulotté par les fourmis (moins impressionnant qu'il ne semble d'abord, à cause de sa théorie du revolver).

— Vous ne croyez pas que l'on puisse toujours se tuer?

— Je me méfie... C'est quand on déchoit qu'il faut se tuer, mais c'est quand on déchoit qu'on aime de nouveau la vie... Mais lui le croit, c'est l'important.

— S'il était mort?

Les paillottes étaient de plus en plus closes.

— On aurait vendu des objets européens, le guide le saurait comme tous ceux qui vont au village du troc. Je l'ai interrogé : on n'a rien vendu. Officiellement, c'est aux chefs indigènes que nous demanderons le passage en tout état de cause...

Il regarda autour de lui.

— Des femmes, rien que des femmes... Un village de femmes... ça ne vous touche pas, cette atmosphère où il n'y a rien de masculin, toutes ces femmes, cette torpeur...?

— Vous vous exciterez plus loin : nous avons assez d'histoires sur le dos. D'abord, partir.

Le boy réunit les bagages dans une charrette et attela les bœufs. Les attelages, l'un après l'autre, s'arrêtèrent devant la sala; les pierres furent descendues, non sans peine, sur le lit pliant de Claude. Enfin les charrettes se mirent en marche. Le guide conduisait la première, Xa la seconde. Claude, allongé dans la troisième, laissait aller ses bœufs plus qu'il ne les guidait; Perken, à cheval, fermait la marche. Le cheval de Claude que le boy avait mis en liberté, suivait lentement, la tête baissée. Sa docilité éclaira le Danois. « Le plus sage, pensa-t-il, est de ne pas l'abandonner. » Et il l'attacha par la bride à la dernière charrette devant lui. Au moment où la

courbe du chemin allait faire disparaître le village, il se retourna : quelques claies étaient tombées et des visages de femmes les regardaient, perplexes et curieux.

TROISIÈME PARTIE

I

Cette dissidence à demi-sauvage était aussi douteuse, aussi menaçante que la forêt. Au village du troc, plus pourri que les temples, les derniers Cambodgiens, terrorisés, éludaient toutes les questions sur les villages, sur les chefs, sur Grabot... (Il semblait pourtant qu'ils eussent entendu parler de Perken). Plus rien de la nonchalance voluptueuse du Laos et du Bas-Cambodge : la sauvagerie avec son odeur de viande. Enfin, contre les deux bouteilles d'alcool européen, les messagers annoncèrent que le passage et un guide étaient accordés. Restait à savoir par qui; mais depuis qu'ils montaient vers le centre Stieng, une plus grave inquiétude pesait sur eux. Perken venait d'arrêter Claude, d'un coup de poing sur le bras.

— Regardez à vos pieds. Sans bouger.

A cinq centimètres de son pied droit, deux morceaux de bambou extrêmement affilés sortaient, en pointes de fourche.

Perken tendit un doigt.

— Quoi encore?

Il sifflait entre ses dents, sans répondre; il lança en avant sa cigarette. Après une courbe très rouge dans l'air verdâtre épaissi par la fin du jour, elle atteignit l'humus : à côté, deux nouvelles pointes.

— Qu'est-ce que c'est que ces trucs-là?

— Les lancettes de guerre.

Claude regardait le Moï qui les attendait, — ils avaient changé de guide au village — appuyé sur son arbalète.

— Il n'aurait pas dû nous prévenir, celui-là?

— Ça va mal...

Ils reprirent leur marche, traînant les pieds au ras du sol, derrière la tache jaunâtre du guide dont Claude ne voyait plus

que le pagne d'une saleté sanglante : ni tout à fait animal, ni tout à fait humain. Chaque fois que le pied, au lieu de râcler le sol, devait se lever — souches, troncs — les muscles de la jambe se contractaient, dans la crainte d'un pas trop rapide; relié au danger par eux, Claude tombait à une vie d'aveugle. A ses yeux presque inutiles, quelque effort qu'il fît, se substituait son odorat que frappaient des bouffées d'air chaud imprégnées d'humus, angoissantes : comment voir les lancettes, si les feuilles pourries envahissaient le sentier? Dépendance d'esclave, jambes liées... Il se défendait contre cette marche prudente, mais ses mollets contractés étaient plus forts que son esprit.

— Et nos bœufs, Perken? S'il en tombe un...

— Pas grand danger : ils sentent les pointes beaucoup mieux que nous.

Monter dans les charrettes, qui suivaient sous la seule direction de Xa? C'eût été par trop se priver de défense en cas d'attaque...

Ils traversèrent le lit à nu d'une rivière, reposant comme une halte avec ses cailloux qui ne pouvaient rien dissimuler : à quelques mètres, trois Moïs debout sur le talus d'argile, l'un au-dessus de l'autre, les regardaient, fixés dans une immobilité inhumaine comme si elle ne fût pas venue d'eux-mêmes, mais du silence.

— Si ça tourne mal, nous aurons aussi des ennemis dans le dos.

Les trois sauvages les suivaient du regard, toujours immobiles : un seul portait une arbalète. La sente était devenue moins obscure, les arbres plus clairsemés : il fallait toujours marcher avec soin, mais l'obsession s'affaiblissait. Enfin la lumière des clairières parut au bout de la sente.

Le guide s'arrêta devant de minces lianes de rotin tendues à hauteur du cou, et les détacha. Leurs petites épines brillaient dans le soleil et s'y perdaient; Claude ne les avait pas vues. « Filer d'ici, si ça va mal, ne sera pas très facile », pensa-t-il.

Le Moï replaçait avec soin les scies.

A travers la clairière, aucun sentier. Pourtant un au moins en partait : celui qu'ils avaient suivi, et qui continuait au delà. Malgré son calme, cette clairière où ils devaient dormir vivait d'une vie de piège; une moitié envahie déjà par l'ombre,

l'autre éclairée par la lumière très jaune qui précède le soir. Pas de palmes; l'Asie n'était présente que par la chaleur, les dimensions colossales de quelques arbres aux troncs rouges et la densité du silence, à quoi le crissement des myriades d'insectes et, parfois, le cri solitaire d'un oiseau qui s'abattait sur l'une des plus hautes branches, donnaient une étendue solennelle. Il se refermait sur ces cris perdus comme une eau dormante; là-haut, la branche se balançait lentement, presque noyée dans la confusion du soir, tandis qu'au delà de toute cette végétation sans pistes ni traces qui dévalait vers des profondeurs cachées par la brume, des montagnes se détachaient sur le ciel déjà mort. Comme les tarets dans les arbres géants, les Moïs combattaient ici avec des objets fins et meurtriers; dans ce recueillement, leur vie souterraine et leur inexplicable prudence devenaient plus menaçantes : pour trois hommes sans escorte, conduits par un guide librement envoyé, il n'était pas besoin de lancettes et de rotins; pourquoi protéger ainsi cette clairière? « Grabot ne veut-il rien négliger pour assurer sa liberté? » pensa Claude; comme si la rareté de la pensée en ce lieu l'eût rendue immédiatement communicable, Perken devina la question :

— Je suis persuadé qu'il n'est pas seul...

— C'est-à-dire?

— Pas seul *chef*. Ou alors, il aurait été tellement pris par la sauvagerie...

Il hésita. Le mot sembla s'étendre à travers la solennité végétale, insolite, justifié presqu'aussitôt par le guide accroupi, qui grattait, à son genou, la plaque blanche d'une maladie de peau.

... qu'il serait tout à fait transformé...

Encore l'inconnu. L'expédition les jetait sur cet homme comme sur la ligne invisible de la Voie royale. Lui aussi les séparait de leur destin. Il leur avait pourtant accordé le passage...

Les photos rapportées de Bangkok par Perken vivaient en Claude avec l'autorité de la hantise : un costaud jovial, borgne, promenant à travers la brousse et les bars chinois du Siam son casque en arrière et son gros rire, bouche ouverte et sourcils levés. Il connaissait ces visages où l'expression de l'enfant

reparaît sous la brutalité de l'homme, dans le rire, dans les yeux ronds de l'étonnement, dans les gestes : casque enfoncé d'une grande tape, jusqu'aux oreilles, sur la tête d'un copain ou sur celle d'un ennemi... Que restait-il ici, de l'homme des villes? « A moins qu'il n'ait été pris par la sauvagerie... »

Claude chercha le guide : il chantait une mélopée qu'écoutait Xa, près des bœufs immobiles; les feux allumés pour la nuit crépitaient à petits coups, non loin des lits dressés sous les moustiquaires (pas de tente à cause de la chaleur).

— Retire les moustiquaires, — dit Perken. — C'est bien assez que ce sacré feu nous mette en pleine lumière. Essayons au moins de voir ceux qui nous attaqueraient!

La clairière était vaste, et toute attaque eût dû traverser d'abord un terrain découvert.

— S'il y a quelque chose, celui qui veille descend le guide, et nous filons derrière ce buisson de droite, pour échapper à la lumière...

— Même vainqueurs, sans guide...

Tout ce qui pesait sur eux semblait réuni sous la main de Grabot, comme un verrou.

— Que pensez-vous qu'il fasse, Perken?

— Grabot?

— Naturellement!

— Si près de lui, de ce que nous attendons de lui, je me méfie de mes prévisions...

Le feu crépitait toujours; la flamme, au contraire, montait droite et claire, presque rose, n'éclairant que les volutes saccadées de sa fumée, dessinant des reflets dans la masse du feuillage qui ne se distinguait plus qu'à peine du ciel. En face de l'enjeu qu'il avait engagé, il ne connaissait pas cet homme.

— Malgré les fléchettes, vous croyez qu'il va nous laisser passer?

— S'il est seul, oui.

— Et vous êtes sûr qu'il ne connaît pas l'importance de ces pierres?

Perken haussa les épaules :

— Inculte. Moi-même...

— S'il n'est pas seul, son compagnon?

— Ce n'est certainement pas un blanc. Et le loyalisme est fort, parmi ceux qui osent monter par ici. Je lui ai rendu des services, à Grabot...

Il réfléchit, regardant les herbes du sol :

— Je voudrais savoir contre quoi il se défend... C'est avec ses vieux rêves, avec sa déchéance que l'on chauffe ses passions...

— Reste à savoir lesquelles.

— Masochiste, je soupçonne... Ce n'est pas tellement plus absurde que de prétendre coucher et vivre — et vivre — avec une autre créature humaine... Mais lui en est atrocement humilié...

— De ce qu'on le sache?

— On ne le sait pas. De le faire. Alors, *il compense*. C'est sans doute pour cela surtout qu'il est venu ici... Le courage compense... Et pour que les petites hontes ne pèsent pas lourd, il suffit même de ceci...

Comme si la faible ampleur des gestes humains eût été inconciliable avec cette immensité, il désignait du menton la clairière et la fuite des monts dans l'ombre. Du mur d'arbres aux lointains qui se confondaient avec la nuit, du ciel où apparaissaient les étoiles plus claires que le feu à la grande forêt primitive, la force lente et démesurée de la chute du jour accablait Claude de solitude, rendait à sa vie son caractère traqué. Elle le submergeait comme une invincible indifférence, comme la certitude de la mort.

— Je comprends qu'il se fiche de la mort...

— Ce n'est pas d'elle qu'il n'a pas peur, c'est d'être tué : la mort, il l'ignore. Ne pas craindre de recevoir une balle dans la tête, la belle affaire!

Et, plus bas :

— Dans le ventre, c'est déjà plus inquiétant... Ça dure... Vous savez aussi bien que moi que la vie n'a aucun sens : à vivre seul on n'échappe guère à la préoccupation de son destin... La mort est là, comprenez-vous, comme... comme l'irréfutable preuve de l'absurdité de la vie...

— Pour chacun.

— Pour personne! Elle n'existe pour personne. Bien peu pourraient vivre... Tous pensent au fait de... ah! comment

vous faire comprendre?... d'être tué, voilà. Ce qui n'a aucune importance. La mort c'est autre chose : c'est le contraire. Vous êtes trop jeune. Je l'ai comprise d'abord en voyant vieillir une femme que... enfin une femme. Ensuite, comme si cet avertissement ne suffisait pas, quand je me suis trouvé impuissant pour la première fois...

Paroles arrachées, n'arrivant à la surface qu'en rompant mille racines tenaces. Il continuait :

— *Jamais devant un mort...* Vieillir, voilà, vieillir. Surtout lorsqu'on est séparé des autres. La déchéance. Ce qui pèse sur moi c'est, — comment dire? ma condition d'homme : que je vieillisse, que cette chose atroce : le temps, se développe en moi comme un cancer, irrévocablement... Le temps, voilà.

— Toutes ces saletés d'insectes vont vers notre photophore, soumis à la lumière. Ces termites vivent dans leur termitière, soumis à leur termitière. Je ne veux pas être soumis...

La forêt avait trouvé dans le vaste mouvement du soir son intime correspondance; la vie sauvage de la terre montait avec la nuit. Claude ne pouvait plus interroger : les mots qui se formaient en son esprit passaient au-dessus de Perken comme d'une rivière souterraine. Séparé, par toute la forêt, de ceux pour qui existent raison et vérités, cet homme, en face de lui, cherchait-il une assistance humaine contre ses fantômes serrés près de lui dans l'obscurité? Il venait de tirer son revolver : une faible lueur glissa sur le canon.

— Toute ma vie dépend de ce que je pense du geste d'appuyer sur cette gâchette au moment où je suçe ce canon. Il s'agit de savoir si je pense : « Je me détruis » ou : « J'agis ». La vie est une matière, il s'agit de savoir ce qu'on en fait — bien qu'on n'en fasse jamais rien, mais il y a plusieurs manières de n'en rien faire... Pour vivre *d'une certaine façon*, il s'agit d'en finir avec ses menaces, la déchéance et les autres : le revolver est alors une bonne garantie, car il est facile de se tuer lorsque la mort est un moyen... C'est là qu'est la force de Grabot...

La nuit tout à fait venue plongeait jusqu'aux plus lointaines terres de l'Asie, rétablie avec le silence sur les solitudes. Au-dessus du petit bruit des feux, les voix des deux indigènes montaient, claires et monotones, mais sans portée, prisonnières; tout près d'eux, un solide réveille-matin battait avec précision

le silence sans fin de la brousse. Plus que les feux, plus que les voix, ce tic-tac rattachait Claude à la vie des hommes, par sa constance, par sa netteté, par ce qu'a d'invincible tout objet mécanique. Aidée par lui, sa pensée émergeait, mais nourrie des profondeurs dont elle s'échappait, dominée encore par la puissance du surnaturel qui montait de la nuit et de la terre brûlée, comme si tout, jusqu'à la terre, se fût imposé de le convaincre de la misère humaine.

— Et l'*autre* mort, celle qui est en nous?

— Exister contre tout cela, (il montrait du regard la menaçante majesté de la nuit) vous comprenez ce que cela veut dire? Exister contre la mort, c'est la même chose. Il me semble parfois que je me joue moi-même sur cette heure-là. Et peut-être que tout va se régler bientôt, par une flèche plus ou moins dégoûtante...

— On ne choisit pas sa mort...

Mais d'accepter même de perdre ma mort m'a fait choisir ma vie.

La ligne rouge qui suivait l'épaule bougea : sans doute avait-il avancé la main. Geste infime, comme cette petite tache humaine aux pieds perdus dans l'ombre, avec sa voix saccadée dans l'immensité pleine d'étoiles. Cette voix seule, entre le ciel éblouissant et mort et les ténèbres, venait d'un homme, mais avec quelque chose de si inhumain que Claude se sentait séparé d'elle comme par une folie commençante.

— Vous voulez mourir avec une conscience intense de la mort, sans ... faiblir?...

— J'ai failli mourir : vous ne connaissez pas l'exaltation qui sort de l'absurdité de la vie, lorsqu'on est en face d'elle comme d'une femme dé...

Il fit le geste d'arracher.

— déshabillée. Nue, tout à coup...

Claude ne pouvait plus détacher son regard des étoiles.

— Nous manquons presque tous notre mort...

— Je passe ma vie à la voir. Et ce que vous voulez dire — parce que, vous aussi, vous avez peur — est vrai : il se peut que je sois moins fort que la mienne. Tant pis! Il y a aussi quelque chose de... satisfaisant dans l'écrasement de la vie...

— Vous n'avez jamais songé réellement à vous tuer?

— Ce n'est pas pour mourir que je pense à ma mort, c'est pour vivre.

Cette tension de la voix n'était celle d'aucune autre passion : une joie poignante, sans espoir, comme une épave tirée de profondeurs aussi lointaines que celle de l'obscurité.

II

Encore des heures de marche, depuis le réveil, entre les fléchettes de guerre devenues moins nombreuses et les sangsues; de temps à autre, le grand cri des singes se répercutait en cascade jusqu'au fond de la vallée, coupé par le choc assourdi des roues des charrettes contre les souches.

Ils commençaient à voir le village stieng, au bout de la sente, comme dans un rond trouble de jumelles. Il avait envahi sa clairière. Claude regardait ses remparts de bois comme une arme inconnue : ces poutres dressées en barrière, et qui cachaient la forêt (ils étaient maintenant tout près) témoignaient avec violence d'une force que suggéraient jusqu'à l'angoisse les seuls objets surgis au-dessus du rempart : un tombeau orné de fétiches en plumes, et un énorme crâne de gaur[1]. La lumière de la grande chaleur luisait en moire sur les cornes, comme si la forêt disparue derrière la haute barricade n'eût laissé à sa place que ces objets insolites encastrés dans le ciel libéré des feuilles. Le guide déplaça encore quelques lianes de rotin et les retendit derrière les charrettes.

Le portail était entr'ouvert; ils entrèrent. Le Moï qui le gardait le referma derrière eux de la crosse de son fusil : « Voilà qui vient de Grabot, enfin! » dit Claude. « Le levier du fusil n'est pas abaissé » pensa Perken; mais le son de bois du portail refermé le poussa en avant.

A droite, des huttes trapues disposées presque au hasard, enfoncées à demi dans le sol comme les bêtes de la forêt; des petits chiens abandonnés sur un monceau de détritus jappaient; hommes et femmes regardaient, les yeux au bord des claies, à l'affût.

Le guide les dirigeait vers une case plus haute que les autres, dressée au centre d'un espace vide auprès de la perche

1. Auroch de l'Asie méridionale.

qui supportait le gaur; elle pesait sur cette solitude pleine d'hommes cachés, autant que les vastes cornes pointées vers le ciel comme des bras dressés. Maison commune ou maison de chef : Grabot, peut-être, sous ce toit de palmes, sous ces cornes... Il les avait protégés jusqu'ici, puisqu'ils étaient vivants. A la suite du guide, ils grimpèrent à l'échelle, entrèrent et s'accroupirent.

Ils ne distinguaient rien encore, mais ils sentaient qu'aucun blanc n'était là. Perken se releva, s'accroupit un peu plus loin, se tournant d'un quart, comme par déférence. Claude l'imita : devant eux maintenant — derrière eux tout à l'heure — au fond de la case, une dizaine de guerriers se tenaient debout, armés de la courte arme des Stiengs, mi sabre, mi coupe-coupe. L'un d'eux se grattait, et Perken, avant de le voir, avait entendu le crissement des ongles.

— Libérez votre cran d'arrêt — dit-il très rapidement, à voix basse.

Il ne pouvait être question du Colt que Claude portait à sa ceinture; il entendit un déclic très léger, et vit Perken tirer de sa poche quelques-unes de ses verroteries. Il leva aussitôt, au fond de sa poche, le cran de son petit browning — lentement, pour qu'on l'entendît le moins possible — et sortit des perles bleues. Déjà Perken avait étendu la main, et les transmettait, jointes aux siennes, avec des phrases en siamois que traduisait le guide,

— Regardez, Claude, au-dessus du vieux qui doit être le chef.

Une tache claire dans l'ombre : une veste blanche d'Européen.

— Grabot doit être par là.

Le vieux chef souriait, les lèvres distendues sur les gencives; il leva deux doigts. On va apporter la jarre[1] — dit Perken.

Le soleil pénétrait en triangle dans la hutte; il coupait le vieillard de l'épaule à la hanche, sa tête d'eunuque laissée dans l'obscurité, la saillie des clavicules et des côtes très accusée. Son regard allait des blancs à l'ombre du crâne projetée devant lui, les cornes emmêlées par la perspective, mais d'une netteté de coupures. L'ombre se mit à trembler comme si un soudain bruit de choc, qui arrivait, l'eût secouée : une

1. Pour le serment de loyalisme : boire à la même jarre. Les jarres sont, par ailleurs, les objets les plus précieux des villages stiengs.

jarre apparut au-dessus de l'échelle, un roseau dans son col, deux mains aux doigts allongés — respectueux — sur les côtés, comme des anses. Posée sur ces deux poignets verticaux elle semblait offerte à l'ombre encore frémissante, comme pour l'apaiser. Encore de légers chocs : le porteur, qui sans doute avait heurté la perche au passage, cherchait les échelons. Il sortit enfin de terre, couvert des haillons bleus des Cambodgiens (le chef Moï même n'était vêtu que du pagne), lent et droit, et abaissa la jarre devant le chef jusqu'au sol, avec une mystérieuse prudence. Xa venait de crisper ses doigts sur le genou de Claude.

— Qu'est-ce qui te prend?

Le boy posait une question en cambodgien : le porteur de jarre se tourna vers lui, et aussitôt, avec violence, du côté du chef.

Les ongles serraient la chair.

— Lui... lui...

Claude comprit soudain que l'homme était aveugle; mais il y avait autre chose.

— Vient-man, Kramias! — cria Xa à Perken.

Esclave cambodgien.

L'homme replongeait vers le village, coupé par le plancher de la case; Claude attendit un nouveau choc, comme s'il eût dû, en s'en allant, heurter à nouveau la perche. Mais l'attente de tous ces hommes inquiets, le silence même semblaient suspendus à la main du chef levée solennellement sur la jarre. Il l'abaissa et aspira l'alcool par le chalumeau de roseau, les yeux fermés. Il passa le chalumeau à Perken, puis à Claude, qui le prit sans dégoût : l'inquiétude était trop forte. Le regard mobile de Perken qui tentait de voir ce qui se passait au dehors, l'accentuait :

— L'absence de Grabot m'embête terriblement. Nous nous engageons, et il ne s'engage pas, à l'égard des Moïs. J'ai confiance en lui, mais quand même...

— Mais eux... s'engagent... ou non?

— Aucun n'oserait trahir l'alcool de riz. Mais si lui ne s'est pas engagé à leurs yeux, Dieu sait!...

Il parla siamois, le guide traduisit; le chef répondit une seule phrase.

Cette réponse avait intéressé singulièrement les hommes du fond, toujours immobiles, sauf lorsqu'ils se grattaient. Claude les distinguait enfin, l'œil attiré par les traces blanches des maladies de peau sur leur corps. Tous, maintenant, regardaient attentivement.

— Il dit qu'il n'y a pas de chef blanc — traduisit Perken.

Son regard rencontra de nouveau la veste.

— Je suis sûr qu'il est là...

Claude se souvenait du fusil et regardait, lui aussi, la veste.

— La veste n'a pas été mise depuis longtemps, — dit-il à mi-voix, comme s'il eût craint d'être compris.

Peut-être la poussière s'amoncelait-elle très rapidement? Pourtant, le plancher était propre; les chandeliers-fétiches aussi. Il était peu probable que Grabot se vêtit ici comme à Bangkok; mais la phrase que Perken avait dite dans la clairière retomba sur Claude, comme si elle eût été depuis quelques minutes suspendue dans cette case : « A moins qu'il n'ait été pris par la sauvagerie... » Pourquoi se cachait-il, substituant à sa présence l'attention de ces hommes, lourde comme celle des animaux?

Perken, de nouveau, parlait au chef. La conversation fut très courte.

— Il dit qu'il est d'accord, ce qui ne signifie absolument rien. Réellement, je me méfie... Par prudence, j'ai dit que nous repasserions par ici, et lui apporterions des gongs et des jarres, en plus des thermos d'alcool que je vais lui donner : il aurait de meilleures raisons de nous assassiner à notre retour... Il ne me croit pas... Il y a quelque chose qui cloche. Il faut absolument mettre la main sur Grabot! En face, il n'oserait pas...

Il se levait. Il atteignit l'échelle, contournant l'ombre du crâne comme s'il en eût craint le contact. Le guide les conduisit à une case vide. Le village revenait peu à peu à la vie : des claies étaient abaissées; des hommes aux pagnes ou aux haillons bleus — les esclaves — s'affairaient autour de la case qu'ils venaient de quitter, avec une agitation retenue d'aveugles. Perken avançait, mais son regard restait fixé sur eux. L'un commençait à traverser l'espace vide où eux-mêmes s'étaient engagés; leurs routes pouvaient se croiser.

Perken s'arrêta, prit son pied dans sa main comme si quelque épine l'eût blessé; il le regardait de près; pour assurer son équilibre, il s'appuya sur Xa.

— Quand nous allons rencontrer celui-là, demande-lui quelle est la case du blanc. *Quelle est la case du blanc?* Pas d'autre mot. Compris?

Le boy ne répondait pas; l'esclave les avait presque rejoints : pas le temps d'expliquer une seconde fois. Il était à portée des voix... Manqué? Non : presque poitrine contre poitrine, le boy parlait. Le visage de l'autre était tourné vers le sol : il répondait à voix basse lui aussi.

— Croit-il répondre à un autre esclave? Perken voulut se rapprocher de Xa, le faire traduire en hâte, le toucher, et faillit tomber de son long : il avait oublié qu'il tenait encore son pied. Le boy avait vu le mouvement maladroit, et bien qu'il se fût un peu éloigné, tendit les bras. Perken, lui agrippa le poignet.

— Alors? Xa le regardait avec le regard inquiet et résigné des indigènes habitués aux folies des blancs, stupéfait de son âpreté, de sa voix assourdie comme si quelqu'un eût pu les entendre et les comprendre, sur cette place de terre battue que tachaient seulement l'esclave qui avait repris sa marche et un chien qui filait vers l'ombre.

— Près des bananiers.

Pas d'équivoque : il n'y avait dans la clairière qu'une seule touffe de bananiers, à demi sauvages; près d'eux, une grande case. Claude revenait sur ses pas, intrigué, devinant vaguement ce qui se passait.

— L'esclave dit qu'il est dans cette case.

— Grabot? Quelle case?

Par prudence, Perken l'indiquait du doigt, la main contre la hanche.

— Nous y allons?

— Un instant : dételons nos bœufs. Ensuite nous aurons l'air de tomber là-bas par hasard... enfin, selon le plus de hasard possible...

Ils rejoignirent le guide. Devant la case qui leur était assignée, Xa commença à dételer.

— Ça suffit, Perken. Maintenant, filons!

— Si vous voulez.

Malgré leurs détours, la case aux bananiers les attirait avec violence. Qu'ils perdissent leur temps en discussions ou non ils étaient à la merci de Grabot. S'ils devaient s'entendre, le plus tôt serait le mieux.

— Si ça tourne mal? — demanda Claude.

— Je le descends. C'est notre seule chance. En forêt dans sa région, nous sommes foutus.

Grabot connaissait à coup sûr les revolvers dont on se sert à travers le pantalon... Ils étaient arrivés. Une case sans fenêtre, fermée par une porte rudimentaire, non par une claie. Un loquet poussé *de l'extérieur*. Il y a sans doute une autre ouverture? Un chien commença à hurler derrière la case. « S'il continue à gueuler ainsi, pensa Perken, ils vont tous arriver. » Il poussa le loquet et tira la porte à lui en hésitant, de crainte qu'elle ne fût fermée aussi de l'intérieur; elle vint, aussi lente qu'il était inquiet, à cause du jeu du bois pendant les grandes pluies.

Une clochette tintait. Tombant du toit, une barre de soleil oblique, aux atomes serrés, d'un bleu foncé; des masses d'ombre tournaient autour comme autour d'un essieu, montant et descendant. La plus haute se précisa : une traverse horizontale qui de profil devint nette. Quelque chose, au bout, la tirait. Elle pivotait autour d'un grand baquet, d'une cuve... Elle tournait vers eux, perdant sa forme à mesure qu'elle s'éloignait de la projection éblouissante de l'ouverture plaquée sur la poussière du sol autour de leurs silhouettes enchevêtrées, aux longs troncs et aux courtes jambes. Et toute la machine apparut enfin dans le rectangle de soleil qui tombait de la porte : une meule. Le tintement s'arrêta.

Perken avait reculé pour mieux voir en gagnant l'ombre, et Claude le suivait de côté, en crabe, incapable à la fois de rester où il était et de détourner son regard, pour marcher, de la lumière qui pénétrait dans la case comme un bloc de pierre. Mais Perken reculait toujours. Recul terrifié : Claude devinait la crispation de ses doigts qui cherchaient à s'accrocher, la stupeur d'un homme qui chavirait : il ne disait rien, ne bougeait plus. Attaché à la meule, il y avait un esclave. De la barbe sur le visage. Un blanc?

Couvrant le hurlement du chien, Perken cria une phrase, si vite que Claude ne la comprit pas; il recommença aussitôt, haletant :

— Qu'est-ce qui est arrivé?

L'esclave se rejeta en avant, dans l'obscurité, avec un frémissement aux épaules. La clochette sonna encore, un seul coup, comme un timbre; mais l'homme s'arrêta.

— Grabot? — gueula Perken.

L'épouvante et l'interrogation de la voix s'écrasaient sur le visage tourné vers eux. Claude cherchait les yeux, mais ne distinguait que le barbe et le nez. L'homme tendit la main ouverte, les doigts écartés, cherchant à prendre quelque chose; il la laissa retomber contre sa cuisse avec un bruit de chair. Il était attaché par des courroies de cuir. « Aveugle? » se demandait Claude incapable de prononcer le mot, d'interroger Perken.

Ce visage de souillures était tourné vers eux, cependant. Vers eux ou, vers la lumière? Claude ne trouvait pas ce regard qu'il cherchait, mais Perken avait dit que Grabot était borgne, et l'homme se tenait de trois-quarts, non de face, — vers la porte.

— Grabot!...

Espoir de ne pas avoir de réponse, et pourtant...

L'homme dit quelques mots, d'une voix au timbre faux.

— Was? — cria Perken, suffoquant.

— Mais il n'a pas parlé allemand!

— Non, Moï : c'est moi qui... Quoi? Quoi?!

L'esclave tenta d'avancer vers eux, mais les courroies le fixaient à l'extrémité de la traverse, et chaque mouvement le poussait dans l'orbe de la meule, à droite ou à gauche.

— Fais le tour, bon dieu!

Aussitôt, les deux blancs sentirent que ce qu'ils redoutaient le plus était l'approche de cet être. Ni répulsion, ni crainte : une terreur sacrée, l'horreur de l'inhumain que Claude avait connue devant le bûcher. Mais, comme tout à l'heure, il avança de deux pas (encore la clochette), s'arrêta de nouveau.

— Il a pourtant compris, — murmura Claude.

Il avait compris cette phrase aussi, malgré le ton très bas.

— Qu'est-ce que vous êtes? — dit-il enfin en français, de sa voix sans accord.

Un désespoir de muet étreignit Claude, pressé par le multiple sens de la question : répondre des noms, Français, blancs, ou quoi?

—Bande de vaches! — bégaya Perken. L'interrogation qu'il avait mise jusque-là dans tous ses mots, même dans l'ordre de faire le tour, était partie de sa voix pleine de haine. Il s'approcha et dit son nom; Claude voyait distinctement les deux paupières tendues, collées sur un os absent. Toucher cet homme pour que quelque chose, enfin, le reliât à lui! Comment extraire une pensée de ce visage effacé sous ces paupières aux rides verticales, sous cette saleté terrible? Perken avait crispé ses mains aux épaules de l'autre.

— Quoi? quoi?

L'homme ne tournait pas son visage vers Perken, si près de lui, mais vers la lumière. Ses joues se contractèrent : il allait encore parler. Claude guettait cette voix, terrifié par ce qu'il attendait d'elle. Enfin.

— ... Rien...

L'homme n'était pas fou. Il avait traîné ce mot, comme s'il cherchait encore; mais ce n'était pas un homme qui ne se souvenait pas, ni qui ne voulait pas répondre : c'était un homme qui disait *sa vérité*. Et pourtant (Claude ne pouvait ne pas se souvenir de : « Suffit d'en finir ») c'était un mort. Il fallait ramener quelque chose dans ce cadavre, comme dans un noyé qu'on masse...

La porte se referma en claquant. Coupées par ce rayon de cachot, les ténèbres retombèrent sur eux. Claude n'était que question : les Moïs — les mêmes Moïs — étaient là, autour de lui. Il prit conscience de cette obscurité de prison, se jeta sur la porte qu'il ouvrit d'un coup, se retourna : comme à leur arrivée, l'homme frappé par le jour avait fait un pas en avant avec sa clochette, avec sa secousse de bête terrorisée : son réflexe était lié à la lumière et à la voix mêlées. Perken prit le bâton, tombé dans le rectangle de soleil après le geste de Claude : c'était un caveçon, une branche terminée par une pointe de bambou semblable aux lancettes de guerre. Son regard chercha aussitôt les épaules de l'homme; mais il

était tourné vers eux. Il sortit son couteau, coupa les sangles : la lame pénétrait mal dans les nœuds grossiers, bosselés mais habiles, et il coupait le plus loin possible des bras. Il fut obligé de se rapprocher, de couper le trait. L'autre, libéré, ne bougeait pas.

— Tu peux avancer!

Il partit en avant, le long du mur, suivant son ancien chemin, tirant des reins; il faillit tomber. Perken, sans savoir pourquoi, le fit tourner d'un quart, le poussa vers la porte. Il s'arrêta encore : il découvrait la liberté dans ses épaules. Il étendit aussitôt la main en avant : son premier geste clair d'aveugle. Perken repoussa sa main, trop libre depuis qu'il avait fini de couper, sur la traverse; elle rencontra l'intolérable clochette. Il trancha son attache et la jeta à travers la porte, à la volée. A son tintement sur le sol, l'homme ouvrit la bouche, de stupéfaction sans doute : mais le regard de Perken avait suivi le son : à quelques mètres dehors, des Moïs tentaient de voir l'intérieur de la case. Nombreux : au-dessus des corps penchés, plusieurs rangs de têtes.

— D'abord, sortir d'ici! — dit Claude.

— Faites les premiers pas les yeux fermés! Sinon, vous allez hésiter à cause du passage à la grande lumière et ils sont fichus de vous tomber dessus.

Fermer les yeux, en cet instant? il eut l'impression qu'il ne les eût plus jamais rouverts. Il se jeta en avant en regardant le sol, toute sa force tendue pour ne pas s'arrêter. La ligne des Moïs recula : un seul était resté. « Le maître de l'esclave », pensa Perken. Il alla vers lui :

— Chef, — dit-il.

Le Moï balança ses épaules, puis s'écarta.

— Qu'avez-vous dit?

— Chef. C'est le mot qu'employait toujours l'interprète. Peut-être reculer pour mieux sauter... Et l'autre, bon sang!

L'aveugle était au seuil de la case, plus terrible dans la lumière du jour : il ne les avait pas suivis. Perken revint et le prit sous le bras.

— A notre case.

Les Moïs les suivaient.

III

Dans la case du chef, personne; au mur, dans l'ombre, la veste blanche. Les Moïs les entouraient en demi-cercle, à quelque distance; Perken reconnut le guide.

— Où est le chef?

Le Moï hésitait à répondre, comme si les hostilités eussent été déjà ouvertes. Il se décida pourtant.

— Parti. Reviendra ce soir.

— C'est faux? — demanda Claude à Perken.

— Filons à notre case, d'abord!

Chacun prit Grabot sous un bras.

— Non, je ne crois pas que ce soit faux : mes questions relatives au chef blanc l'ont inquiété... En un tel moment, il ne peut être parti que par prudence, pour appeler à l'aide, éventuellement, les villages voisins...

— En somme, c'est un guet-apens?

— Les choses se compliquent d'elles-mêmes...

Ils se parlaient à travers le profil de mort de Grabot.

— Le plus sage ne serait-il pas de partir avant son retour?

— La forêt est pire qu'eux...

Partir aussitôt : abandonner les vivres et les pierres... Sans guide, la mort était certaine.

Ils avaient atteint leur case.

Xa les regardait avec épouvante, mais presque sans étonnement.

— Attelons-nous? — demanda Claude.

Perken regarda la hauteur du rempart de bois, et haussa les épaules.

— Ils se réunissent...

Les Moïs ne les suivaient plus. Déjà d'autres les rejoignaient, armés. Et une fois de plus, comme si rien n'eût pu vaincre ces formes de la forêt refoulée, Claude entra dans le monde des insectes : des cases plantées au hasard, silencieuses et apparemment abandonnées tout à l'heure, les Moïs sortaient sans qu'il vît par où, se coulaient dans le sentier avec leurs gestes précis de guêpes, avec leurs armes de mantes. Arbalètes et lances se détachaient sur le ciel, parfois, avec une précision d'antennes; les hommes continuaient à arriver sans cris,

sans autre bruit que le grattement des pas dans les buissons. Le beuglement d'un porc noir emplit la clairière, retomba; le silence se fondit une fois de plus dans le soleil, et l'écoulement des hommes, là-bas, domina de nouveau la place.

Les blancs et Xa étaient entrés dans leur case, emportant armes et cartouches. Ils voyaient encore les charrettes, qu'une pierre dépassait. Quelle défense attendre de cette case sur pilotis fermée sur trois côtés, ouverte devant eux? Par terre, une claie : ils la dressèrent aussitôt; haute d'un mètre, elle ne les protégeait qu'à mi-corps. Aux premières flèches, il faudrait se coucher. Ils étaient là comme à l'intérieur d'une baraque foraine; dans le grand rectangle libre, au delà de la place abandonnée, les Moïs passaient sur les morceaux de remparts, entre les cases et les arbres cultivés. Devant, déserte, toute la place se débattait contre le silence ennemi.

— Écoute, Grabot, toi qui les connais : nous sommes dans la case qui est à droite de celle du chef. Ils ont l'air de commencer à se remuer. Que vont-ils faire?

— Réponds, quoi! Tu as bien compris?

Silence. Un moustique bourdonna dans l'oreille de Perken, qui se gifla, exaspéré. Enfin, cette voix :

— Qu'est-ce que ça peut foutre?...

— Tu veux rester ici?

Il fit « non » de la tête, absurdement. Sans regard qui soutînt la négation, le mouvement du cou était animal comme un mouvement de taureau, comme l'expression de sa voix si peu humaine.

— Qu'est-ce que ça peut foutre, maintenant?

— Maintenant que tu es... que...

— Maintenant que tout, quoi!...

— Ça peut s'arranger...

— Et leurs vaches de chiens à qui ils ont fait bouffer mon œil, on les arrangera?

Des lignes pointues parurent, dépassant l'ouverture : de nouvelles lances, au fond de la place.

— On est avec qui dans la case? Y a toi, l'autre qu'est sûrement un petit jeune; et l'autre?

— Le boy.

— C'est tout? Et eux, ils sont autour?

— Je ne vois que la place.

De deux coups de couteau, il fit de minces trous dans la paroi :

— Il n'y en a pas des autres côtés.

— Ça viendra... A la nuit, ils n'ont qu'à allumer là-dessous... C'est presque comme ça que ça m'est arrivé... Pour ce que ça peut foutre!...

Silence. La hachure des lances avait disparu : là-bas, les guerriers s'étaient accroupis...

« Comment en tirer quelque chose? » se demandait Claude.

— Vous tenez à crever ici?

Il secouait ses poings, ces poings que Grabot ne voyait pas — prisonnier cette fois de son univers de formes comme l'autre de sa tête murée. Comment convaincre un aveugle? Il ferma ses propres yeux, serrant ses paupières, cherchant d'autres mots; mais Grabot répondait :

— Si vous en descendez un, passez-le moi... Attaché...

Claude épiait une lance qui venait de reparaître, mais le dernier mot fut si saisissant qu'il l'abandonna : féroce, venu d'un tel abîme d'humiliation — non pas bestial, atroce avec simplicité. Cette âme que dans la case rien n'avait pu appeler ne revenait-elle que pour être la conscience de la plus atroce déchéance? Et ces rêves de supplices, les doigts réunis de cette main, crispés en pointe, tous les ongles ensemble, sur quel œil à écraser? Elle tremblait au bout du bras : rien sur le visage, mais les doigts des pieds se recroquevillaient. Ce corps savait parler — dès que s'était ouverte la case de la meule, cette main tendue pour manger, ce dos habitué au caveçon — et seulement de ce qu'il avait souffert; son langage de chair était si puissant que Claude oublia, une seconde, que c'était eux que les supplices attendaient, de l'autre côté. Ils ne pouvaient rien contre le feu. Rien. Le cri d'un paon s'éleva, perdu dans le calme intense du ciel : les Moïs accroupis eussent semblé somnolents sans leurs regards de chasseurs; et sur tous ces regards l'air se tendait à l'extrême, comme un épervier immobile dans le ciel. Tant que le jour durerait...

— Vous croyez qu'ils mettront le feu, Perken?

— Pas de doute...

L'autre ne parlait plus.

— Ils attendent quelque chose : ou l'arrivée du chef, ou le soir. Ou les deux... Tu peux être sûr qu'ils ont confiance.

Claude crut d'abord que Perken avait parlé à Grabot, à cause du tutoiement.

— Alors, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux tirer dessus, et tâcher de gagner la porte? Nous avons pas mal de cartouches... Une chance sur cent, je sais bien... Peut-être auront-ils assez la frousse pour...

— Au deuxième type descendu, tous les autres seront embusqués, d'abord; ensuite, plus de pourparlers possibles. On ne sait jamais... ils pensent que nous avons rompu le serment du riz en cherchant Grabot, mais ils ne doivent pas en être très sûrs; il faut voir... Enfin, ils sont encore plus forts en forêt qu'ici.

— Crever pour crever, autant en descendre quelques-uns. En voilà deux qui s'amènent par ce trou-ci et quatre... cinq, oh! six, huit, c'est tout? de l'autre côté. Comme tu le vois. Ça s'annonce bien. Et si on essayait de filer par là? Après tout, la barricade...

— La forêt!

Claude se tut à nouveau. Perken écoutait : un son de chaudron roulé arrivait jusqu'à eux :

— Ils ne tenteront pas l'incendie avant la nuit, — reprit-il. — Notre seule chance, c'est de filer à la tombée du jour. Combattre en profitant de la nuit, avant que...

— J'aurais tout de même un sacré plaisir à en descendre quelques-uns! Celui qui se balade là-bas tout seul, mon revolver en dresse les oreilles... Tu es sûr qu'il ne faut pas s'occuper de lui?

Il montra la place des balles dans le chargeur.

— Il en restera toujours deux...

— Ouais?...

C'était Grabot. Une voix, une voix seule, pouvait donc à ce point exprimer la haine. Cet homme qui était là avec eux. Et il n'y avait pas que la haine, il y avait aussi la certitude. Claude, atterré, le regardait : cette peau décolorée d'homme de cave, mais ces épaules de lutteur... Une puissante ruine. Et il avait été plus que courageux. Celui-là aussi pourrissait

sous l'Asie, comme les temples... L'homme qui avait osé détruire l'un de ses yeux, tenter de pénétrer seul, sans garanties, en une telle région. « Ça n'ira toujours pas plus loin que mon revolver... » L'épouvante rôdait auprès de lui, en cette seconde, autant qu'auprès des Moïs.

— Bon dieu, il n'est pourtant pas impossible de...

— Abruti!

Bien plus que l'injure et même que la voix, la tête ravagée de Grabot disait : on ne peut pas quand c'est inutile, et quand c'est nécessaire il arrive qu'on ne puisse plus. « ...Suffit de vouloir... » Il s'agissait d'une chose où lui, Claude, avait très peu de place... La main en dehors, le canon tourné vers sa tête, il éleva son revolver, bien qu'il sentît son absurdité, qu'il sût que s'il avait tiré, il aurait tourné l'arme, au dernier moment, contre Grabot, pour supprimer ce visage, cette haine, cette présence — pour chasser cette preuve de sa condition d'homme, comme l'assassin qui coupe son doigt révélateur. Il sentit soudain le poids du revolver et laissa retomber sa main : l'absurdité se retirait de lui avec une puissance de flot; sur ses débris, les ombres sinistres du bout de la place, les lances et les cornes sauvages plaquées sur le ciel semblèrent pour la première fois sans force. Un instant. Il suffit qu'un Moï se levât : il faillit tomber, s'accrocha à son voisin qui cria : le son étouffé par la distance traversa lentement la clairière, et la libéra de son aspect d'embuscade pétrifiée. De l'autre côté, les Moïs devenaient plus nombreux; mais accroupis ou en mouvement, armés d'arbalètes ou de lances, ils s'arrêtaient toujours à la lisière de la place, serrés, grouillants près de cette ligne mystérieuse, tels des chiens ou des loups, comme si quelque pouvoir occulte leur interdisait de la franchir. Le temps seul vivait, écrasant, sur cette place vide : les minutes étaient prisonnières de ce cercle de brutes qui prenait un caractère d'éternité comme si rien ne devait plus arriver par le monde qui pût franchir leurs têtes, comme si vivre, subir les heures — et celle qu'annonçait la décoloration du ciel, cette tombée du soir qui précéderait de peu l'incendie — n'eût été pour les blancs que subir de plus en plus irrécusablement l'oppression de cette barrière de vies dressée devant celle des pieux géants, que comprendre davan-

tage quelle préparation à l'esclavage était cet emprisonnement. Traqués : comme les têtes des fauves à l'affût, celles-ci ne vivaient que par les regards, qui convergeaient sur la case comme sur le centre d'un piège. Claude ne fixait pas une tête dans le rond des jumelles qu'il n'en rencontrât aussitôt les yeux; la lorgnette abaissée, ces regards de brutes avides se perdaient dans l'éloignement; mais il restait en face de ces paupières plissées, de ces cous tendus de chiens.

De nouveaux guerriers venaient de paraître, appuyés sur leurs arbalètes, comme si leurs compagnons se fussent dédoublés : ils avançaient en fourmis, toujours le long de la ligne mystérieuse, vers la gauche. La paroi de la case les masquait : Perken la troua : presque sous ses yeux, un tombeau surmonté de deux grand fétiches à dents; au delà, une case. Les Moïs, sans nul doute, avançaient derrière cette case qu'ils allaient occuper : mais des claies ayant été posées sur ses ouvertures, elle demeurait sans mouvement. La ligne des Moïs disparaissait derrière elle comme dans une trappe : et ce remous, qui peu à peu allait s'approcher se dirigeait, dès qu'ils cessaient de le voir, vers cette façade bourdonnante et murée comme un nid de guêpes. Cette façade aussi vivait, sournoise, immobile, chargée de tout ce qu'elle cachait, de ces sous-hommes qui disparaissaient derrière elle, tout à coup transformés en néant menaçant...

— A quoi ça peut-il bien les avancer? — chuchota Claude. A se rapprocher?

— Ils ne seraient pas si nombreux...

Perken reprit les jumelles; presque aussitôt il fit de la main un geste dans l'air, comme pour appeler Claude, mais ramena sa main afin que la jumelle ne bougeât pas. Puis il la lui passa :

— Regardez les coins.

— Alors?

— Plus bas, près du plancher.

— Qu'est-ce qui vous inquiète? Les machines qui passent ou les espèces de trous?

— C'est la même chose : les machines sont des arbalètes, les trous sont là pour en passer d'autres.

— Et alors?

— Il y en a plus de vingt.

— Quand nous tirerons, ce ne sont pas les claies qui protègeront les bonshommes!

— Ils sont couchés : nous perdrons beaucoup de balles. Et d'ailleurs, il fera nuit. Eux nous verront parce que cette case-ci brûlera, mais nous ne verrons presque rien.

— Alors pourquoi tant d'histoires? Ils n'avaient qu'à rester où ils étaient.

— Ils veulent nous avoir vivants.

Claude, fasciné, regardait l'énorme piège, sa masse, ces bois courbes d'arbalètes qui sortaient à sa base comme des mandibules. A peine entendit-il la voix de Xa, qui parlait à Perken : celui-ci reprit les jumelles. A son tour, Claude chercha dans la même direction, au fond de la clairière. Nombre de Moïs s'étaient courbés vers le sol, comme pour repiquer des plantes; les autres marchaient avec grand soin, pliant les genoux, levant très haut les pieds, comme des chats. Il se retourna vers Perken, interrogatif.

— Ils plantent les lancettes de guerre.

Donc, ils attendaient bien la nuit, et prenaient leurs précautions. Et combien de travaux semblables se préparaient ou se poursuivaient, derrière la case, derrière la ligne fourmillante de ces corps penchés?

Empêcher les Moïs d'incendier leur case, il n'y fallait pas songer : le feu allumé, ils ne pourraient que se lancer en avant — contre les arbalètes — ou à droite, vers les lancettes de guerre. Au delà, les pieux de l'enceinte, et au delà, la forêt... Rien à faire, sinon en tuer le plus possible. Ah! ces sangsues qui se tordaient si bien, en grésillant, sur les allumettes!

Il n'y avait rien à faire que ce qu'avait conseillé Perken : tenter de fuir à la tombée du jour, quelques instants avant l'incendie. Resterait la forêt... Mais cette fuite même, quelles étaient ses chances contre les lancettes de guerre?

Claude regardait les charrettes.

Recommencer...

Sortir d'ici d'abord, ou être tué. N'être pas pris vivant...

— Que plantent-ils encore?

Ils s'agitaient de nouveau au fond de la clairière, lances croisées.

— Ils ne plantent rien : c'est le chef qui revient.

Perken passa les jumelles à Claude, une fois de plus. L'agitation, rapprochée ainsi, restait ordonnée : rien ne distrayait les Moïs de leur but. L'extrême tension de l'atmosphère, l'hostilité de ce qui baignait dans l'air, comme si tous ces gestes tendus vers eux se fussent ramassés en une seule âme, tout convergeait des êtres à l'affût vers ces hommes acculés; et quelque chose, dans la case même, s'accorda tout à coup à cette âme acharnée : Perken. Il était fixé comme par un instantané, le regard perdu, la bouche ouverte, tous les traits affaissés. Plus rien d'humain dans la case : effondré dans son coin, Xa attendait, plié en bête; Grabot — qu'il continuât à se taire! —; autour, ces gueules de fauves, cet instinct de sadiques, précis et bestial comme ce crâne de gaur à dents de mort; et Perken pétrifié. L'épouvante de la créature écrasée de solitude saisit Claude au creux de l'estomac, au défaut des hanches, l'épouvante de l'homme abandonné, parmi des fous qui vont bouger. Il n'osa pas parler, mais toucha Perken à l'épaule; celui-ci l'écarta sans le regarder, avança de deux pas et s'arrêta en plein encadrement de l'ouverture — à portée de flèche.

— Attention!

Perken n'entendait plus. Ainsi, cette vie déjà longue allait se terminer ici dans une flaque de sang chaud, ou dans cette lèpre du courage qui avait décomposé Grabot, comme si rien, dans aucun domaine, n'eût pu échapper à la forêt. Il le regarda le cou sur la poitrine, le visage caché par les cheveux, l'aveugle marchait lentement en rond — comme autour de la meule — une épaule en avant, retourné à son esclavage. Perken était harcelé par son propre visage, tel qu'il serait peut-être demain, les paupières à jamais abaissées sur les yeux... Pourtant on pouvait combattre. Tuer, enfin! Cette forêt n'était pas qu'un foisonnement implacable, mais des arbres, des buissons derrière lesquels on pouvait tirer — mourir de faim. La folie lancinante de la faim, qu'il connaissait, n'était rien auprès des meules endormies avec leurs harnais d'esclaves dans le village; dans la forêt, on pouvait se tuer en paix.

Toute pensée précise était anéantie par ces têtes aux aguets : l'humiliation irréductible de l'homme traqué par

sa destinée éclatait. La lutte contre la déchéance se déchaînait en lui ainsi qu'une fureur sexuelle, exaspérée par ce Grabot qui continuait à tourner dans la case comme autour du cadavre de son courage. Une idée idiote le secouait : les peines de l'enfer choisies pour l'orgueil — les membres rompus et retournés, la tête retombée sur le dos comme un sac, le pieu du corps à jamais planté en terre, — et le désir forcené que tout cela existât pour qu'un homme, enfin, pût cracher à la face de la torture, en toute conscience et en toute volonté même en hurlant. Il éprouvait si furieusement l'exaltation de jouer plus que sa mort, elle devenait à tel point sa revanche contre l'univers, sa libération de l'état humain, qu'il se sentit lutter contre une folie fascinante, une sorte d'illumination. « Aucun homme ne tient contre la torture » traversa son esprit, mais sans force, comme une phrase liée à un cliquètement inexplicable : ses dents qui claquaient. Il sauta sur la claie, hésita encore une seconde, tomba, se redressa, un bras en l'air, tenant son revolver par le canon, comme une rançon.

« Fou? » Claude, la respiration coupée, le suivait du canon de son arme : Perken marchait vers les Moïs, pas à pas, tout le corps raidi. Le soleil abaissé lançait sur la clairière de longues ombres diagonales, avec un dernier reflet sur la crosse du revolver. Perken ne voyait plus rien. Son pied rencontra un buisson bas; il fit un geste de la main, comme s'il eût pu l'écarter (il ne suivait pas le sentier), continua d'avancer, tomba sur un genou, se releva, toujours aussi raide, sans avoir lâché le revolver. La piqûre des plantes fut si aiguë qu'il vit, une seconde, ce qui était devant lui : le chef inclinait la main vers la terre, opiniâtrement. Poser le revolver. Il était là-haut dans sa main. Enfin il parvint à plier le bras, prit l'arme de l'autre main, comme pour la détacher. Ce n'était plus de l'hésitation : il ne pouvait plus bouger. Enfin elle s'abaissa d'un coup et s'ouvrit, tous les doigts tendus : le revolver tomba.

Quelques pas encore. Jamais il n'avait marché ainsi, sans plier les genoux. La force qui le soulevait connaissait mal ses os : sans la volonté qui le jetait vers la torture avec cette puissance d'animal fasciné, il eût cru dériver. Chaque pas des jambes raidies retentissait dans ses reins et son cou; chaque herbe arrachée par ses pieds qu'il ne voyait pas l'accro-

chait au sol, renforçait la résistance de son corps qui retombait d'une jambe sur l'autre avec une vibration que coupait le pas suivant. A mesure qu'il s'approchait, les Moïs inclinaient vers lui leurs lances qui luisaient vaguement dans la lumière mourante; il pensa soudain que sans doute ils n'aveuglaient pas seulement leurs esclaves, mais les châtraient.

Une fois de plus il se trouva planté dans le sol, vaincu par la chair, par les viscères, par tout ce qui peut se révolter contre l'homme. Ce n'était pas la peur, car il savait qu'il continuerait sa marche de taureau. Le destin pouvait donc faire plus que détruire son courage : Grabot était sans doute un double cadavre. La barbe, pourtant... Il voulut se retourner, absurdement, pour le regarder encore; il ne vit que le revolver.

L'arme était tout près du sentier, presque au centre d'une plaque d'argile dénudée, comme si elle eût brûlé l'herbe autour d'elle. Capable de tuer sept de ces hommes. Capable de toutes les défenses. Vivante. Il revint vers elle; les bois courbes des arbalètes brillèrent un instant dans l'air rouge de la clairière.

Donc, il y avait sans doute un monde d'atrocités au delà de ces yeux arrachés, de cette castration qu'il venait de découvrir... Et la démence, comme la forêt à l'infini derrière cette orée... Mais il n'était pas encore fou : une exaltation tragique le bouleversait, une allégresse farouche. Il continuait à regarder vers la terre : à ses guêtres arrachées, à ses lacets de cuir tordus collait absurdement l'image ancienne d'un chef barbare prisonnier comme lui, plongé vivant dans la tonne aux vipères, et mourant en hurlant son chant de guerre, les poings brandis comme des nœuds rompus... L'épouvante et la résolution s'accrochaient à sa peau. Il lança son pied sur le revolver qui parcourut un mètre en clochant, rebondissant de crosse en canon, comme un crapaud. Il repartit vers les Moïs.

Claude, haletant, le tenait dans le rond des jumelles comme au bout d'une ligne de mire : les Moïs allaient-ils tirer? Il tenta de les voir, d'un coup de jumelle; mais sa vue ne s'accommoda pas aussitôt à la différence de distance, et sans attendre il ramena les jumelles sur Perken qui avait repris exacte-

ment sa position de marche, le buste en avant : un homme sans bras, un dos incliné de tireur de bateaux sur des jambes raidies. Lorsqu'il s'était retourné, une seconde, Claude avait revu son visage si vite qu'il n'en avait saisi que la bouche ouverte, mais il devinait la fixité du regard à la raideur du corps, aux épaules qui s'éloignaient pas à pas avec une force de machine. Le rond des jumelles supprimait tout, sauf cet homme. Le champ de vision dérivait vers la gauche; d'un coup de poignet il le ramena. Une fois de plus, il perdit Perken : il le cherchait trop loin, dans une des longues traînées du soleil. Perken venait de s'arrêter.

Un instant, la ligne des Moïs vers lesquels il marchait lui était apparue sans épaisseur, nette à hauteur des têtes, mais perdue à sa base dans le brouillard qui commençait à monter du sol. Un dernier reflet brillait en tremblant sur ces choses mobiles, comme lié à l'angoisse haletante des hommes contre la paix du soir. Sa main vide maintenant se fermait, molle, aussi légère qu'une main de malade comme s'il eût encore cherché une arme; et soudain, son regard rencontrant la cime des arbres où s'étendait longuement la dernière rougeur du soleil, tandis qu'au ras de terre l'immobile agitation continuait, la passion de cette liberté qui allait l'abandonner l'envahit jusqu'au délire. Au bord de l'atroce métamorphose qui l'obsédait, il se raccrochait à lui-même, les mains crispées s'enfonçant dans la chair des cuisses, les yeux trop petits pour l'invasion de toutes les choses visibles, la peau comme un nerf. Jeté sur cette liberté à l'agonie, soulevé par une volonté forcenée se possédant elle-même devant cette imminente destruction, il s'enfonçait dans la mort même, le regard fixé sur le rayon horizontal qui là-haut s'allongeait de plus en plus, délivré de ces ombres sinistres et vaines dont l'affût se perdait dans l'obscurité qui montait de la terre. La lueur rouge du soleil s'allongea d'un coup, comme une ombre; le jour décomposé qui précède de quelques instant la nuit des Tropiques s'effondra sur la clairière : les formes des Moïs se brouillèrent, sauf la ligne des lances, noires sur ce ciel mort, et dont le reflet rouge était parti. Perken retombait entre les mains des hommes, face à face avec ces formes haineuses, avec l'apparition sauvage de ces

lances. Et soudain, tout chavirant à la fois, il entendit sa propre voix qui criait et se sentit saisi. Non : la sensation due à la crainte et non à la peau disparaissait, mais cette douleur de blessures... Enfin il comprit, car l'odeur de l'herbe l'envahissait : il était tombé, un pied arrêté par une fléchette de guerre, sur d'autres fléchettes. D'un poignet déchiré, le sang coulait. Il se releva, sur les mains d'abord : il était sûrement blessé au genou. Les Moïs avaient à peine bougé; un peu plus près de lui pourtant... Avaient-ils voulu se jeter sur lui, les avait-on arrêtés? Dans la pénombre, il ne voyait distinctement que le blanc de leurs yeux, mobile, sans cesse ramené vers lui. Si près... Que l'un sautât, il était à portée de lance. La douleur apparaissait, à la fois aiguë et engourdissante, mais il se sentait délivré de lui-même : il revenait à la surface. Les Moïs tenaient leurs lances des deux mains, en travers de leur poitrine, comme lorsqu'ils s'approchent des fauves. Et il respirait comme une bête. Dans sa poche, il avait toujours le petit browning; tirer sur le chef, sans l'en sortir?... Impossible de s'appuyer sur sa jambe blessée; reposant sur l'autre, il la laissait pendre, mais le poids du pied la tirait et un élancement aigu envahissait le genou : il montait à intervalles réguliers, d'un mouvement mou et lancinant, lié au battement du sang qui des tempes retentissait dans sa tête. Et un grand mouvement s'était fait autour de lui, dont la conscience l'envahissait comme si elle eût été appelée par la douleur : les Moïs s'étaient rapprochés derrière lui, le séparant de Claude. Ne l'avaient-ils laissé avancer jusqu'ici que pour cela?

ANDRÉ MALRAUX

(A suivre.)

POLITIQUE ET STRATÉGIE :

LA GUERRE SOUS-MARINE ALLEMANDE

Tout le monde connaît l'action que la politique exerce à certains moments sur la stratégie. C'est émettre un véritable lieu commun que de la rappeler.

Par contre, on ignore généralement que la stratégie rend souvent à la politique, avec usure, la pression qu'elle subit de sa part.

La stratégie, quand elle est bien conduite et couronnée par des succès militaires, facilite le rôle de la politique. Ceci en vertu de ce prestige de la force que l'orientation diplomatique actuelle a la prétention de faire disparaître. Inversement, l'allure malheureuse des opérations peut compliquer terriblement la besogne de la politique et l'acculer à des problèmes insolubles. Et cette influence indirecte de la stratégie est déjà considérable.

Elle se double d'une influence directe. Dans de nombreuses circonstances, la stratégie réclamera de la politique certaines actions précises et une ligne de conduite bien déterminée, destinées à servir ses propres desseins. C'est là une revendication naturelle, parfaitement admissible. La stratégie a ses desiderata, qu'on ne saurait négliger, car ils touchent au sort même de la guerre en cours ou à venir.

Dans d'autres, la stratégie, par ses propres actes, exécutés *proprio motu*, bridera la politique et la placera en face du fait accompli, avec toutes ses conséquences. Elle tombera dans l'excès, qui est moins rare qu'on ne le croit. La stratégie commet parfois la faute de n'en faire qu'à sa tête, sans tenir compte des considérations étrangères à son domaine personnel. Cela est de nature à entraîner des mécomptes graves, auxquels la politique assiste impuissante, et dont en fin de compte la stratégie fait les frais.

Il y a pis encore. Si la politique se mêle fréquemment, par trop directement, des affaires militaires, c'est-à-dire de ce qui ne la regarde pas, la stratégie, par esprit de revanche sans doute, recourt assez souvent au même procédé. Elle fait des incursions dans le secteur de la politique, qu'elle rêve de conduire et qu'elle conduit effectivement en plus d'une occasion, avec un bonheur variable, en provoquant même parfois des accidents sensationnels.

Ce phénomène de l'exagération de l'influence de la stratégie dans les affaires de l'État a les plus grandes chances de se manifester lorsque les mœurs, les institutions ou les circonstances donnent aux militaires une action excessive dans le conseil de l'État. Ils font alors prévaloir par trop exclusivement leurs vues en refoulant celles des autres.

Tel a été le cas de l'Allemagne pendant la guerre de 1914-1918. On sait par exemple à quel point Ludendorff s'est efforcé d'empiéter dans le champ politique sous prétexte de nécessités militaires et sous couleur de donner de l'unité à la conduite de la guerre[1]. Il n'y est parvenu qu'incomplètement, sans autre résultat que d'apporter dans la conduite des affaires d'outre-Rhin des troubles sérieux et intempestifs. Mais sa manière ne lui était pas personnelle. Avant lui, on avait déjà constaté des faits de ce genre. D'autres que lui ont raisonné et agi de la même façon, au degré près. C'est que Ludendorff n'était après tout que le produit hypertrophié d'une mentalité et d'un milieu spécifiquement allemands, où l'on considère, surtout en temps de guerre, que le militaire

1. Voir à ce sujet l'article de M. Winston Churchill dans le même numéro. (N. D. L. R.)

doit commander en souverain maître et absorber les autres rouages de l'État.

Les politiques, le chancelier Bethmann-Hollweg en tête, nous ont complètement édifiés sur ce point en nous narrant abondamment leurs tribulations.

En résumé, il s'était formé en Allemagne, pendant la guerre de 1914, une atmosphère singulière où se trouvaient totalement viciés et déformés les rapports normaux de la politique et de la stratégie. L'influence de celle-ci était devenue exorbitante, sans contrepoids raisonnable. Sous de telles impulsions, les fautes les plus désastreuses, fruits directs de la prépondérance de l'unique point de vue militaire, devaient être immanquablement commises.

L'histoire en retiendra particulièrement deux, qu'elle pourra citer jusqu'à la fin des siècles comme des monuments du genre : la violation de la neutralité belge et la guerre sous-marine sans restrictions.

L'étude de la première nous entraînerait un peu loin. Elle sort d'ailleurs du cadre proprement naval. Nous nous bornerons donc à jeter ici un bref coup d'œil sur la guerre sous-marine.

***

La guerre sous-marine allemande[1] n'est qu'une longue suite d'actions de la politique sur la stratégie, entremêlées de réactions, fâcheuses d'ailleurs, de la stratégie sur la politique. Tant que la voix de la politique réussit à se faire entendre, les incidents résultant de ce mode nouveau d'attaque des communications maritimes demeurent sans gravité réelle. Puis, quand la stratégie s'affranchit de ce frein, quand elle décide de donner libre cours à ses inspirations, une catastrophe survient.

En outre, en examinant cette guerre, on fait une autre remarque intéressante. Il s'agit ici de stratégie navale, et pourtant ceux qui gèrent ses destinées sont non seulement les marins, mais aussi les stratèges terrestres. Dans tous les cas graves, l'avis de ceux-ci est requis, et leur autorité, prépondérante,

1. Les aspects de la guerre sous-marine sont multiples. Ici, nous en traitons au seul point de vue politique.

prime celle des marins! En cette matière purement maritime, aucune décision importante n'est prise sans que soit respectueusement considérée l'opinion du G. Q. G. des armées de terre, qui fait généralement pencher la balance de son côté!

On sait comment l'idée de la guerre sous-marine avait pris naissance dans l'esprit des chefs allemands. Prônée par le capitaine de frégate Bauer, chaleureusement appuyée par l'amiral von Ingenohl, commandant la flotte de haute mer, elle est très favorablement accueillie en haut lieu par l'amiral von Pohl, chef d'état-major général, et par l'amiral Tirpitz. Le 27 décembre 1914, l'Empereur fait demander à von Pohl, par son chef de cabinet naval, l'amiral Muller, un mémoire sur cette question. Le 8 janvier 1915, l'Empereur réunit chez lui le chancelier, Pohl, Muller et le chef de cabinet militaire pour débattre cette affaire. Aucune décision d'exécution immédiate n'est prise. Ordre est seulement donné de préparer les sous-marins pour la guerre au commerce, tout en différant celle-ci jusqu'à nouvel avis.

Que dit la politique à cette occasion? Le chancelier Bethmann-Hollweg n'est pas très emballé par ce nouveau mode de guerre, qui, selon lui, doit amener fatalement des difficultés avec les neutres, qui en souffriront certainement, car on n'a nullement promis de les épargner. Il est cependant impressionné par la confiance des marins. Indécis, il se tourne vers le G. Q. G. terrestre. Là, il trouve Falkenhayn, qui, assez prudent pour répugner à l'idée de se mettre les États-Unis à dos, estime cependant possible de venir à bout de l'Angleterre avant qu'une complication se produise de ce côté. Rassuré, le chancelier se laisse convaincre le 23 janvier par l'amiral von Pohl. Le 2 février, la décision de principe définitive est prise chez lui. Quant à la décision d'exécution, elle sera arrachée à l'Empereur, comme on sait, le 4 février, à Wilhelmshafen, par Pohl qui vient de prendre le commandement de la flotte de haute mer, et cela malgré l'amiral Muller.

Il en résulte la déclaration allemande bien connue du 4 février 1915, qui, on le remarquera, n'instaure nullement la guerre sous-marine étendue et intensive qui sera pratiquée

plus tard, mais bien un simple blocus du littoral des Iles Britanniques, réalisé au moyen de sous-marins. Il vise essentiellement les navires de commerce ennemis, mais le danger pourra atteindre éventuellement les navires neutres. Ce blocus doit entrer en vigueur le 18 février.

La politique vient à peine de consentir, sans grande résistance, cette concession à la stratégie que de multiples difficultés surgissent de la part des neutres du fait de ce blocus. Le 20 février se tient à Copenhague une conférence des Scandinaves, qui n'arrivent pas à se mettre d'accord. La Hollande proteste auprès du gouvernement allemand. Enfin, dès le 10 février, les États-Unis agissent de même et font clairement entrevoir la possibilité d'une rupture, dans le cas où les navires ou les citoyens américains viendraient à être victimes du blocus sous-marin.

Le 16 février, l'Allemagne fournit aux États-Unis une note explicative, mais, peu après, le 19 février, devant ces premières difficultés, les sous-marins reçoivent l'ordre d'épargner les bâtiments de commerce américains et italiens.

Sous l'effet des considérations mises en avant par la politique, la stratégie doit donc accepter une première reculade, à peine ses opérations commencées. En avril 1915, à la suite de l'émotion provoquée en Hollande par la destruction du vapeur *Katwijk*, elle doit en consentir une seconde. Le 18 avril, il est décidé que les sous-marins ne couleront plus aucun navire marchand neutre.

Le chancelier, effrayé par les premières conséquences politiques de la guerre sous-marine, et prétendant après coup ne pas avoir compris clairement, lors de ses entrevues avec Pohl, le caractère de cette guerre, a réussi à rattraper ses concessions du début et à obliger la stratégie à des sacrifices notables, permis d'ailleurs par la rédaction ambiguë de la déclaration du 4 février. Le G. Q. G. terrestre, peu désireux de provoquer des conflits avec les neutres, reconnaît sans peine la valeur des raisons invoquées par le chancelier, et la politique a aisément gain de cause, refrénant sensiblement la guerre sous-marine[1].

1. Au prix de 146 ordres et contre-ordres donnés aux sous-marins (Cf. amiral Michelsen, *La guerre sous-marine*).

Elle va d'ailleurs accentuer encore sa prépondérance sur la stratégie.

***

D'autres incidents ne tardent pas en effet à se produire. En avril 1915, le vapeur américain *Gulfight* est coulé par un sous-marin. Puis, le 7 mai, survient le torpillage sans avertissement du paquebot *Lusitania*, dans lequel 1 198 personnes trouvent la mort, parmi lesquelles 118 Américains. Le retentissement de cet événement est énorme. Aux États-Unis, un formidable mouvement d'indignation se produit, et l'opinion publique est extrêmement montée contre l'Allemagne.

Voilà la politique fort inquiète des suites de l'affaire, et fort embarrassée quant aux moyens de les atténuer. Elle exprime des excuses et des regrets tant à Washington directement qu'à Berlin même auprès de M. Gérard, l'ambassadeur des États-Unis. Mais ces bonnes paroles ne calment pas l'irritation de ceux-ci. Le 13 mai, le gouvernement américain adresse à l'Allemagne une note qui se termine par une menace à peine déguisée de prendre des mesures hostiles si pareils faits se renouvellent. Le 1er juin, le gouvernement allemand renouvelle ses regrets et prétend que le *Lusitania* transportait des troupes et des munitions. Le 9 juin, le gouvernement américain lui démontre la fausseté de ces allégations et ajoute qu'il place au-dessus de tout le respect des principes d'humanité. Le 8 juillet, deuxième réponse allemande. Enfin, le 21 juillet, dernière note américaine, qui refuse de céder sur la question d'humanité à l'égard des navires à passagers, qu'il s'agisse de bâtiments américains, neutres ou même ennemis.

La politique, mise une fois de plus en mauvaise posture par la stratégie, comprend qu'il y a lieu de refréner encore celle-ci. Sans attendre la fin de la polémique avec les États-Unis, l'ordre est donné aux sous-marins, le 5 juin (ordre n° 24), de s'abstenir dorénavant d'attaquer les navires à passagers, même ennemis. Cet ordre, qui est une nouvelle reculade, et des plus importantes, imposée à la stratégie, est tenu secret pour ne pas heurter l'opinion allemande. Les stratèges Bachmann (remplaçant de Pohl) et Tirpitz ne le trouvent pas de

leur goût, et ils offrent leur démission, qui est refusée par l'Empereur.

Il est à noter, à ce propos, que les Allemands avaient fait observer aux États-Unis, au cours de cet échange de notes, que les citoyens américains avaient un moyen très simple d'éviter tout risque pour leur existence, et qui était de ne pas prendre passage sur les navires de commerce alliés. Avis en avait été donné au public américain par la voie de la presse. Ce point de vue était parfaitement soutenable, et, ce qui le prouve c'est la divergence d'opinion qu'il provoqua en Amérique même, et qui se traduisit par la démission de M. Bryan, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, et la nomination de M. Lansing. Les États-Unis continuèrent à revendiquer pour leurs nationaux le droit excessif de circuler sans risques dans la zone de guerre et sur les navires de commerce des nations en guerre avec l'Allemagne. Cette prétention était, à mon avis, singulièrement exagérée et contraire à toute logique. J'en traiterai plus abondamment quelque jour. Cependant, l'Allemagne dut s'incliner, comme on vient de le voir, ce qui prouve bien l'importance du facteur politique dans ces sortes d'affaires.

Remarquons en outre que la décision du 5 juin n'est prise qu'après une conférence générale tenue le 31 mai à Pless, et au cours de laquelle le général Falkenhayn a appuyé la façon de voir du chancelier. Ici encore, l'influence du G. Q. G. terrestre est évidente.

***

Au reste, ce repli du 5 juin, si considérable qu'il soit, ne suffit pas à mettre l'Allemagne à l'abri de nouvelles complications. C'est ainsi que surviennent dans ce genre le torpillage du vapeur américain *Nebraska* (25 mai), celui du paquebot anglais à passagers *Orduna* (9 juillet), et enfin celui du paquebot *Arabic* (19 août), dans lequel quatre Américains perdent la vie. L'affaire de l'*Arabic*, en particulier, provoque encore une agitation intense aux États-Unis. L'opinion est unanime, et s'exprime de façon virulente par la voie de la presse. Le gouvernement américain demande des explications immédiates.

C'est presque une réédition de l'incident du *Lusitania*. La politique, alarmée à nouveau, se rend compte de l'urgence qu'il y a de donner satisfaction aux États-Unis. Un conseil de guerre se réunit encore à Pless le 26 août. Le chancelier Bethmann-Hollweg expose ses vives craintes à l'égard des conséquences de la guerre sous-marine et fait savoir qu'on ne peut continuer « à marcher sur un volcan ». Il opine pour un changement de méthodes. Il est soutenu en cela par Falkenhayn, qui estime que l'hostilité des États-Unis empêcherait la Bulgarie hésitante de se joindre aux puissances centrales et compromettrait ainsi la campagne décisive prévue dans les Balkans pour l'automne. Les amiraux Tirpitz et Bachmann se refusent naturellement à céder sur le peu qui reste de guerre sous-marine. L'Empereur partage leur avis. Ils quittent Pless fiers de leur succès. Mais, à peine revenus à Berlin, ils apprennent que l'Empereur, sur une ultime pression du chancelier effectuée après leur départ, a fait les concessions demandées par la politique. Ces concessions sont les ordres aux sous-marins n°s 27 et 29 du 30 août, qui interdisent de couler aucun navire à passagers, *même petit*. Les États-Unis sont avisés dès le 27 août de la satisfaction qui leur est donnée, et un calme relatif renaît aussitôt, provisoirement au moins.

Les stratèges navals trouvent la pilule amère. Tout le monde offre sa démission. Celle de Tirpitz est refusée, en grande partie grâce à l'action de hautes personnalités, mais il se voit retirer tout droit de regard et d'avis sur les questions politiques. Pohl, qui veut aussi s'en aller, est prié sèchement de s'abstenir de manifestations de ce genre. Seule, la démission de Bachmann est acceptée, et il est remplacé le 3 septembre par l'amiral von Holtzendorff, qui est au cadre de réserve depuis 1912.

La satisfaction donnée aux États-Unis réduit à très peu de chose le rendement de la guerre sous-marine. Tirpitz et Pohl font remarquer que, dans ces conditions, il vaut mieux y renoncer totalement. Ce point de vue est adopté. Le 18 septembre 1915, les sous-marins reçoivent l'ordre n° 31, qui leur enjoint de suspendre la guerre sous-marine sur la côte ouest d'Angleterre et dans la Manche, et de ne la con-

duire en mer du Nord qu'en observant les règles internationales sur les prises.

Le guerre sous-marine, entendue à la première manière allemande, se localise en Méditerranée. L'action des Alliés à Salonique y conduit pour une part. En outre, l'Italie étant maintenant ennemie, il y a moins de chances de rencontrer des navires neutres en Méditerranée, et, comme le dit avec rancœur l'amiral Michelsen, « de noyer par inadvertance des boursiers ou des fournisseurs de matériel de guerre américains ». Espoir prématuré d'ailleurs, car là se produisent bientôt les torpillages de l'*Ancona* (7 novembre) et du *Persia* (30 décembre), qui amènent un échange de notes très vives entre les États-Unis et l'Autriche. Le mouvement d'opinion reprend en Amérique. Là encore, il faut céder, et il est décidé qu'en Méditerranée, comme dans le nord, les sous-marins n'attaqueront plus les navires à passagers et qu'ils se comporteront conformément aux règles internationales concernant les prises.

Ainsi, l'année 1915 se solde pour la stratégie, dans ce domaine de la guerre sous-marine, par des reculades successives exécutées sous la pression de la politique. La première a lieu dès le début, devant les protestations des neutres; la seconde se produit après la destruction du *Katwijk*; la troisième est accomplie à la suite de l'affaire du *Lusitania*; la quatrième, qui équivaut à un renoncement presque total, est entraînée par l'affaire de *l'Arabic*. Grâce à cette action prudente et ferme de la politique, aidée, il est vrai, par le G. Q. G. terrestre, de très graves périls ont été écartés.

Mais la stratégie va bientôt prendre sa revanche, revanche à peine ébauchée en 1916 et complète en 1917.

***

C'est qu'en fin 1915, un événement très important se produit : le revirement du G. Q. G. terrestre à l'égard de la guerre sous-marine. La Bulgarie s'étant déclarée et la campagne des Balkans étant liquidée, Falkenhayn pense qu'il y a lieu, non seulement de monter une très grosse attaque contre la France, qui sera faite sur Verdun, mais aussi de tenter de

venir à bout de l'Angleterre au moyen de la guerre sous-marine sans restrictions. Il compte que l'intervention des États-Unis, très probable dans le cas, n'a plus les inconvénients qu'il lui reconnaissait précédemment et qu'elle se produirait trop tard pour avoir un effet fâcheux. Falkenhayn fait à la Noël 1915 un rapport dans ce sens à l'Empereur.

Peut-on, par la guerre sous-marine ainsi conduite, se flatter d'obtenir la décision? Ici, les marins viennent à la rescousse. Le 7 janvier 1916, l'amiral von Holtzendorff rédige un mémoire, dans lequel il expose qu'il est possible de détruire par sous-marins et par mines un total de 630 000 tonnes par mois. Cette perte, selon lui, obligerait l'Angleterre à faire la paix dans un délai de six mois.

D'autres personnalités : Tirpitz, Stinnes, Ballin, etc..., appuient ces arguments. L'opinion publique suit et approuve. La presse exprime ses espoirs et sa volonté.

L'Empereur est ébranlé par ce mouvement et ces convictions. Le 29 janvier 1916, il se décide en principe à recommencer la guerre sous-marine. Mais ce sera sous une forme atténuée, car la politique veille et empêche encore que des résolutions extrêmes ne soient prises. Le 24 février, ordre est donné aux sous-marins de reprendre dans le nord leur guerre au commerce, avec avertissement toutefois, sauf pour les transports de troupes et les bâtiments de commerce armés. Les paquebots, même armés, doivent toujours être épargnés.

La question de la guerre sous-marine sans restrictions reste entière. Le chancelier Bethmann-Hollweg résiste de son mieux à la pression qui s'exerce de tous côtés sur le souverain, et dont il ne partage pas les illusions. Le 29 février, il adresse à l'Empereur un long mémoire[1], dans lequel il dit ses doutes et ses craintes. Les calculs des marins lui paraissent trop optimistes, et il n'est nullement sûr que le tonnage britannique puisse être diminué de 4 millions de tonnes en six mois. L'amiral Holtzendorff n'a pas tenu compte de la réaction défensive des Alliés, de l'accroissement de leurs constructions neuves, de la saisie dans les ports neutres (et

1. *Considérations sur la guerre mondiale.* Annexe 2.

en particulier américains) des navires marchands allemands qui s'y trouvent. Et quand bien même le total de destructions escompté serait atteint, il n'est pas certain que ce résultat contraindrait l'Angleterre à faire la paix. Donc, de ce côté, incertitude complète. Par contre, ce qui est hors de doute dans un tel cas, c'est que l'Amérique se déclarerait contre l'Allemagne, ce qui paraît au chancelier constituer un péril très grave, en particulier à cause des effets moraux qu'un tel événement aurait dans les deux camps. « Serions-nous en mesure, dit Bethmann-Hollweg, de continuer la guerre et d'être finalement victorieux dans des conditions aussi désavantageuses? Après mûre réflexion, on doit répondre négativement à cette question... Une guerre sous-marine ayant pour conséquence la rupture avec les États encore neutres nous conduirait selon toutes probabilités, non pas à la victoire, mais à la défaite. »

C'est un solennel et sage avertissement de la politique. La commission principale du Reichstag, en deux séances secrètes, paraît en reconnaître le bien-fondé, malgré le sentiment contraire de l'assemblée elle-même. Ému par ces faits, l'Empereur réunit le 4 mars, à Charleville, un grand conseil de guerre à l'effet de prononcer sur cette éternelle question de la guerre sous-marine sans restrictions. Il n'en sort qu'un ajournement de cette guerre jusqu'au 1er avril. Tirpitz, qui n'a pas été invité à la conférence du 4 mars, est furieux. L'Empereur le prie, le 8 mars, de présenter sa démission, qui est acceptée le 17 mars et qui a un énorme retentissement dans toute l'Allemagne. Ainsi la politique a tenu bon, et elle a obtenu la tête du stratège naval le plus en vue.

Mais son succès n'a pas la portée qu'on pouvait espérer, car, à peine la guerre sous-marine a-t-elle repris sous la forme édulcorée qu'elle préconise, que survient un nouvel et grave incident : le torpillage du paquebot français *Sussex* (24 mars). La malchance veut que plusieurs Américains et Espagnols soient tués, et que, contrairement à l'affirmation du gouvernement allemand que l'accident est dû à une mine, on retrouve sur le *Sussex* des débris de torpille allemande. Ce torpillage d'un navire à passagers, exécuté contrairement aux promesses antérieures et aux instructions du 24 février,

déchaîne aux États-Unis une fureur comparable à celle qui a suivi l'affaire du *Lusitania*. La polémique reprend entre les chancelleries. Le 20 avril, après délibération et approbation du Congrès, les États-Unis somment l'Allemagne de renoncer immédiatement à la guerre sous-marine, sous peine de rupture immédiate des relations diplomatiques.

La menace est grave. Nouveau conseil de guerre, à Mayence cette fois. Falkenhayn et les marins pressent l'Empereur de ne pas céder. Mais le chancelier insiste sur ce que, d'après ses renseignements, les Américains sont prêts à passer aux actes. Il est donc décidé qu'on s'inclinera. Le 25 avril, l'ordre n° 46 enjoint aux sous-marins de ne torpiller les navires qu'après avertissement. Comme la plupart des navires de commerce belligérants sont armés, cette reculade sur le *modus vivendi* du 24 février, déjà modéré, équivaut à la cessation de la guerre sous-marine. Le 4 mai, une note est envoyée aux États-Unis acceptant leur injonction. L'offre de démission de Falkenhayn (7 mai) ne modifie rien à ce changement de ligne de conduite.

Par ailleurs, la décision prise à la suite de cet ordre par l'amiral Scheer, commandant la flotte de haute mer, de consacrer les sous-marins de cette force navale aux opérations militaires qui doivent avoir lieu à cette époque en mer du Nord (bataille du Jutland, sortie du 19 août) aura pour effet de réduire à presque rien la guerre sous-marine en cette région.

Pour la seconde fois depuis le début de 1916, la politique a imposé ses vues.

***

La campagne pour la guerre sous-marine sans restrictions va cependant reprendre au cours de l'été 1916. Tout d'abord, l'amiral Scheer, après avoir échappé, au Jutland, dans les conditions que l'on sait, à l'étreinte de la flotte anglaise, éprouve, malgré ses cris de victoire, peu d'enthousiasme à courir de nouveau l'aventure. Dans son rapport à l'Empereur, rédigé après la bataille, il préconise une guerre sous-marine rigoureuse comme seul moyen de venir à bout de l'ennemi. L'opinion publique allemande se déchaîne à nouveau dans

le même sens. Tous les partis sont cette fois d'accord, depuis les pangermanistes jusqu'aux éléments modérés. La ligue maritime allemande, par les discours de l'amiral von Koester, attise ce feu. Dès juin, le ton de la presse s'élève et les journaux prêchent ardemment dans le même sens.

En outre, un fait nouveau et considérable se produit : l'arrivée à la tête du G. Q. G. terrestre, le 29 août 1916, du *duumvirat* Hindenburg-Ludendorff, qui va prendre sur les affaires une influence décisive, et qui, ne se contentant pas du rôle consultatif de Falkenhayn, saura sous peu ordonner en maître. Les actions de la stratégie remontent.

Une conférence préliminaire a lieu le 30 août avec le chancelier, et elle est suivie d'un grand conseil de guerre le 3 septembre, à Pless. Le chancelier expose les risques que la guerre sous-marine peut entraîner du côté des neutres, et cela au moment même où l'entrée en guerre de la Roumanie accroît gravement les embarras de l'Allemagne sur le front de terre. Hindenburg et Ludendorff, quoique partisans d'une vigoureuse action sous-marine, sont d'avis de temporiser. Le principe de la guerre sous-marine sans restrictions est admis, mais avec ajournement de son exécution à des temps meilleurs. Le chancelier s'en remet à Hindenburg du choix du moment opportun. Fait singulier, le Reichstag en fait autant. Par sa résolution du 7 octobre, il approuve la guerre sous-marine sans restrictions, étant entendu qu'elle sera commencée aussitôt qu'Hindenburg et Ludendorff la demanderont. Comme le dit Bethmann-Hollweg, « dans la question de la guerre sous-marine, le Parlement *aussi* avait passé la puissance politique à l'autorité militaire ». En somme, dès son premier contact avec les nouveaux et véritables « seigneurs de la guerre », les stratèges terrestres, les seuls qui comptent, la politique a entièrement abdiqué et capitulé, et pour toujours. Hindenburg et Ludendorff — autant dire Ludendorff tout court — sont maintenant les arbitres de la situation. La personnalité supérieure l'a emporté. Bethmann a résisté aux marins; il a résisté à Falkenhayn; il est hors d'état de résister à Ludendorff[1].

1. L'intéressé l'avoue naïvement. « A cette époque (printemps et été 1916), j'avais pu faire prévaloir mon opinion, parce que l'autorité du général von Falkenhayn n'était pas assez grande... Ce qui fit pencher la balance en faveur

En attendant l'oracle de celui-ci, la guerre sous-marine est reprise dans le nord, le 6 octobre 1916, sous la forme atténuée convenue après l'affaire du *Sussex*, c'est-à-dire en respectant la formalité préalable de l'avertissement.

Ce qui empêche d'ailleurs une action plus énergique, c'est le vif désir de ne pas compromettre les démarches en faveur de la paix entreprises à ce moment, et qui aboutissent à la proposition allemande du 12 décembre et à des péripéties diplomatiques bien connues.

Dès le début, la tentative de paix allemande s'annonce comme peu susceptible de succès. A peine connaît-on en Allemagne la teneur du discours prononcé par M. Lloyd George le 19 décembre, et qui est une fin de non recevoir, que le G. Q. G. terrestre commence à s'agiter. Le 22 décembre, Ludendorff télégraphie au chancelier qu'il est à présent nécessaire de mener la guerre sous-marine avec toute l'énergie possible, que l'attaque du commerce sans restrictions doit commencer avant la fin de janvier, et que, en cas de refus du gouvernement, le feld-maréchal (il parle en son nom!) ne pourrait rester à la tête des armées. Les 23 et 26 décembre, par deux autres télégrammes, Hindenburg insiste dans le même sens.

Le 22 décembre, l'amiral Holtzendorff présente à nouveau son mémoire technique du 7 janvier, auquel il n'a apporté que d'insignifiantes variantes. Il compte toujours sur une destruction mensuelle de 600 000 tonnes, qui amènera selon lui la capitulation de l'Angleterre non plus en six mois, mais en cinq mois.

Sur ces entrefaites survient, le 30 décembre, le refus définitif de l'Entente aux propositions de paix de l'Allemagne. Il faut aviser. Alors se réunit à Pless, le 9 janvier 1917, le grand conseil de guerre qui doit statuer sur la résolution à prendre. Le chancelier y figure, mais en petit garçon. On n'a plus aucun égard pour son opinion. « Lorsque j'arrivai à Pless, le 9 au matin, dit-il, la décision était déjà prise *de facto*. La direction suprême de l'armée et l'état-major de la marine

de cette guerre (sous-marine sans restrictions), c'est que, maintenant, le feld-maréchal Hindenburg et le général Ludendorff étaient à la tête de la direction suprême de l'armée. » (*Considérations sur la guerre mondiale*, p. 251-252.)

étaient décidés à faire la guerre sous-marine... Je me suis rendu, le 9 janvier au soir, chez l'Empereur, pour prendre part à la conférence. De prime abord, l'atmosphère y était, en général, aussi lourde que dans un entretien que j'avais eu, dans la matinée, avec la direction suprême de l'armée. J'avais l'impression de me trouver en présence de gens bien décidés à ne pas tolérer qu'on s'opposât à leurs résolutions déjà prises. » Néanmoins, le chancelier lutte encore un peu, pour la forme. Il renouvelle ses doutes en ce qui concerne le succès annoncé par les marins à grand renfort de chiffres. Il fait part de ses craintes quant au secours considérable que l'Amérique peut apporter à l'ennemi, et qui lui paraît trop sous-estimé par les militaires. Il montre comment, en cas d'insuccès de la guerre sous-marine, le procédé employé mènerait droit à la défaite. Ceci dit, il s'empresse de battre en retraite. « Je terminai en disant qu'en présence de cette situation et de la déclaration faite par le feld-maréchal von Hindenburg, qui avait le sentiment de toute sa responsabilité, que notre situation militaire nous permettait de prendre sur nous le risque sûrement imminent de la rupture avec l'Amérique, *je ne pouvais pas conseiller à Sa Majesté de se mettre en opposition avec la manière de voir de ses conseillers militaires.* »

Ainsi, l'abdication de la politique est maintenant totale. La stratégie demeure maîtresse du terrain, et c'est de ce conseil que sort la décision impériale de commencer la guerre sous-marine sans restrictions à partir du 1er février. Par mémorandum du 31 janvier, cette résolution est portée à la connaissance des neutres, avec détails d'exécution à l'appui.

Le résultat ne se fait pas attendre. Dès la réception du mémorandum, le gouvernement américain notifie au comte Bernstorff la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, lui remet ses passeports et rappelle M. Gérard de Berlin. Puis, trois navires américains ayant été coulés par des sous-marins, les États-Unis déclarent le 2 avril la guerre à l'Allemagne, où l'on ne se rend cependant pas compte de la terrible gravité de l'événement, tellement le public partage l'emballement des militaires quant au succès final de la stratégie.

En réalité, de par la défaite de la politique, l'irréparable est accompli. La catastrophe est consommée. La guerre est perdue.

***

Et ce fait survient précisément à l'instant où les Alliés, malgré leur résolution de poursuivre la lutte jusqu'au bout, vont peut-être se trouver contraints de la cesser sous peu par suite de terribles difficultés financières[1] !

Depuis le début de la guerre, l'Angleterre et la France faisaient en effet venir des États-Unis une grande partie de ce qui leur était nécessaire, et les matières de cette provenance devaient finir par constituer la moitié de leurs importations totales et les deux tiers de celles exigées par leurs forces armées. La possibilité de continuer la guerre dépendait donc exclusivement des moyens de paiement à mettre en œuvre vis-à-vis de l'Amérique. On y parvint par des emprunts aux États-Unis même et surtout par des envois massifs d'or, destinés à gager des crédits.

En 1915, la situation, quoique déjà difficile, demeure cependant supportable. L'Angleterre, qui assume la charge de la gestion financière des intérêts de l'Entente vis-à-vis des États-Unis, est parvenue à les sauvegarder à peu près moyennant la vente sur le marché américain de 5 milliards de valeurs américaines, la conclusion d'un emprunt de 1 milliard 250 millions de francs et l'envoi de 1 milliard 800 millions d'or, sans compter le placement à New-York d'une quantité assez considérable de bons du Trésor britannique.

Les envois d'or marquent un temps d'arrêt pendant le premier trimestre de 1916. Dès le second, ils reprennent (620 millions de francs). Quelques emprunts sont consentis par les Américains, mais pour un an seulement. Ils viennent à échéance en 1917.

Au cours du troisième trimestre, un emprunt anglais de

1. Voir sur cette question, très peu connue, les remarquables conférences faites en 1925-1928 au centre des Hautes Études Militaires par M. l'intendant Laporte sur la mobilisation économique.

Voir aussi l'ouvrage de M. Lucien Petit, inspecteur général des finances : *Histoire des finances extérieures de la France pendant la guerre.*

250 millions de dollars n'a que peu de succès. Il faut envoyer à New-York 840 millions de francs d'or. La position financière des Alliés s'aggrave. Le portefeuille anglais en valeurs américaines diminue à vue d'œil. L'Entente est à découvert de 500 millions sur la banque Morgan, qui fait ses affaires en Amérique. Enfin l'horizon est encore assombri par la perspective d'avoir à payer aux États-Unis un milliard environ par mois en fin 1916 et en 1917, sans préjudice du remboursement (4 milliards) des emprunts contractés dans ce pays et qui doivent venir à échéance dans le courant de 1917.

Le quatrième trimestre de 1916 s'annonce comme particulièrement difficile. L'envoi à New-York de 1 200 millions de francs d'or ne suffit pas à assainir la situation. Il faut continuer à emprunter, la plupart du temps par organes interposés, pour ne pas brûler définitivement le crédit des Alliés. La France met ainsi à contribution des intermédiaires divers, les villes de Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, la banque Morgan, la maison Schneider, etc... On lui prête à des taux usuraires, qui atteignent jusqu'à 8,15 p. 100, une somme de 1 milliard et demi environ. Comme l'a raconté plus tard M. Ribot, ministre des Finances à cette époque, « il fallait coûte que coûte aller jusqu'au bout et s'efforcer de gagner des mois, des semaines, des jours[1] ». L'Angleterre, de son côté, émet en fin octobre, un emprunt de 300 000 dollars, qui, malgré son montant relativement faible, ne reçoit pas un accueil très favorable. Dans le courant de novembre, les deux alliés, qui commencent à être réduits aux expédients, songent à émettre aux États-Unis des bons du Trésor à un ou deux mois[2].

C'est à cet instant critique, en fin novembre, que le bureau central des douze « banques de réserve » américaines envoie à ses banques une circulaire leur enjoignant de conserver liquides, pour des emplois ultérieurs, leurs disponibilités actuelles, qui atteignent 14 milliards d'or, et de ne pas les immobiliser dans des prêts extérieurs. En d'autres termes,

1. *Lettres à un ami.*

2. La maîtrise de la mer, et la liberté d'importation consécutive sont de très belles choses. Mais, quand cette importation n'a pas de contre-partie, elle entraîne de très graves conséquences financières qu'il ne faut pas perdre de vue.

les États-Unis refusent tout nouveau crédit d'emprunt aux Alliés! Il ne reste à ceux-ci que le jeu de leur or.

La situation financière devient tragique. En effet, les banques d'Angleterre et de France ne disposent, en réunissant toutes leurs ressources, que de 6 milliards de francs d'or, ce qui correspond, avec la règle du double adoptée par les Américains, à une ouverture de crédits de 12 milliards en 1917. D'autre part, les dépenses extérieures de cette année (importations et remboursement des emprunts arrivant à échéance) se montent à 28 milliards. La banqueroute totale n'est donc qu'une question de mois! C'est ce dont conviennent les ministres des Finances français et anglais qui se réunissent à ce moment. M. Ribot rapporte à ce propos : « *M. Bonar Law compta avec moi les jours pendant lesquels nous pourrions tenir...* Il resta calme... Sa conclusion fut que nous devions nous servir de notre or jusqu'à ce qu'il fût épuisé. » Les deux hommes d'État font tout le possible pour cacher ce péril angoissant à l'opinion publique de leurs pays. D'autre part, ils entament une lutte désespérée et ils jouent le tout pour le tout. L'Angleterre retire son émission de bons du Trésor. Elle annule 500 millions de commandes de matériel de guerre faites aux États-Unis. Elle manœuvre pour placer un emprunt au Japon. Enfin les Alliés accélèrent leurs envois d'or.

Une détente passagère se produit. Tout d'abord, l'industrie américaine, brusquement frustrée de 500 millions de commandes, proteste contre l'attitude du Federal Reserve Board. Celui-ci, le 30 décembre 1916, revient sur ses instructions de fin novembre et consent à nouveau à des emprunts à long terme en faveur de l'étranger pour l'année 1917. Mais ce n'est là qu'une amélioration insuffisante.

Fort heureusement, la guerre sous-marine allemande va faire le reste. D'abord, dès le mois de décembre, la campagne violente menée dans les journaux allemands en faveur de la guerre sous-marine sans restrictions indispose profondément l'opinion américaine, d'autant plus qu'elle insiste sur les pertes financières qui en seront la conséquence pour les États-Unis.

Au début de février, ceux-ci, comme nous l'avons vu, rompent les relations diplomatiques avec l'Allemagne. Le

résultat est immédiat. Au cours de ce mois, l'Amérique consent à l'Angleterre un emprunt de 250 millions de dollars, et en fin mars un autre de 100 millions de dollars à la France. Les envois d'or, qui atteignent leur maximum pendant le premier trimestre 1917 (1 500 millions de francs) assurent le surplus.

Au mois d'avril, les États-Unis entrent en guerre. Ils jettent immédiatement dans la lutte tout le poids de leur puissance financière. Ils ouvrent de suite à l'Angleterre et à la France, sans lésiner, d'énormes crédits, ainsi que d'autres, plus tard, à l'Italie, à la Belgique et à la Russie. Les avances faites aux deux premières nations, pour les trois premiers mois, sont les suivants :

ANGLETERRE	FRANCE
24 avril 100 millions de dollars	8 mai 100 millions de dollars.
mai 225 — —	juin 100 — —
juin 140 — —	

et ainsi de suite.

Les envois d'or en Amérique tombent à 870 millions de francs pendant le deuxième trimestre 1917, à 250 millions pendant le troisième, à 50 millions pendant le quatrième.

Les Alliés sont sauvés! Et il était temps!

***

Quand on a fait une grosse bêtise, il arrive souvent que l'on tente de s'en consoler en s'efforçant de se persuader et de persuader les autres qu'elle n'a pas eu, après tout, de conséquences sérieuses sur la marche des événements. On plaide ainsi les circonstances atténuantes devant soi-même, devant les contemporains et devant la postérité. Le chancelier Bethmann-Hollweg nous avait déjà donné un spécimen de cette manière de faire en ce qui concerne la violation de la neutralité belge et l'intervention de l'Angleterre. Il a récidivé pour ce qui est de la guerre sous-marine sans restrictions et de l'intervention américaine.

Il a été aidé dans cette tâche par l'amiral Michelsen,

ancien commandant supérieur des sous-marins allemands[1].

Tous les deux accumulent en faveur de leur thèse des arguments assez faibles.

L'amiral Michelsen fait allusion à des tractations imaginaires ayant eu lieu avant la guerre entre les États-Unis et l'Angleterre. Il fait état de propos tenus au printemps de 1916 par le président Wilson au cours d'un voyage dans les États de l'Ouest, suivant lesquels il était opposé à l'idée de faire la guerre à l'Angleterre. Il rappelle que le colonel House aurait dit au comte Bernstorff que le président n'avait plus, à la même époque, le pouvoir d'obliger l'Angleterre à modifier ses règles de blocus. Et il en déduit que, dès ce moment (1916), la résolution du président Wilson était prise d'intervenir contre l'Allemagne

C'est là un singulier raisonnement. Le colonel House a visé l'envoi de la note du 10 mai 1916, par laquelle le gouvernement américain s'était refusé à admettre que l'attitude du gouvernement allemand vis-à-vis de la navigation neutre dépendît de celle d'une autre puissance, qu'il ne nommait pas, mais qui était visiblement l'Angleterre. D'autre part, il est certain que le commerce américain était fortement engagé dans des relations économiques avec l'Entente, pour la fourniture du matériel de guerre, et que toute mesure ayant pour effet de les entraver était fort mal vue par lui. C'est ainsi, par exemple, que, comme nous l'avons rappelé plus haut, le Federal Reserve Board a dû, sous la pression du monde des affaires lésé par son « avertissement » de fin novembre 1916, revenir sur cette mesure et autoriser à nouveau des prêts aux Alliés. A mesure que le temps passait, le président Wilson était donc de plus en plus gêné pour adopter à l'égard de l'Angleterre une conduite hostile, ou même simplement une

1. *La guerre sous-marine.* Traduction française. Payot, 1928. Ouvrage plus que tendancieux, comme toutes les publications allemandes du genre. Il s'agit de prouver aux esprits d'outre-Rhin que l'Allemagne n'a été battue ni sur terre ni sur mer. Pour l'amiral Michelsen, l'échec de la guerre sous-marine est dû aux menées révolutionnaires de l'intérieur! Il n'a pas vu, ou il n'a pas voulu voir les causes profondes et toutes militaires de cet échec : l'efficacité de la réaction défensive des Alliés dans la dernière période et le manque de liaison des armes qui a régné dans le camp allemand entre les forces de surface et les forces sous-marines.

neutralité malveillante. Mais de là à déclarer la guerre à l'Allemagne, il y avait un abîme, que ni lui ni ses concitoyens ne désiraient franchir.

De même, l'amiral Michelsen prétend que si les États-Unis sont entrés en lutte, c'est parce qu'ils estimaient que la situation de l'Angleterre était si critique qu'elle risquait de perdre la guerre. Or une telle sollicitude de l'Amérique n'apparaît guère dans les faits réels. Si, dès le mois de décembre 1916, elle n'avait pas été désagréablement chatouillée par les manifestations de l'opinion publique allemande à l'égard de la guerre sous-marine, elle serait demeurée à l'égard du sort de l'Entente dans l'indifférence sereine que nous avons constatée.

Le chancelier Bethmann-Hollweg, comme l'amiral Michelsen, fait également grand bruit d'une déclaration faite par M. Wilson en août 1919, au Sénat américain, en réponse à une question du sénateur Mac Cumber. Le président aurait déclaré que, même si les États-Unis n'avaient éprouvé aucun préjudice direct du fait de la guerre sous-marine allemande, ils auraient pris part à la guerre. Ceci non plus ne prouve rien, car, d'un bout à l'autre, le gouvernement américain s'est maintenu en cette affaire sur le terrain des seuls principes, et il a toujours refusé d'admettre la légitimité de la guerre sous-marine, irrégulière selon lui en droit strict. En fait, la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne suit immédiatement la déclaration de la guerre sous-marine sans restrictions, et cela sans que les intérêts américains aient eu encore à en souffrir.

L'amiral Michelsen rapporte encore qu'au début de l'été 1916, le président aurait chargé un banquier de New-York, M. Baruch, de monter une organisation secrète ayant pour but d'acheter du matériel et de préparer des transports pour une guerre d'outre-mer, et il en tire les conséquences qu'on devine. Or, si le fait est exact, il prouve simplement que le président avait déjà le pressentiment que les façons de faire de l'Allemagne le contraindraient à agir, et que tout cela finirait mal. C'est bien en effet ce qu'il a dit à M. Tumulty, son secrétaire privé, lors de l'entrée en guerre des États-Unis : « J'ai vu, dès le premier jour, qu'il nous faudrait en

venir là ». Et on ne saurait dès lors trouver singulier qu'il ait pris des mesures pour une éventualité qu'il ne souhaitait nullement en réalité.

D'ailleurs, les deux Allemands dont nous citons ici le plaidoyer *pro domo* ne s'aperçoivent pas qu'ils se contredisent eux-mêmes, et cela quand ils nous assurent des dispositions pacifiques des États-Unis au printemps de 1916. L'amiral Michelsen est d'avis qu'ils n'auraient pas bougé, si l'on avait déclaré la guerre au commerce sans restrictions à ce moment. Il rappelle que l'opinion publique et le Parlement américain n'étaient pas alors faits à l'idée d'une entrée en lutte et qu'un certain nombre de parlementaires reprochaient même au président sa neutralité insuffisamment bienveillante à l'égard de l'Allemagne. Il cite aussi les protestations de M. Wilson, en juillet 1916, contre certains actes de l'Angleterre (établissement des listes noires). Et le chancelier Bethmann-Hollweg intervient ici pour avouer : « Mais il était devenu incontestable qu'une guerre sous-marine à outrance amènerait la guerre avec l'Amérique. » C'est bien en effet ce qui s'est produit. Comment d'ailleurs cette nation, si pacifique au début de 1916, se serait-elle levée comme un seul homme un an après si ce n'est sous l'influence d'une violente excitation d'origine extérieure[1]?

Il ne reste donc pas grand'chose, quand on les examine de près, des pauvres arguments mis en avant pour essayer de nous prouver que l'hostilité américaine n'a pas été la conséquence de la guerre sous-marine sans restrictions.

***

Il convient enfin, dans l'ordre d'idées qui nous occupe, de faire deux remarques d'ensemble.

D'abord, entre ces deux fautes colossales de la stratégie qui sont la violation de la neutralité belge et la guerre sous-marine sans restrictions, il y a comme un lien, comme une sorte

1. Un Américain, M. Frank Simonds, a même affirmé, avec documents à l'appui, que, si les Allemands n'avaient pas fait la guerre sous-marine, les États-Unis auraient fini par déclarer la guerre à l'Angleterre, comme en 1812 et pour des raisons analogues.

d'engrenage. En envahissant la Belgique, l'Allemagne provoquait l'Angleterre et se condamnait à une infériorité maritime irrémédiable. La balance des forces de surface devait, sans espoir possible, rester à son désavantage. Pour échapper aux conséquences de cette situation, elle se trouva obligatoirement conduite à lancer dans l'arène sa force sous-marine, et, par un fatal entraînement, à en user d'abord, à en abuser ensuite. La pente était irrésistible. Au bout se trouvait, fatale aussi, l'entrée en guerre de l'Amérique. Tout cet enchaînement inexorable de faits se trouvait écrit, en somme, depuis l'entrée des troupes allemandes à Liége. En pareille matière, on sait quand on commence, et pas quand on s'arrête. Et ce chemin est d'autant plus facile à suivre que celui qui s'y engage a davantage le vertige de sa puissance, et que son entendement politique est davantage obnubilé par les appétits et les prétentions d'une stratégie omnipotente. Le perturbateur est donc généralement, par essence même, un maladroit, et ses maladresses contribuent à le perdre, à sauver ses adversaires et avec eux la liberté du monde.

C'est ainsi — et ce sera notre seconde remarque — que si l'on met en regard d'une part la violation de la neutralité belge et la guerre sous-marine sans restrictions, et d'autre part des décisions comme celles prises par la France à propos du « recul des 10 kilomètres » et par l'Angleterre à propos de la contrebande du coton, on saisit l'une des causes principales et profondes qui ont déterminé le cours général des événements et fixé le sort de la guerre de 1914. Et ce parallèle nous montre que la stratégie n'a généralement pas à se repentir de s'être pliée aux exigences bien fondées de la politique.

AMIRAL CASTEX

JOURNAL ÉCRIT EN HIVER[1]

23 octobre.

J'ai revu le banquier dont les conseils malheureux m'ont fait perdre plus d'une centaine de mille francs. Spigelman est d'une courtoisie charmante. De véritables liens d'amitié nous unissent à présent, alors que jadis nous n'avions que des relations d'affaires. Peut-on expliquer ce changement, par le sentiment qu'il a d'être en partie responsable de mes déboires. Je ne crois pas.

Ce qu'il aime en moi, c'est mon mépris de l'argent. Il peut sembler étrange qu'un homme pour qui les affaires sont toute la vie aime quelqu'un pour qui justement elles ne sont rien. C'est pourtant ainsi. Je suis pour lui l'homme sympathique d'un autre monde. Il a toujours, vis-à-vis de moi, un vague air de supériorité, même lorsqu'il se répand en amabilités extraordinaires, car il aime s'abaisser devant autrui, non point à la manière d'un solliciteur ou d'un inférieur, mais avec l'air d'un homme qui s'incline devant des caprices ou des folies. Quand mon père me passait mes colères, il avait ce même air. Mais ce même air, si vous dites simplement que vous trouvez très beau le discours d'un ministre, a quelque chose de profondément agaçant. Il m'aime cependant. Mais quand par exemple il me fait une gentillesse, il se croit toujours obligé de dire que c'est pour moi, que d'habitude il ne le fait jamais, voulant ainsi naïvement donner de la valeur à son geste.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

Ce qui lui plaît en moi c'est, je crois, qu'il me suppose très riche et que je ne le laisse pas paraître. En d'autres circonstances une telle situation me gênerait. Il est toujours désagréable de sentir que l'on décevrait si l'on venait à connaître la vérité. Mais avec lui je n'ai aucun scrupule et je ne m'inquiète pas de gagner ainsi son amitié par des avantages que je n'ai pas.

Chaque fois qu'il vient, sa première parole est : « Alors, monsieur Grandeville, avez-vous été content de la Bourse? — Mais il y a longtemps que je m'en désintéresse. — Très bien, monsieur Grandeville, c'est comme cela que l'on fait les meilleures affaires. » Je sens qu'il brûlerait de savoir le nom de mon agent de change — qui n'existe pas.

Il est donc venu hier pour demander, et cela sous forme de conseil, de rouvrir un compte chez lui. Il devrait pourtant comprendre qu'avec les choses de l'argent, on est facilement superstitieux. Il est des gens qui ne peuvent plus vivre dans une ville où ils ont été malheureux. Le nombre de villes fait qu'on a le loisir d'en choisir facilement une autre. Il en est de même, à mon avis, pour les banquiers, Mais cela il l'ignore complètement. J'ai essayé de le lui faire comprendre, car je m'amuse un peu à le taquiner, mais en vain. Il a énuméré une foule de raisons, et, chaque fois que je lui disais non, il en trouvait une autre. Tous les sentiments subtils lui échappent complètement.

Au moment où il allait se retirer, Madeleine est arrivée. Elle lui a dit sur ce ton qu'elle a avec les gens qui ne sont ni beaux, ni jeunes, ni d'une richesse excessive : « Bonsoir, monsieur Spigelman », comme si elle s'adressait à travers l'être qui se tenait devant elle à une âme lointaine, à une âme sachant qu'elle savait combien il est difficile à deux êtres de se comprendre. Et Spigelman lui a pris la main et, avec un sourire qui découvrait sa bouche édentée, qui donnait à son visage quelque chose de profondément bon, il lui a dit en me désignant d'un mouvement de son menton : « Il est gentil... c'est le meilleur des maris. » Car j'oubliais de dire que Spigelman avait le petit travers d'aimer paternellement la vie intime des ménages, de se réjouir quand il pouvait faire un mariage principalement entre des gens excessivement éloignés les

un des autres par l'âge, le caractère ou la situation. A ce moment il devenait véritablement bon enfant et son air de supériorité se transformait en malice.

24 octobre.

J'ai l'impression que la paix que je recherche est bien difficile à trouver. Qu'est-ce donc que cette volonté de vivre tranquillement, si je m'émeus pour la moindre chose? Je me suis retiré, mais qu'est-ce que cette retraite puisque un rien me froisse? Ce n'est pas parce qu'on ne participe pas à la vie qu'on est heureux. Je continue à subir des vexations. Autrui m'intéresse encore plus qu'au temps où je sortais. Plus je vieillis, plus je suis sensible à la méchanceté. Au commencement j'ai eu l'impression de respirer le grand air. J'étais en effet bien au-dessus des intrigues, des ambitions, des faiblesses. Et voilà qu'à présent, dans l'ennui de ma vie monotone, sans avoir le courage de vivre, je participe quand même à toutes ces petitesses, mais cette fois sans connaître les satisfactions que la vie rapporte généralement. Je suis comme un vieillard dans mon trou. Je souffre indirectement plus que je ne souffrais directement. Que me reste-t-il si l'isolement ne m'apporte pas le calme? J'ai écarté tout le monde de moi, parce que je croyais que ma résolution de vivre seul serait éternelle, car c'était, pensais-je, la plus grande des résolutions, celle qu'on ne prenait qu'une fois dans la vie. Or, je m'aperçois aujourd'hui qu'il en est de cette résolution sacrée comme des autres. Ma vie n'aura donc été qu'une succession d'abandons. Maintenant il ne me reste plus rien à abandonner et j'en suis arrivé au point le plus élevé, celui peut-être qui m'apportera le plus de bonheur, celui où l'on s'aperçoit que le désir est une chaîne sans fin. La retraite est une vanité comme les autres. On commence par juger ses semblables de haut, puis de moins haut, puis de moins haut encore. Petit à petit, ils entrent dans votre existence, non point comme avant en adversaires ou en amis, mais avec des petites histoires. Ces petites histoires, dans votre désœuvrement, prennent l'importance qu'avaient les grandes jadis. On s'aperçoit brusquement qu'on ne vit pas du tout comme on l'a voulu, mais de la même manière qu'auparavant.

28 octobre.

Au commencement, il m'arrivait de laisser sous-entendre que ma passion pour Madeleine était si belle qu'elle était favorisée des dieux. Par exemple comptions-nous nous revoir le soir et la journée était-elle orageuse, ce qui faisait appréhender à Madeleine de sortir par la pluie que je disais : « Mais non, il ne pleuvra pas; il ne peut pas pleuvoir puisque nous avons rendez-vous ». Pourtant, à la suite d'une prédiction de ce genre que les événements avaient infirmée, je me garde, à présent, de faire allusion à cette protection céleste.

. . . . . .

J'ai oublié, l'autre jour, en parlant de Curti, de citer ce trait charmant que m'a raconté Madeleine. Au cours des promenades qu'il faisait parfois avec sa fille, il arrivait que celle-ci prononçât, par légèreté, une parole qui causait de la peine à son père. Il ne la relevait pas, mais, le lendemain, quelquefois même plusieurs jours après, il répétait cette même parole, mais comme si elle venait de lui, si bien que sa fille riait de ce qu'elle se souvenait avoir dit. Il y a d'ailleurs une foule de choses que j'ai oublié de dire sur Curti qui me reviennent continuellement à l'esprit, notamment cette manie qu'il a de s'intéresser aux petites occupations, aux détails sans importance de l'existence. Il tient d'une façon prodigieuse à ses habitudes et rien ne le trouble autant que l'inobservation de l'une d'elles. Comme ceux qui, après une existence mouvementée, se retirent, il éprouve un plaisir immense à flâner, à lire des pronostics et à s'assurer le lendemain de leur justesse, à lire des prévisions atmosphériques, des catalogues, à interroger ses domestiques pour savoir toutes les raisons qui ont amené le changement de place d'un objet.

J'ai remarqué également combien il est peiné lorsqu'un événement met en vedette le monde auquel il a appartenu. De voir son entourage, les journaux, parler d'une chose qui, jadis, lui était familière sans qu'on vienne lui demander son opinion, lui est très pénible. Sans dire un mot, il regarde alors les gens prendre parti avec ce sentiment désagréable que l'on ressent quand on est plus qualifié qu'autrui pour donner une opinion, mais que personne ne nous la demande. Il lui arrive pourtant de parler quand même, mais il ne tarde pas à s'aper-

cevoir que vingt années se sont écoulées, que malgré ses efforts pour paraître renseigné, il se trouve des inconnus qui en savent plus long que lui.

Alors que jadis sa susceptibilité était grande, à présent rien ne lui paraît devoir mériter le moindre emportement. Il ressemble à ces hommes à qui la moindre observation d'un ami est intolérable et qui, pris à partie dans un lieu public, ne répondent pas et, comme s'ils étaient lassés d'avoir trop répondu marquent, sur leurs lèvres, cette expression : « Cela ne m'atteint pas ». Rien, en effet, ne l'atteint plus. Il s'applique pourtant à ne pas laisser supposer que cet air indifférent puisse être pris pour de la fierté. Il craint par-dessus tout de froisser. Il est toujours de l'avis de son interlocuteur et s'il arrive qu'on lui manque un peu de respect, il ne s'en soucie même pas. Quand sa femme insistait pour qu'il la conduisît chez des gens qu'il avait connus, il se défendait en invoquant la bêtise de ces gens, leur vanité, car il jugeait déjà sans indulgence ce monde dont l'éloignement avait fait naître sa sévérité.

Depuis que sa femme est morte et sa fille mariée, Curti vit seul. Ses plus délicieuses soirées, il les passe, lorsqu'un ami musicien vient lui jouer ses morceaux préférés. Il fait dire alors qu'il n'est là pour personne, et, enfermé avec le musicien, il l'écoute dans le recueillement, sans jamais demander un autre morceau quand l'ami s'arrête, attendant simplement avec un espoir qu'il cache qu'on se remette à jouer, car il a un tel amour pour la musique que jamais il n'oserait demander quoi que ce fût, de peur de paraître profane et ignorer que l'inspiration est fugitive. Et si, ayant affaire à un musicien qui prend le silence pour de l'incompréhension et ne joue plus, malgré sa désillusion, Curti se met à parler d'un air indifférent, sans paraître rien regretter.

Une expression triste est toujours sur son visage et ce qui amène des rires chez autrui anime à peine son regard. Il est curieux de remarquer combien il est choqué lorsque quelqu'un, à la suite d'un ennui, ne semble pas abattu et prend l'événement avec bonne humeur. Devant ces optimistes, il est perplexe. Je veux citer cette petite histoire que j'ai apprise par ma femme et qui me semble éclairer le caractère de cet homme.

Un de ses amis lui avait dit un jour : « Si vous n'avez rien à faire ce soir, je passerai vous prendre et nous irons au théâtre. » Curti n'étant pas libre, avait dû refuser, ce qui le plongea dans une sorte de mécontentement de soi. Le désir le plus insignifiant d'autrui était pour Curti comme une obligation. A peine rentré, il ne sut comment se faire pardonner son refus qui avait été pourtant accueilli par : « Mais cela n'a aucune importance. Je disais cela à tout hasard. D'ailleurs, même si vous aviez pu, je crois qu'au dernier moment j'aurais été empêché. » Le lendemain, il résolut de téléphoner à son ami pour l'inviter. Mais il ne téléphona pas. La peur d'apprendre qu'on avait été au théâtre sans lui l'en avait empêché. Car, en ce cas, un autre malaise eût succédé au premier, celui que l'on éprouve quand on s'aperçoit que les gens font avec d'autres ce qu'ils avaient d'abord résolu de faire avec vous.

Avant d'être ruiné, Curti avait obligé bien des camarades. Lorsqu'il eut perdu la plus grosse partie de sa fortune, ce fut vers eux qu'il se tourna instinctivement. Mais ils l'évitèrent. Jeune homme, il avait vaguement rêvé de devenir un grand orateur. De ses aspirations, il garda toute sa vie l'expression « facilité de parole », qui revient encore aujourd'hui continuellement dans sa conversation. De même, de l'ingratitude de ses obligés, il a conservé une autre expression, celle-ci : « Il n'a pas voulu lui serrer la main ». Alors que, sans avoir été ruiné, il est facile de se rendre compte du peu de cas que font les hommes de la reconnaissance, c'est cette expérience qui a tout appris au père de Madeleine. En conséquence, son jugement sur le monde est à la fois plus mauvais et moins mauvais qu'il devrait être, plus mauvais parce qu'il accuse ce monde d'être indirectement la cause de sa chute, et moins mauvais parce que, cette chute n'ayant pas existé, rien ne l'eût poussé à juger mal autrui.

4 novembre.

Aujourd'hui, je me suis senti las, triste, abattu comme rarement je l'ai été. C'était quelque chose d'effrayant. Il me répugne de parler de moi, mais quand je pense à tous ces gens que je rencontre chaque jour, cela me fait du bien de les

quitter pour rentrer en moi-même. A ces moments de dépression, je crois que personne ne m'aime, que je suis un pauvre être qui ne peut rien vouloir, rien tenter. Il me semble que le monde entier s'est ligué contre moi. Il est terrible de vivre ainsi sans être aimé, de toujours tout donner, de se dévouer et de ne jamais rien recevoir en échange. Je ferais les plus grands sacrifices pour Madeleine et elle n'est pas heureuse. J'ai l'impression que je suis un isolé, une victime, que si je tombais gravement malade, je serais seul. Des amis me rendraient visite, mais pourquoi? Parce qu'il faut qu'ils se meuvent, parce qu'il faut aller quelque part pour ne pas s'ennuyer, parce qu'au lieu d'aller ailleurs ils viendraient me voir, ce qui ne manquerait pas d'intérêt puisque je serais sur le point de mourir. J'aimerais mieux n'avoir personne autour de moi, n'être entouré que de silence, pour avoir seulement la certitude qu'il y a quelque part, un être que j'aime et qui m'aime, un être pour lequel je suis tout. Je me suis assis, à la tombée de la nuit, dans mon bureau et j'ai pleuré. J'ai pleuré je ne sais pas pourquoi. Ma vie n'a rien de terrible. Je n'ai jamais eu d'ambitions irréalisables. Je perds de l'argent mais cela m'est égal. Ma vie n'a pas changé pour cela. Je ne m'ennuie par particulièrement. Pourquoi ai-je pleuré alors? Il y a des spectacles qui me distraient pourtant. Hier soir j'ai été au théâtre, où l'on jouait une pièce excellente, et après, Madeleine et moi, nous avons été souper. J'étais gai. Je ne pensais à rien. C'est donc un homme normal qui est à ce point accablé en ce moment. Je ne suis pas neurasthénique, ni sentimental. Je ne suis rien de particulier. D'où vient alors que je ressemble à ce point à une épave? Si l'on était entré en coup de vent au moment où je pleurais je me serais dressé comme si rien n'était et j'eusse fait ce qu'on m'aurait proposé avec la gaîté nécessaire, comme si jamais je n'avais souffert. Ce n'est pourtant pas de la comédie tout cela. Je ne me trompe pas. Je pleure. Je souffre et je ne peux rien contre moi-même, et je vis comme tout le monde. Je suis incapable d'envisager une autre existence. C'est surtout cela qui m'étonne de pleurer ainsi, et tout de suite après de ressembler au premier venu. J'ai les occupations de tout le monde, je vais au théâtre, je suis gai, et au fond de moi-

même il y a toujours quelque chose qui n'est pas heureux, quelque chose d'insatisfait. J'aime Madeleine, je suis jaloux d'elle, il me semble que ma vie serait terminée si elle venait à disparaître, et pourtant en même temps, il y a quelque chose d'autre en moi. Dès que je suis seul, ce « quelque chose » s'éveille, plus rien ne reste et je souffre. Je ne peux pas être seul et je déteste le monde. J'aime Madeleine et en même temps je ne l'aime pas. Il ne se passe pas une journée que je ne m'approche d'un camarade pour lui parler et que brusquement je ne fasse demi-tour. Ce qui me terrifie, c'est que je suis tout le temps malheureux et que tout le temps j'agis en homme heureux. Je ne prends jamais un bonheur entièrement. Mes joies, je les méprises au fond de moi-même. Il est vrai qu'à présent que j'ai un peu plus d'âge, je commence à les prendre telles qu'elles sont sans trop penser qu'elles ne sont pas des joies. Mais pourtant une voix s'élève en moi qui, à chaque pas, à chaque événement, me dit que ce pas et cet événement ne sont dus qu'aux circonstances. Malgré tout l'amour que j'ai pour Madeleine, elle n'est que la femme que j'ai rencontrée, alors que celle que j'aime, je ne peux pas la rencontrer, car il est impossible qu'au milieu du monde je la trouve, parce qu'elle n'est peut-être pas née ou qu'elle est morte depuis des siècles. Derrière tous mes actes, toutes mes passions, il y a ce sentiment que je suis placé au centre d'un monde qui n'est rien et que tout ce qui m'arrive n'est qu'une misérable caricature des événements que j'aurais dû vivre. Et en même temps que je pense à cela, je pense qu'une telle pensée est ridicule, qu'ailleurs, que jadis, que dans l'avenir ce n'est pas mieux. Je n'ai aucune raison d'en vouloir à personne. C'est cela qui est pénible. Le bonheur est impossible, et, quand je pleure comme hier, ce n'est pas parce que je ne puis l'atteindre ni parce qu'il est impossible, c'est parce que je suis mécontent de ce que je possède, que je ne sais plus de quel côté me tourner pour éviter tous ces gens, que je souffre d'être attaché à un milieu qui n'est pas pire que les autres, que je sais ne pas être pire et qui pourtant me dégoûte. Il n'y a donc rien à faire, rien, rien, et c'est cela qui est la cause de tout. C'est de savoir que jamais je ne serai plus heureux qu'à présent, ni plus malheureux, que tout ce qui peut m'arriver me semblera sans intérêt,

et que malgré cela je vis, je m'intéresse à la vie, j'aime, et je suis parfois content.

10 novembre.

Après le dîner, alors que d'habitude Madeleine éprouve un certain plaisir à prendre son café, à rester auprès du feu, elle s'est brusquement sentie triste, comme si tout ce qui fait le cours de sa vie était vain et n'avait aucune raison d'être. Elle me regarda. J'étais en train de chercher un journal parmi d'autres journaux et je pensais que c'est toujours ce qu'on cherche qui vient en dernier sous la main. Elle se leva et se rendit dans sa chambre. Mon humeur du moment fit que je ne m'en formalisai pas. Elle en fut terriblement dépitée. Car c'est justement aux instants où elle croit vouloir être seule, qu'elle désire que j'abandonne mes occupations pour lui parler avec mon cœur. « Il ne pense qu'à lui. Il me préfère même la lecture. » Quand elle est nerveuse, elle croit toujours qu'on lui préfère quelque chose. Elle alimente ainsi sa tristesse. Elle tire la force de souffrir de l'incompréhension que son entourage lui marque. Elle voudrait que, quand elle est triste, à la minute même on soit triste, et que, lorsqu'elle est joyeuse, on le soit également en même temps. Il ne lui vient pas à l'esprit que je pourrais lui reprocher une semblable inadaptation. A peine dans sa chambre elle se met à pleurer. Au bout de quelques minutes elle se domine et, le visage refait, revient auprès de moi. C'est, pense-t-elle, la marque de son originalité de cacher au monde ses peines, mais non point à la manière de ceux qui les dissimulent de telle façon qu'ils les laissent deviner, mais de les cacher réellement. C'est une comédie qui la grise de se défendre ainsi de montrer son cœur. D'être seule avec une douleur qu'elle masque, de tromper un interlocuteur, fait naître en elle un tel sentiment de grandeur qu'elle en éprouve une joie profonde. — « Tu as trouvé ton journal? » me demanda-t-elle en revenant. — « Oui. Cela ne t'ennuie pas que je lise? » Cette question gêna Madeleine, car une marque d'intérêt rend d'un seul coup son attitude un peu ridicule. Lorsqu'on lui témoigne de la tendresse au moment où elle s'imagine être seule avec elle-même, elle est confuse. Pour rester seule, elle

combat alors cette même tendresse, dont le défaut était la cause de son attitude. Elle ne veut pas l'accepter. Prononcerait-on la parole même qu'elle avait attendue avec tant d'espoir, qu'elle s'efforcerait de tout son être d'en changer le sens. Elle se rendrait désagréable; elle m'accuserait de sentimentalité. Ce qui manquait un instant avant est de trop un instant après.

Vers neuf heures, la femme de chambre a annoncé François Joly. C'est un des rares hommes pour qui j'ai de l'estime. Il doit avoir une quarantaine d'années et il n'a aucun attrait physique. Son honnêteté, sa droiture, l'ont toujours écarté de la réussite. On se souvient peut-être qu'en 1912, une certaine Jeanne Hurtu se signala à l'attention du public par une série d'extravagances dont la dernière la conduisit sur les bancs d'une chambre correctionnelle. Cette femme de modeste extraction avait la réputation d'avoir le génie des affaires. Elle s'était mise en tête, voulant ainsi prouver sa bonne foi, de ne pas choisir un grand avocat et le magistrat instructeur avait donc nommé un avocat d'office. Le hasard avait désigné Joly. Le procès plaidé, Mme Hurtu avait été condamnée, alors que sur son insistance, sur celle de son amant, sur celle de ses parents, on avait fait pression sur Joly pour qu'il ne fît qu'une plaidoirie sans la moindre portée, l'innocence de l'inculpée devant éclater sans grossière défense. François s'était donc borné à réfuter certaines inexactitudes. En appel, elle eut recours à un autre avocat, célèbre celui-là, et elle fut acquittée. Joly, à la suite de cette aventure, devint la risée de ses collègues et vit sa carrière singulièrement compromise. Mais loin de se plaindre, il adopta une attitude digne. Il s'associa avec un confrère et fonda un cabinet, où il ne s'occupa plus que d'affaires, sans grande importance. Joly est devenu un peu misanthrope. Il voit partout le mal, mais chose étrange, sauf dans les causes que ses clients lui apportent et qu'il considère d'un œil professionnel. Il vit seul dans un triste appartement de la rue de Lille, et vis-à-vis de lui, je fais figure de bon vivant et d'ambitieux. En dehors de ses dossiers, sa seule passion est l'amitié. Elle n'est pas pour lui un accident, une sorte d'heureux hasard. Il choisit longuement le futur élu et quand il lui

parle, il est visible que c'est en prévision de ce qu'il pourrait advenir d'heureux par la suite. On se dévoue sincèrement pour lui. On n'hésite pas à lui rendre n'importe quel service. Personne n'abuse de sa bonté. Pourtant, elle a quelque chose de cette tristesse qui revêt les sentiments lorsqu'ils ne sont point profonds et purs. Car, dans toutes ses protestations d'amitié, il y a toujours un détail qui signale qu'au fond elles ne sont pas très solide.

Joly venait me demander si je ne connaissais point un excellent spécialiste des maladies de cœur, sa mère ayant depuis quelques semaines des troubles cardiaques qui ne laissaient pas d'inquiéter son entourage. Il venait pourtant de quitter son grand ami Sarbelos, à qui il n'avait soufflé mot de cette maladie. Il s'était réservé de me demander en premier ce renseignement pour que je l'écoutasse avec plus de gravité, car, malgré tout, il me trouve un peu léger dans ma façon de vivre. Joly s'acharne à vouloir rendre les gens semblables à ce qu'il désire qu'ils soient, et cette demande, par son importance, lui semblait devoir m'élever. Mais moi, qui en une autre circonstance me fusse montré plein de compassion, je ne sais pourquoi je répondis : « Mais avec plaisir » comme si on était venu m'inviter à quelque bal costumé. Cependant que je feuilletais un carnet d'adresses, Madeleine entama une conversation avec le visiteur. « Comment se fait-il que vous ne veniez pas plus souvent nous voir? Vos visites nous font un si grand plaisir. Vous devriez déjeuner avec nous un jour. Il vaut mieux que nous fixions tout cela immédiatement, sans quoi nous ne le ferons jamais. » Madeleine se montrait plus aimable que de coutume avec Joly. Ele sait l'estime que j'ai pour lui et, dans le but de m'être désagréable, je sentis qu'elle voulait se montrer trop aimable. Elle ne peut admettre chez moi le moindre sentiment pour quelqu'un d'autre qu'elle. Lorsqu'elle devine que j'ai de l'amitié, du respect pour quelqu'un, sur-le-champ elle exagère mes propres sentiments, comme s'ils étaient siens. En toutes circonstances d'ailleurs, elle ne peut supporter un intérêt porté ailleurs que sur elle. Elle en fait la caricature. Pour se venger, elle devient alors plus amicale que celui qui a des raisons de l'être et cela avec une innocence apparente, comme si elle

eût été sincère et prête, si on lui eût fait le moindre reproche, à dire : « Mais je ne te comprends plus. Tu me dis que c'est ton ami. C'est tout à fait naturel que je sois gentille avec lui! » Déjà avant notre mariage il en avait été de même. Elle aimait à jouer cette comédie, sans la moindre pensée sincère pour la personne à qui elle témoignait tant d'affection, simplement parce que cette personne m'était chère. Elle continua ainsi tout le temps que Joly resta, si bien que ce dernier crut tout ce qu'elle lui dit et ne sut plus comment se montrer digne d'une telle sympathie. Mais lorsqu'il fut parti, je ne pus m'empêcher d'en faire le reproche à Madeleine. Sans doute à cause de la nervosité dans laquelle elle se trouvait ce soir-là, Madeleine, au lieu de jouer l'innocence, de dire ce qu'elle disait habituellement dans ce cas, m'affirma qu'elle avait conquis mon ami pour me donner une leçon, pour que je visse comment j'étais, qu'elle n'avait rien fait d'elle-même, qu'elle m'avait simplement imité.

12 novembre.

Joly a téléphoné, lui qui a toujours peur de déranger, pour m'apprendre simplement que sa mère avait été très contente de mon cardiologue. Cela m'a été un peu désagréable. J'ai reproché à Madeleine d'avoir essayé de séduire cet homme parfait, d'avoir joué avec ses nobles sentiments, et j'ai été jusqu'à lui dire que je ne l'aurais pas crue capable de cela. Elle n'a pas sourcillé. Elle m'a écouté et lorsque j'eus fini, elle a haussé simplement les épaules avec un sourire qui laissait entendre que je ne savais pas où je plaçais mon amitié et que les hommes avaient beau être des modèles de droiture, cela n'empêchait pas que si une « occasion » se présentait, ils ne la laissaient pas passer. Ce haussement d'épaules et ce sourire m'ont peiné. Cela me contrarie de voir Joly dans une si fâcheuse posture et en même temps, je ne peux pas en garder rancune à ma femme. Je ne redoute plus qu'une chose, que Madeleine, par un hasard extraordinaire, ait raison par la suite. Moi qui jadis aurais accueilli Joly chaque jour, je me pris à appréhender qu'il ne revînt. Ma droiture me porte à réprouver cette situation où l'homme est complice de la femme, où il sait par sa femme qu'un ami la courtise,

mais où il ne le dit pas à ce tiers et lui laisse croire qu'il ne sait rien. Voilà où les histoires de Madeleine me plongent. Mais, je l'aime à un tel point, que peu à peu il m'est apparu qu'elle avait peut-être raison et que son amabilité n'avait eu d'autre but que de me faire plaisir et que la faute au fond venait de moi.

13 novembre.

Dans la soirée, comme la première fois, Joly est venu me rendre visite. Avant qu'il fût introduit, Madeleine a triomphé : « Tu vois tes amis, tu vois comment ils sont. Si c'est cela que tu appelles un ami, eh bien! tu n'es pas difficile. — Il vient nous remercier, dis-je sans conviction. — Il a déjà téléphoné; il ne va tout de même pas te remercier indéfiniment. Tu n'as qu'à lui faire sentir qu'il se conduit mal. » C'était ce que cherchait Madeleine dans son désir de domination. A ce moment Joly entra. Il avait le visage pâle et semblait ému. Il venait demander si réellement ce docteur avait de la valeur, car il avait été pessimiste en ce qui concernait sa mère. Il se passa alors ceci d'étrange. Cependant que moi qui avais été si long à admettre ce que Madeleine avait insinué, je voyais dans les paroles de mon ami un certain amour confus pour ma femme, cette dernière, changeant complètement de ton, parla vraiment avec gentillesse à Joly, comme avant, mais cette fois avec une sincérité profonde. Madeleine a ceci de particulier : une complète indépendance de sentiments. Rien ne reste de tout ce qu'elle a dit, si, brusquement, par un revirement quelconque, elle change d'opinion sur quelqu'un. En revoyant Joly si déprimé, toute la petite comédie de la séduction avait disparu, et, sans tenir compte de ce qu'elle avait semé dans les esprits, elle se montrait sous un jour nouveau et imprévu. Comme les gens qui marchent naturellement vite s'étonnent de voir leur compagnon derrière eux, elle ne comprenait pas qu'on ne la suivît pas. Et quand il arrive que dans certains cas on lui dise. « Mais ce n'est pas ce que vous pensiez tout à l'heure! », elle se fâche terriblement comme si on l'eût accusée publiquement de mensonge.

Lorsque Joly fut reparti, accompagné par les douces paroles

de Madeleine qui brusquement avait découvert en lui un grand cœur, je regardai ma femme avec tendresse. Je la trouvais étonnante d'être aussi naturelle, aussi proche de la vie, aussi sincère devant ce qu'elle pensait. Je voulus lui dire que je l'aimais. Mais je sentis que cela allait lui déplaire, car, à présent, elle ne voulait pas paraître abonder dans mon sens et croire avec moi aux qualités de mon ami. « Laisse-moi, dit-elle, François n'est pas très sympathique, mais il m'a fait de la peine tout à l'heure en parlant de sa mère. »

14 novembre.

Raoul Sospel le seul ami de Curti a un fils unique, Roger, qui est du même âge que Madeleine. C'était la principale raison, je crois, qui a créé des liens de sympathie entre les deux hommes. S'ils étaient tout à fait dissemblables par leur caractère, ils avaient ceci de commun que tous deux adoraient leur enfant. Roger est un grand garçon, détraqué par sa pudeur excessive et sa timidité. Il y a en lui un mélange extraordinaire de pureté et de mécontentement de soi, de générosité verbale sincère et d'oubli complet de réalisation, de possibilité de dévouement, de sacrifice que vient presque toujours enlaidir un sentiment bas.

Impulsif, violent, il veut plaire, et, dès qu'il a plu, veut déplaire. Il affiche un certain air méprisant qu'il croit de la plus belle allure vis-à-vis de ses camarades faibles, pauvres, sans défense, pour montrer combien il fait peu de cas de tout ce qu'on lui a enseigné.

Madeleine, ainsi qu'elle me l'a avoué elle-même, a eu pour ce jeune homme une profonde affection. Aussi, quand elle m'a appris qu'elle l'a revu aujourd'hui, ai-je eu beaucoup de mal à me contenir. Avant notre mariage, ils sortaient souvent ensemble. Je dois dire qu'il n'y a jamais eu entre eux qu'une grande camaraderie datant de l'enfance. Pourtant j'en ai toujours gardé un souvenir pénible. Si je ne m'étais pas retenu, combien de fois me serais-je emporté contre ce jeune homme! J'imagine très bien la scène.

En le revoyant, Madeleine a eu, j'en suis certain, comme la révélation qu'elle pourrait l'aimer. Brusquement, il lui est apparu sous un aspect différent. Il devait être six heures du

soir. Dans la pénombre, Roger la regardait lui aussi avec une attention nouvelle. Cela a dû surprendre Madeleine qu'elle eût à ce point oublié un homme qu'elle connaissait pourtant si bien. Elle l'a dévisagé, c'était bien un homme à présent. En même temps, elle s'est sentie à l'aise à côté de lui comme à côté d'un parent. Il a changé et cependant il est le même. Une surprise analogue a été éprouvée par Roger, mais avec la différence qu'au lieu de découvrir chez Madeleine ce qui l'avait frappée chez lui, c'est-à-dire de la force, un certain air nouveau d'homme, il a découvert, lui, quelque chose de soumis, de faible et en même temps un sens critique contre lequel, inconsciemment, il s'est défendu. Tous deux en face l'un de l'autre, sans tenir compte de mon existence, étaient deux êtres nouveaux, qui se connaissaient, qui s'étaient appréciés et qui maintenant se regardaient, tellement fort est l'attrait qu'ils ont l'un pour l'autre, comme si jamais ils ne s'étaient connus. Alors que jadis Roger n'avait jamais été bien prévenant, aujourd'hui il a dû être aux petits soins, d'autant plus qu'il a tenu à montrer le changement qui s'est opéré en lui. Madeleine, elle, a accepté cette galanterie comme elle l'eût fait d'un étranger. Cela l'a émue que, sous cette apparence nouvelle, existât le passé, tout ce qu'ils savent l'un de l'autre.

Quand elle est rentrée, j'ai naturellement remarqué qu'elle était bouleversée. J'ai fait semblant de ne m'apercevoir de rien et je l'ai accueillie par ces mots : « Je t'attends depuis une heure, je ne voulais pas sortir avant de te voir. Figure-toi que je suis obligé de dîner avec Labasse. Je serai de retour à neuf heures et demie. Écoute, ma chérie, je ne prendrai presque rien et nous dînerons ensemble à mon retour. » Madeleine fut trop heureuse de sauter sur une occasion de m'en vouloir. « Tu dîneras avec Labasse, puisque tu l'as voulu », dit-elle. Je résolus de rester. Au bout d'un instant elle téléphona à son père, puis machinalement interrogea : « Il est parti? — Qui? demandai-je. — Roger. — Ah! tu l'as donc vu cet après-midi, ajoutai-je distraitement, comme si j'avais oublié que Madeleine avait dû rencontrer chez son père M. Sospel et Roger. — Tu le sais bien », dit-elle. Je me tus. A l'autre bout du fil on avait répondu vraisemblablement que le jeune homme

était parti, car j'observai qu'elle posa le récepteur avec un certain contentement. Il est en effet agréable, quand on est loin de ceux que l'on aime, d'apprendre qu'ils ont repris le cours habituel de leur vie, qu'ils rentrent par exemple chez eux d'un pas lent en fumant des cigarettes. Durant quelques minutes, elle réfléchit, probablement à ce qu'elle avait dit, cherchant un prétexte à revoir Roger sans qu'elle eût l'air de le souhaiter. « Il faudra d'ailleurs, me dit-elle, que nous l'invitions. » La peur de mentir est si grande chez Madeleine que de revoir Roger autrement que d'une façon qu'elle eût pu m'avouer ne lui venait pas à l'esprit. « Il pourra sortir avec moi, continua-t-elle, puisque toi tu ne peux jamais le faire. » Je suis souvent pris, aussi ne doutait-elle pas que j'accepterais. « Après tout, poursuivit-elle, je ne sais pas si cela l'amusera. » En regardant Madeleine je compris qu'elle était gênée de paraître aux yeux de Roger sous la domination d'un mari. Petit à petit, je remarquais que sa mauvaise humeur s'accentuait de se sentir les mains liées. « Je n'ai qu'à lui téléphoner après tout, a-t-elle dû penser, et lui demander de venir me prendre ici, quand il n'y aura personne, pour me conduire dans un endroit où je ne saurais aller seule. » Ceci projeté, elle se réservait de me l'annoncer, comme si c'était tout naturel. Ses scrupules d'être la première à faire signe au jeune homme avaient déjà disparu. En réalité, Madeleine a un caractère bizarre. Alors qu'elle se laisserait plutôt mourir que de paraître tenir à quelqu'un, il suffit de quelques heures pour que, sans la moindre discrétion, elle relance autrui. J'étais agacé. « Je ne vois pas pourquoi, dis-je, tu téléphones à ton père. Que peut te faire que Roger soit ou ne soit pas parti? — Tu tiens peut-être à ce que je lui téléphone directement? — As-tu quelque chose de particulier à lui dire? — Non. — Si tu désires tellement le voir tu n'as qu'à l'inviter ici, ou bien si tu veux sortir avec lui, demande à Marguerite de vous accompagner. » Je sentis que cette dernière proposition ne plaisait guère à Madeleine. Alors qu'en tout autre circonstance, elle ne se fût même pas donné la peine de répondre, elle m'approuva. Dès qu'elle se sent en faute, elle devient conciliante. Elle fut bientôt en communication avec son amie, mais elle se garda bien de

parler de Roger. Je lui en demandai la raison. « Ah! c'est vrai, dit-elle, j'ai oublié! Il fallait pourtant que je le fasse. Sospel tient tellement à ce que je m'occupe de son fils. » Le premier moment d'étonnement passé, ces paroles me causèrent un bien immense. Je compris que j'avais été victime de mon imagination et que l'intérêt que Madeleine portait à Roger n'était pas celui que je supposais. Sospel, sachant l'empire que ma femme avait eu sur son fils, lui avait demandé de le distraire, de lui faire connaître des amis, ce qui est somme toute très naturel, puisque Roger était absent de Paris depuis quatre ans. Tout s'expliquait. Pourtant, malgré mon soulagement, je ne pus m'empêcher de songer à la bizarrerie de Madeleine. Au lieu de me dire tout de suite ce qui en était, elle m'avait volontairement caché la vérité, afin sans doute d'exciter ma jalousie, et, cela d'une façon bien curieuse, puisqu'elle avait été jusqu'à jouer la comédie de paraître obéissante, comme si je l'avais prise en faute.

16 novembre.

Hier soir, nous avons été, Madeleine et moi, chez des amis où je savais que nous rencontrerions un collectionneur. En cours de route, j'ai dit à Madeleine : « Si Catifait (c'est le nom du collectionneur) est là, tu t'amuseras. Je n'ai jamais vu un homme aussi ridicule et aussi plein de prétentions ». En effet, j'avais eu cette impression, lorsque je l'avais rencontré. Or, il s'est trouvé que Catifait a été charmant. A mesure que la soirée s'écoulait, je vis tout ce que j'avais dit fondre devant la réalité. Cet homme était au contraire d'une gentillesse extraordinaire, d'une modestie charmante, et il parlait de ses collections comme avec le regret d'en priver ses semblables par sa passion. On sentait qu'il décrivait ses pièces rares non avec fierté, mais plutôt avec la gêne d'être seul à posséder ces merveilles. Je raconte ce petit incident sans importance pour montrer ce que Madeleine a d'imprévu. Elle a passé sa vie à me reprocher mon amertume, à trouver que je n'aime personne, que je suis jaloux de tout le monde. Or, en une circonstance comme celle-ci, où il lui serait si facile de m'accabler, elle n'a pas soufflé mot de mon jugement hâtif. En

quittant ces amis, elle m'a dit que Catifait était charmant, paraissant avoir complètement oublié toutes mes appréciations précédentes. La vérité est que Madeleine a une très grande qualité. Elle n'attache absolument aucune importance à tout ce que l'on prononce à la légère. Ainsi, quand il m'arrive de dire une bêtise, au contraire de moi qui m'acharne, qui me sers d'un mot malheureux pour en tirer les pires conclusions, elle ne la relève même pas, pleine d'indulgence qu'elle est pour l'effroyable vide des paroles. Elle n'écoute pas les mots. S'il m'arrive par exemple de lui dire je ne sais quelle injure, si elle est bien disposée, elle ne l'entendra pas et me répondra comme si, au contraire, je lui avais fait un compliment. Ce n'est pas qu'elle soit habituée au lamentable désordre de ma conversation. C'est tout simplement qu'elle m'a jugé selon elle et non selon ce que je dis. En effet, c'est peut-être un des défauts que j'abomine le plus en moi que cette sorte d'emportement, de nervosité, qui me fait porter des jugements, aimer ou détester quelqu'un pour, aussitôt après, émettre l'opinion contraire. Tout cela est bien significatif de l'homme que je suis, sans clarté, sans grandeur, ne pouvant s'appuyer sur son passé, tellement il est plein d'invraisemblances, de bêtises, d'actes incohérents. Le passé me fait horreur. Ah! comme je voudrais pouvoir vouloir, pouvoir garder mes opinions, pouvoir ne pas être mis en contradiction avec moi-même. Je voudrais que chacun de mes actes, chacune de mes paroles soient la pierre d'un édifice que je construirais à travers les années. Au lieu de cela, tout est vague, tout est susceptible de me faire regretter quelque chose, tout est méchant quand il faut être bon. En même temps que je tire un argument de mon passé pour quelque événement présent, je sens qu'il en existe mille autres qui prouveraient le contraire et cela justement pour une chose que présentement je désire de toutes mes forces.

18 novembre.

Dans l'après-midi, Madeleine m'a entraîné chez Marguerite. J'ai commencé par refuser, mais elle a tellement insisté, prétextant que son amie avait téléphoné pour nous inviter tous les deux à prendre le thé, qu'elle serait très déçue si

je ne venais pas, que, finalement, je l'ai accompagnée. Elle ne me parla pas de Roger, mais j'étais certain que dans mon dos elle s'était arrangée pour qu'il fût là. Il pourrait sembler étonnant qu'en ce cas Madeleine ait tant insisté pour que je vienne. La cause est qu'elle est incapable de mentir. Dès qu'elle se sent en faute, elle oublie son plaisir. Rencontrer Roger sans moi, cela en sachant très bien que c'est elle qui l'a voulu, lui deviendrait odieux au moment de le faire. Elle peut préparer toute une histoire pour être libre à une certaine heure, mais l'heure venue, il lui semble brusquement que tout le monde saura la vérité, et, par crainte peut-être d'être surprise en flagrant délit de mensonge, elle préfère abandonner une réjouissance qu'elle avait pourtant soigneusement préparée.

En arrivant chez Marguerite, nous avons trouvé, à notre grande surprise, cette dernière seule. « Je me sens tellement mal, dit-elle, que j'ai tout décommandé, sauf vous deux que je tenais beaucoup à voir. » Comme les gens qui vivent pour le monde, il arrivait presque chaque jour à cette femme de rentrer en elle-même plus encore que ceux qui le méprisent. Car toujours, soit par inattention, soit par susceptibilité, elle est froissée et alors il se passe ceci d'étrange, et cela depuis des années presque quotidiennement, qu'elle se replie sur elle-même, triste, découragée, jusqu'à la minute où de nouveau un événement quelconque la tire de son état. Pendant une heure elle voit de haut toutes ces intrigues, toute la mesquinerie des gens et éprouve une profonde sensation de paix. Elle rêve alors d'un bonheur simple et juge sans indulgence son ambition de jouer un rôle, d'avoir de l'influence. Mais il en est de ces envolées comme pour un gourmand des conseils d'un médecin. Cela la frappe comme quelque chose venant du dehors, comme un avertissement et non comme un cri de sa propre conscience. Peu après ne tarde pas d'arriver le réconfort, ce même réconfort que l'homme effrayé par le médecin retrouve quand il a oublié peu à peu les conseils, dans le cours redevenu normal de sa vie. Marguerite, ainsi que je le devinai peu après, se trouvait justement dans cet état, à la suite d'une parole méchante qui avait été dite sur elle et qu'on lui avait répétée

comme étant une gentillesse, en jouant l'étonnement devant sa surprise et finalement en lui assurant qu'elle devait se tromper, si bien qu'elle avait été déçue non seulement sur la personne qui, la première, avait prononcé cette parole, mais aussi sur celle qui l'avait répétée. Madeleine s'aperçut bien qu'il y avait quelque chose d'inaccoutumé sur le visage de son amie.

Après avoir échangé quelques phrases banales auxquelles Marguerite répondit comme si rien n'était, Madeleine n'a pu s'empêcher de s'enquérir de Roger. « Tu devrais, Marguerite, l'inviter ici avec quelques amis. Ce garçon a besoin de compagnie. Dès que tu seras remise, promets-moi de t'occuper de lui. Il t'aime d'ailleurs beaucoup. » Ces mots causèrent sur Marguerite un effet déplorable. Elle venait, une minute avant, de songer qu'elle n'inviterait plus personne, qu'elle en avait assez du monde, qu'après tout elle pouvait très bien vivre seule... et on lui demandait ce service. Une seconde elle resta hésitante : « Cela ne presse pas », dit Madeleine qui remarqua l'indécision de son amie. A ce moment les regards des deux femmes se croisèrent. Alors, comme par enchantement, Marguerite se ranima. Elle eut le visage étrange des gens qui n'ont pas de rancune et qui, après une injure, se mettent tout à coup à agir comme si rien ne s'était passé, et cela en toute sincérité. « Mais certainement, répondit-elle, si cela peut t'être utile. J'inviterai également des amis, comme cela ce sera plus amusant. » Je devinai que Marguerite avait compris que ma femme tenait à rencontrer Roger chez elle et, par une de ces méchancetés féminines que justement Madeleine abominait, elle s'était mise de son côté, mais d'une manière brusque, destinée à éveiller mon attention et à créer un incident entre ma femme et moi dès que nous serions seuls.

A peine nous sommes-nous trouvés dans la rue que Madeleine n'a pu cacher son mécontentement. « Les femmes sont machiavéliques », dit-elle. Je feignis le seul étonnement. « Marguerite est pourtant très gentille. — Ah! tu trouves! — Enfin, elle n'a rien dit de méchant. » Madeleine est tellement inconsciente qu'elle aurait voulu que je me fâchasse contre son amie sans que je susse pour quelle raison. Elle aurait voulu que je l'approuvasse alors que la cause de sa

mauvaise humeur était justement que j'eusse été mis au courant de ses propres pensées. Au bout d'un moment, Madeleine continua à maugréer. « Enfin, tu trouves que c'est bien de faire déranger les gens soi-disant pour un thé et leur annoncer qu'on a décommandé tout le monde parce qu'on a la migraine. — Ce n'est tout de même pas bien grave, répondis-je. — Elle l'a fait exprès », ajouta Madeleine. Je sentis alors qu'elle soupçonnait à présent son amie de n'avoir jamais eu la moindre migraine et d'avoir décommandé ses amis uniquement pour empêcher Madeleine de rencontrer Roger et que, par raffinement de cruauté, elle l'avait laissée venir pour jouir de sa déception.

19 novembre.

« Louis, m'a dit Madeleine d'un ton enjoué, il vient de m'arriver une histoire amusante. Tu sais que j'ai rencontré Roger il y a quatre jours chez mon père. Il voulait tant me revoir que je lui ai promis de lui téléphoner. Je ne pouvais pas faire autrement avec un ami de toujours. Je l'ai prié tout à l'heure de venir me prendre pour aller visiter le Louvre. Il a fait de la peinture et c'est tellement intéressant d'avoir quelqu'un qui vous en explique la beauté. » Et elle ajouta, pour montrer le côté technique et intéressé qu'il y avait dans cet appel : « Il faut bien qu'il serve à quelque chose, ce jeune homme. » Je ne répondis pas. Je ne voulais pas cette fois laisser paraître ma jalousie comme je le faisais toujours. « Et quand viendra-t-il? » demandais-je d'un air en apparence indifférent. — « Demain, après le déjeuner. J'ai pensé qu'il valait mieux profiter d'un jour où tu es pris. Comme cela, il ne m'enlèvera pas à toi. — Mais je ne sors justement pas demain, dis-je machinalement. — Je pensais que c'était demain que tu devais aller chez Labasse. — Ah! c'est vrai, j'avais oublié. Tu as raison. Tu n'as qu'à aller au Louvre. C'est très bien », ajoutais-je en craignant brusquement que Madeleine ne s'aperçût de ma jalousie. J'étais nerveux, de plus en plus jaloux, et de ne pouvoir m'insurger contre une chose après tout peu grave accroissait mes maux. Madeleine eût-elle regardé un homme dans la rue que j'eusse souffert en silence plutôt que de lui faire la moindre observation. Je trouve que toutes mes raisons d'être jaloux sont ridicules.

Cette fois pourtant, le fait d'avoir donné rendez-vous à Roger me semblait grave. Mais ainsi que ces hommes manquant de confiance en eux, je n'étais pas certain que ce fût grave. Après tout, ce rendez-vous était peut-être aussi naturel que ma femme le laissait entendre. Qu'eût-elle alors pensé de moi si, me trompant, je lui avais fait un reproche. Elle eût eu des raisons d'être malheureuse, de se plaindre de moi et cela je ne le veux pas, quitte à souffrir. Je souris et parlai d'autre chose. Madeleine, elle, se sentait soulagée. Dans son esprit, afin de calmer sa conscience, c'était vraiment pour se rendre au Louvre qu'elle avait téléphoné à Roger. Pourtant, après un moment, je ne pus m'empêcher de dire : « Crois-tu que cette visite t'intéressera? » Madeleine me regarda avec étonnement. « Je n'ai jamais prétendu que cela m'intéresserait. Je le fais pour faire plaisir à Roger. — Ah! bien », répondis-je distraitement. Madeleine devinait bien que ce projet m'indisposait, mais elle faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. Elle a des scrupules, des remords avant, mais jamais pendant. Dès qu'elle se trouve en présence de celui ou de celle à qui elle ferait de la peine en avouant quelque chose, elle se transforme et devient d'une habileté extraordinaire. Et ce qui l'aide toujours en ces circonstances, c'est que, subissant l'influence de celui avec qui elle se trouve à un point extraordinaire, elle se figure réellement, grâce à une sorte d'oubli de ce qu'elle a fait, que rien de mal n'existe. A présent, en me parlant, elle a sincèrement perdu de vue la raison de son coup de téléphone pour ne voir qu'un rendez-vous pris, comme elle dit, pour aller au Louvre, et si, au lieu d'accueillir cela avec tant de gentillesse, je m'étais fâché, elle se serait également emportée que je la comprisse si mal et que je visse une mauvaise action dans un fait si anodin. Elle est si convaincue de son innocence qu'elle ne s'appliquait même pas à être plus aimable que de coutume pour se faire pardonner. Au contraire même, tellement elle croyait avoir raison, elle jouait sincèrement la mauvaise humeur, se plaignant de tout ce qu'on est obligé de faire dans la vie à cause du monde, mais tout cela non point pour me rassurer, pour tromper mes soupçons, mais pour elle-même, comme si c'était vrai qu'après tout il n'y avait aucun mal dans ce qu'elle faisait.

21 novembre.

Après le déjeuner, Madeleine n'a pu cacher son trouble. Roger allait arriver d'un moment à l'autre. Parce que j'étais au courant de cette visite, elle n'éprouvait aucun embarras. Pourtant, j'ai remarqué sur son visage comme une appréhension. La vérité avait beau ne pas être visible, il se pouvait qu'un jour elle éclatât. Il se pouvait un jour qu'au moment où Roger entrerait chez elle, sa seule présence dévoilât tout ce qu'elle avait fait pour le revoir. Et cela lui était pénible, dans ce lieu même où elle vivait avec moi. Un instant, elle pensa à descendre et à faire, devant Roger qu'elle s'arrangerait à rencontrer, comme si elle avait cru qu'il ne viendrait pas, afin que le soir, en me revoyant, elle pût dire : « Cela m'ennuyait tellement de l'attendre que je suis partie et c'est en sortant que je l'ai rencontré ». Car elle a ceci de particulier, d'être obligée, afin de ne pas mentir, de faire vraiment ce qu'elle va raconter. La perspective d'être mise au pied du mur la rend prudente.

Soudain la femme de chambre annonça l'arrivée de Roger. D'un seul coup, Madeleine cessa d'avoir des scrupules. Pas une seconde, elle n'avait songé à me demander comment il se faisait que je ne sortais pas. Avant de le faire entrer, elle prit une pose avantageuse en s'asseyant et en lisant d'un air distrait une revue de modes. Quand il parut, elle dit avec l'expression qu'elle savait avoir particulièrement jolie : « Vous êtes devenu l'exactitude même, Roger ». Elle regarda seulement après avoir parlé et fut frappée par l'air de plus grande indépendance qu'il semblait avoir. Sans qu'elle sût pourquoi, elle se sentait faite pour prendre avec ce jeune homme des airs de sœur ou de mère. C'était à présent plus fort qu'elle. Alors que, dans sa solitude, ç'avait été certainement à un amant qu'elle songeait, brusquement, depuis qu'il se trouvait devant elle, elle se sentait toute changée, sans la moindre envie de flirter. Plus rien de sentimental n'était en elle. On eût dit que les années n'avaient marché que pour elle et que Roger, à ses yeux, était demeuré le jeune homme de jadis. En même temps, une certaine joie l'envahissait de cette évolution, qui rendait après coup et malgré elle, tout ce qu'elle avait fait, inoffensif, tout ce qu'elle

avait dit vrai. Il m'apparaissait nettement qu'elle n'éprouvait plus aucune attirance pour lui. « Vous allez prendre une tasse de café », dit-elle, sans marquer la moindre hâte à sortir. Elle le recevait tout à coup avec la fierté d'être mariée, de se montrer dirigeant un intérieur. A la réception hâtive et peureuse qu'elle avait préparée, succédait une réception inattendue. Il en est souvent ainsi chez ma femme. Se rend-elle, par exemple, au théâtre et rencontre-t-elle à un entr'acte, dans un couloir, une figure de connaissance que, brusquement, le spectacle qu'elle se réjouissait de voir n'existe plus pour elle. Quant à Roger, il avait une attitude assez embarrassée. Il me jetait des regards sournois. Madeleine le séduisait, mais il ne voulait pas le laisser paraître, car certains hommes ressemblent à la plupart des femmes. Par fierté, par amour-propre, ils ne veulent pas montrer qu'ils éprouvent du désir. Ils cachent leurs sentiments jusqu'à la dernière limite. La pudeur de la jeunesse s'est prolongée très avant. Ils ne peuvent se résoudre à dévoiler leur amour et leur faciliterait-on la tâche qu'ils se défendraient encore de toute convoitise. Pourtant il était venu. Et c'était justement ce qui l'embarrassait, exactement comme l'eût été une femme se rendant à un rendez-vous sans raison plausible. Il dit sur un ton bourru : « Je suis venu à l'heure, parce que les musées ferment à quatre heures. » « Si on veut voir quelque chose, il faut partir tout de suite », ajouta encore Roger, à qui l'offre de prendre un café avait tout à coup semblé désagréable, parce que l'intimité qu'elle entraînait avait été voulu non pas par lui mais par une autre personne que lui. Madeleine, de plus en plus changée, répondit : « Mais c'est que je n'ai plus envie d'aller au Louvre, mais plus du tout envie. » Obéissant encore à une raison mystérieuse, elle éprouvait un plaisir très vif à paraître capricieuse devant Roger, comme si les années de mariage n'avaient altéré en rien ce qu'il y avait de primesautier dans son caractère. En effet, elle n'en avait plus envie, et aussi invraisemblable que cela paraisse, elle était fière de me montrer comment elle traitait ce jeune homme. « Alors pourquoi m'avez-vous demandé de venir vous chercher pour aller au Louvre? » interrogea le jeune homme sèchement, de manière à laisser entendre que ma présence, elle,

ne le gênait en rien. — Parce que j'en avais envie à ce moment-là. On n'a plus le droit d'avoir des envies, Roger? Si je vous priais de revenir demain, j'espère que vous reviendriez... » Depuis qu'elle n'éprouvait plus la moindre attirance pour Roger, Madeleine se sentait si sûre d'elle-même qu'elle s'amusait à jouer avec lui. Comme un enfant à qui on a montré qu'un jouet est inoffensif, petit à petit touche de plus en plus ce jouet pour finir par le jeter à terre, le piétiner, le casser à cause de l'obscur besoin de se venger d'une chose qui lui a fait peur à tort, Madeleine, à présent, éprouvait une joie profonde à se jouer de Roger, sûre qu'elle était qu'elle ne souffrirait pas au moment où elle s'apercevrait que son pouvoir était illusoire. Et en même temps elle songeait que c'était en agissant ainsi en toutes circonstances que les femmes étaient heureuses. En maltraitant Roger, elle se figurait que toute la vie elle saurait dominer. Comme ces gens à qui les événements ou le hasard donnent une façon d'être qu'ils n'ont encore jamais eu, mais qu'ils ont désirée, elle se laissait un peu griser par ses paroles, par le rôle qu'elle s'attribuait. Quant à Roger, qui ne l'avait pas revue longuement, il crut qu'elle était devenue ainsi. Une sourde antipathie commençait à l'envahir contre Madeleine. Car il avait encore ce trait de jeune homme qu'il exigeait des femmes d'être gentilles avec lui, comme on l'exige d'un camarade. Cette nouvelle attitude de Madeleine le déroutait. Et, cependant qu'il pensait que cela ne durerait pas longtemps ainsi, qu'elle était trop méchante, Madeleine continuait. A la femme de chambre qui mettait du sucre dans les tasses, elle dit avec une certaine ironie, comme si les choses sucrées étaient surtout appréciées par les enfants : « Beaucoup de sucre pour monsieur. — Mais pas du tout, répondit d'un trait Roger. Je n'aime pas le sucre. — Bien... bien, Roger. On ne vous mettra pas de sucre du tout. Comme cela vous serez content. Je ne suis pas contrariante. » Roger était de plus en plus bougon. Madeleine commençait à l'agacer.

Durant toute cette scène, j'étais demeuré immobile, paraissant lire. Que pouvais-je faire d'autre? Je me serais mêlé à la conversation que Madeleine eût été furieuse, que je n'aurais pu m'empêcher de me trahir. J'ai assisté en per-

sonnage muet à toute cette petite comédie tellement j'aime Madeleine. A ses yeux, du moment que tout se passait devant moi, je ne pouvais lui faire le moindre reproche. Elle ne faisait rien de mal. Elle semble toujours dire que de tels amusements n'ont rien à voir avec l'amour et si je m'avisais de lui défendre de voir Roger, elle ferait semblant de me considérer comme un fou.

A peine Roger fut-il parti que Madeleine se remit à lire la revue de modes qu'elle avait prise, une heure avant, uniquement pour se donner une attitude, comme si le jeune homme l'avait réellement interrompue dans sa lecture. Elle ne pensait à rien et prenait un assez vif plaisir à regarder les modèles. Elle se mit même à chantonner. Mais brusquement, elle posa la revue et se tut : « Mais qu'est-ce que cela signifie? » me demanda-t-elle brusquement. Elle regarda l'heure. Il était trois heures. Il y avait à peine une heure, elle avait pensé ne rentrer qu'ä six heures. Et elle était là, devant cette horloge qui marquait trois heures. Et elle chantonnait et elle lisait une revue ridicule. « Mais que s'est-il passé? répéta-t-elle. Je deviens folle. » Elle sonna la femme de chambre. « Il est vraiment trois heures? » demanda-t-elle à nouveau. « Ce n'est pas possible, je rêve. » Elle reprit la revue, regarda la couverture, se remit à chantonner comme elle l'avait fait. « Je lisais cette revue? m'annonça-t-elle. Oui, je lisais cette revue. Enfin, ce n'est guère croyable. » Ce monologue dura quelques minutes. En vérité, il ne distrayait que la surface de son esprit. Elle me faisait songer à un acteur qui récite en pensant à autre chose; mais elle, elle ne pensait à rien. Ce qu'elle récitait, elle ne l'avait pas appris. Brusquement je me rendis compte qu'elle reprenait conscience de ce qui l'entourait. Elle pensait à Roger. Elle regrettait de n'être pas sortie avec lui. « C'est tout de même stupide, devait-elle penser, d'avoir été si diplomate pour en arriver là, alors que j'aurais eu tant de plaisir à sortir avec lui. — Si je lui téléphonais! me dit-elle. Ce que j'ai fait n'est pas gentil. — Enfin, répondis-je, tu ne vas tout de même pas ennuyer ce garçon. » Il était visible que son seul désir était à présent de revoir Roger. « Mais il n'est certainement pas rentré », continua-t-elle pour elle-même, sans tenir compte de ma réponse. Si

Madeleine avait su où le retrouver, je suis certain qu'elle serait sortie tout de suite. Elle ne se serait pas trouvée ridicule de le faire, ni inconséquente. Madeleine est de ces femmes que leur amour-propre, bien qu'il soit immense, n'empêche pas de relancer un homme. Elle croit que c'est le bon moyen, si l'on ne veut pas que celui que l'on aime, laissé libre, ne tombe amoureux d'une autre. Cette perspective devait lui être intolérable, au point de lui rendre cette séparation encore plus pénible. Elle ne tenait plus en place. Elle s'apprêta pour sortir. Mais au moment de partir, ce fut plus fort qu'elle de prendre le téléphone et, d'appeler Roger, cela sans même se donner la peine de se justifier. Lorsqu'elle fut en communication avec lui, d'une voix douce pour se faire pardonner, pour surtout le revoir tout de suite tellement elle en avait besoin, elle lui dit : « Roger, soyez gentil. Venez vite me prendre. Nous aurons encore le temps de voir les Primitifs. » Mais Roger, qui avait été profondément déçu, ne comprit pas ce qu'il y avait de suppliant dans le ton de Madeleine et, ne voyant pas son visage, crut qu'elle continuait à jouer la femme capricieuse et volontaire. « Il est trop tard, entendis-je, et puis d'ailleurs ce ne serait pas drôle. Une autre fois, si vous voulez. — Mais si, Roger, je vous en supplie, faites-moi ce plaisir. Il est encore temps. » Il était trois heures et demie. Madeleine comme beaucoup de femmes ne croit jamais à la réalité des heures de fermeture quand elle est en retard. Doit-elle par exemple faire des emplettes avec moi et vient-elle en retard au rendez-vous, qu'elle m'oblige à courir, qu'elle se hâte comme une folle, tout cela pour arriver devant un rideau baissé. — « Je vous affirme qu'il est encore temps, Roger. Vous ne pouvez pas me refuser ce plaisir. » Je pense qu'il croyait toujours qu'elle jouait la comédie, et, au lieu de voir comme elle était, c'est-à-dire éplorée et presque prête à pleurer, il se la représentait assise dans une pose alanguie en train d'essayer sur lui sa séduction. Voyant que rien ne le fléchirait, Madeleine au moment de le quitter, cela pour me faire accepter tout ce qu'elle avait dit avant, ajouta : — Vous avez raison. Ce sera pour une autre fois. »

A peine eut-elle raccroché qu'elle n'eut plus qu'une hâte : sortir, quitter l'appartement où elle redoutait je ne

sais quelle visite ennuyeuse. Elle avait les joues en feu. Elle avait besoin d'air, de mouvement. Elle souffrait de ce qui s'était passé et pourtant pas une seconde il ne lui vint à l'esprit que la faute retombait sur elle. Quoi qu'il puisse lui arriver, elle n'envisage pas une seconde sa part de responsabilité. De même qu'il ne vient pas à l'idée d'un homme âpre qui commet une faute de se frapper, de même il ne venait pas à l'idée de ma femme de se faire le moindre reproche. Elle était telle qu'elle était. Lorsque sa conscience s'éveillait, cela lui causait simplement un malaise, mais jamais cela ne l'amenait à se sentir coupable. En le faisant, elle eût eu le sentiment de se trahir elle-même.

EMMANUEL BOVE

(A suivre.)

LA QUATORZIÈME CONFÉRENCE INTERNATIONALE DU TRAVAIL

ET SES ENSEIGNEMENTS

Du 10 au 28 juin dernier s'est tenue à Genève la 14e Conférence Internationale du Travail.

Alors qu'en 1921, première année où une Conférence de cette sorte se réunit à Genève, 39 États seulement étaient représentés dont 23 nations d'Europe, cette année 51 États étaient représentés parmi lesquels 26 Européens et 25 non Européens. Nous verrons tout à l'heure l'importance de cet afflux extra-européen qu'ont alimenté aussi bien la Chine, l'Inde et le Japon que le Nicaragua, le Guatemala et le Honduras.

A vrai dire toutes ces délégations n'étaient pas complètes, en ce sens qu'elles ne comportaient pas toutes la représentation réglementaire et tripartite des gouvernements, des patrons et des ouvriers des pays intéressés. 35 États seulement, dont 11 extra-européens, avaient composé des délégations de cette sorte. A ce point de vue cependant le progrès était également très sensible sur 1921.

Il apparait à ces symptômes que le B. I. T. et ses travaux exercent sur l'opinion mondiale une force d'attraction incontestable. Parce qu'elle a battu les records de l'empressement international, la Conférence de juin mériterait déjà un intérêt particulier. Elle présente d'autres titres à l'attention et des

plus importants. Par la composition même de son ordre du jour, par la façon dont il a été traité, par les résultats auxquels elle a abouti, la 14e Conférence Internationale du Travail a marqué un instant mémorable de la carrière du B. I. T. et de l'action sociale internationale en général. C'est dans une œuvre considérable une de ces étapes, au terme de laquelle il est particulièrement indiqué de s'arrêter pour considérer le chemin parcouru, et pour mieux tracer, s'il y a lieu, les directions des étapes suivantes.

Les quelques observations qu'on va lire s'efforcent de répondre à cet objet. On y trouvera, nous ne le dissimulons pas, une analyse critique, mais dont nous voulons préciser l'esprit. Nous ne sommes point de ceux qui tenons le B. I. T. et son éminent directeur comme un rouage inutile, et comme un propagandiste trop remuant de l'action internationale. Que les problèmes sociaux doivent être mêlés à cette dernière, nous en sommes convaincus pour une raison morale d'abord, pour une raison matérielle ensuite, dont nous sommes surpris que certains esprits récalcitrants ne soient pas davantage frappés. Étant donné que les réformes sociales comportent nécessairement des incidences économiques, leur application concertée — compte tenu d'ailleurs des situations nationales — est de l'intérêt de tous, pour que les incidences ne jouent pas au détriment des uns pour le profit des autres.

Ceci dit, en matière sociale comme ailleurs, s'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, il ne suffit pas de désirer pour réussir. Il ne suffit pas, parmi les problèmes à « internationaliser », de choisir les plus brillants, les plus populaires, voire les plus réellement dignes d'étude, de les lancer, si on nous permet cette expression, à grand orchestre, pour aboutir ensuite à une impasse. Les chances de succès méritent d'être exactement pesées au préalable en fonction de l'état des esprits, des choses et des gouvernements.

D'autre part, quels que soient les progrès de l'esprit international, on ne saurait éviter avec trop de souci, non seulement au B. I. T., mais partout à Genève, tout ce qui peut ressembler aux manœuvres individuelles et collectives, à l'utilisation subtile d'un magnifique instrument international pour des fins clairement particulières. Quand un tel spectacle est

offert, quand trop visiblement dans les charges inévitables et d'ailleurs légitimes que comporte le progrès social, des discriminations intéressées se produisent, c'est une grande idée qui dans certaines opinions publiques, sinon dans l'opinion mondiale, perd du terrain.

A cela se rattache une préoccupation de bonne foi. La liste s'allonge à Genève de conventions ou résolutions adoptées dans un enthousiasme sincère ou de commande, puis qui restent ensuite en sommeil, faute par les Gouvernements intéressés de passer jamais aux mesures d'exécution.

Constater tout cela n'est point combattre l'activité sociale pas plus que l'activité politique internationale : c'est au contraire la vouloir efficace, formelle et non verbale. Sommes-nous proches d'y atteindre? La Conférence de juin encore un coup va nous servir de témoin. Nous en examinerons d'abord sommairement les débats et les conclusions et tâcherons ensuite d'en dégager, si l'on peut dire, la moralité.

***

A l'ordre du jour de la 14e Conférence figuraient trois questions : la durée du travail des employés, la durée du travail dans les mines de charbon, le travail forcé.

Nous passerons la première question. On nous le reprochera peut-être, parce que sur ce point la Conférence a heureusement abouti et on nous accusera de ne nous étendre que sur ses échecs. C'est que ceux-ci sont infiniment plus instructifs. Si, sur la durée du travail des employés, on a abouti à un projet de convention assez souple qui remet aux législations nationales le soin de régler les questions délicates et qui est, sur certains points, plus libéral que la convention de Washington sur la durée du travail dans l'industrie, on le doit à ce qu'il s'agissait d'une matière bien étudiée et d'un caractère réellement international (bien qu'elle ne mette guère en jeu la concurrence entre États), c'est-à-dire véritablement mûre pour une délibération de cette sorte.

Il n'en allait pas de même, comme on va voir, pour les deux autres paragraphes de l'ordre du jour.

1. — LA DURÉE DU TRAVAIL DANS LES MINES DE CHARBON.

Cette délicate question, il en faut convenir, n'a pas figuré aux ordres du jour du B. I. T. par la seule initiative de ceux qui composent à l'ordinaire ces sortes de documents. Les événements eux-mêmes se sont chargés de lui procurer une actualité croissante.

Dès avril 1926, en effet, le Congrès de la Fédération internationale des Mineurs, réuni à Bruxelles, demandait au B. I. T. de procéder à une enquête destinée à fournir des données comparables sur la durée du travail, les salaires, et la condition générale de la main-d'œuvre dans les mines de charbon. Le B. I. T. acquiesça, enquêta, produisit au début de 1928 un rapport important, puis comme surgissaient, en Angleterre notamment, des éléments d'observation nouveaux, fit un second rapport à la fin de 1929.

Entre temps, la Fédération des mineurs, considérant que la crise s'aggravait toujours, avait adressé à Genève une seconde requête, tendant non plus simplement à une besogne d'information, mais à une action pratique. Derechef, le Conseil d'Administration du B. I. T. acquiesçait et chargeait le Bureau d'étudier avec sa Commission consultative les possibilités de règlementation internationale de la durée du travail dans les mines.

En ce point, les préoccupations du B. I. T. rencontrèrent celles du Comité économique de la Société des Nations, puis de l'Assemblée elle-même. Le Comité Économique, à l'occasion de la Conférence internationale de 1927, avait naturellement compris une enquête sur le charbon dans la documentation massive qu'il réunit à cette époque pour la plus grande joie des archivistes de demain. Puis au début de 1928, le Comité était saisi par une initiative belge d'une demande de mise à l'étude des difficultés rencontrées par l'industrie houillère dans la plupart des pays. L'assemblée approuva, et un sous-comité économique reçut mission d'entreprendre à son tour une « consultation ». Il fut effectivement procédé à cette dernière et de nombreux cortèges d'experts charbonniers défilèrent à Genève dans les mois suivants. L'entreprise était malgré tout assez discrètement conduite, lorsqu'à l'Assemblée

de 1929, le Président du Board of Trade britannique, M. Graham, sous l'influence évidente des difficultés croissantes de la houillère anglaise, demanda avec insistance que l'on recherchât avec plus de diligence des remèdes internationaux à la crise charbonnière européenne. Il reçut une double satisfaction : d'une part, le Comité économique fut invité à poursuivre son enquête et à conclure; d'autre part le B. I. T. fut convié à inscrire à l'ordre du jour de la Conférence du Travail de 1930 les questions relatives aux heures de travail, aux salaires et autres conditions de travail des mineurs. Une conférence technique préparatoire aurait au préalable la charge d'effectuer, si l'on ose ainsi s'exprimer, un tri dans ce « compendium » houiller.

Le Conseil d'administration, réuni à l'issue de l'Assemblée de la Société des Nations de 1929, accueillit avec quelque fraîcheur la tâche difficile qui lui était ainsi assignée. Tandis que MM. Lambert-Ribot (France) et Sokal (Tchécoslovaquie) représentaient ce que cette procédure avait d'anormal et ce programme d'exorbitant, le délégué ouvrier suédois, M. Thorberg, observait qu'il convenait peut-être d'arriver d'abord à l'adoption généralisée de la Convention de Washington sur les huit heures, qui s'applique aux mines de charbon comme aux autres industries, afin de ne pas faire du neuf sans avoir seulement assuré l'existant. Le Conseil n'en décida pas moins d'obtempérer aux vœux de l'assemblée.

Janvier naissant, on vit réapparaître à Genève des « charbonniers ». Ils représentaient les producteurs d'Angleterre, d'Allemagne, de France, de Belgique, des Pays-Bas, de la Pologne, de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de l'Espagne, à l'exclusion des consommateurs et des producteurs des pays extra-européens.

La Conférence technique préparatoire ainsi constituée commença par déblayer le terrain. Elle élimina immédiatement les questions relatives au salaire et aux autres conditions du travail, comme ne pouvant actuellement aboutir à aucune conclusion pratique. Elle ne retint que la réglementation de la durée du travail du mineur souterrain.

La Conférence décida sans trop de peine que la durée de présence dans la mine devait être entendue du temps qui

s'écoule entre le moment où l'ouvrier entre dans la cage pour descendre et le moment où il en sort, la remonte effectuée. Comme entre cette computation et la durée de travail utile, la différence est de l'ordre de 1 heure et demie, les mineurs trouvent un avantage sérieux à la première.

Quand il fallut assigner une durée à l'espace de temps ainsi défini, la confusion commença. La Conférence technique repoussa successivement les sept heures ouvrières, les huit heures patronales et diverses propositions intermédiaires : 7 h. 30, 7 h. 45 ou autres.

Devant l'impossibilité de s'entendre, les techniciens firent alors retraite sans insister.

***

Le Conseil d'administration du B. I. T., lui, insista. Après une longue délibération, où naturellement s'affrontèrent des points de vues que nous retrouverons à la Conférence Internationale, il décida, au début de février 1930, d'inscrire à l'ordre du jour de cette dernière la question de la durée du travail dans les mines, réservant pour 1931 l'examen d'un rapport concernant les salaires.

La Conférence internationale nantie du projet de convention établi par le B. I. T. fut saisie immédiatement de deux réserves touchant à la politique générale même de la maison. D'abord, réserve d'ordre juridique : les questions inscrites à l'ordre du jour doivent être discutées en deux lectures à un an d'intervalle. Or, pour le charbon on entendait supprimer les deux lectures. En second lieu, réserve de bon sens, celle que nous retrouvons pour d'autres questions. La Conférence réunit les représentants de 55 pays : une quarantaine de ceux-ci n'ont aucun intérêt charbonnier, et ce sont cependant ces quarante voix qui prétendraient priser le régime du travail à observer dans les mines de neuf producteurs d'Europe. Car, circonstance aggravante, mais à laquelle on ne peut rien, il n'est pas question des pays d'Outre-mer qui, sur un marché aussi concurrencé, libres de tous engagements réglementaires, peuvent menacer de plus en plus les positions de l'ancien monde.

Ces réserves préliminaires et platoniques faites, une Commission spéciale fut chargée d'examiner le projet de convention.

Après avoir décidé en un débat assez obscur d'exclure les mines de lignite de l'application de la convention, la Commission passe directement à la fixation de la durée de travail dans les mines. Les 7 heures du groupe ouvrier sont repoussées, de même les 7 h. 1/2 du gouvernement anglais. Sont pareillement rejetées les 7 h. 30 du B. I. T., les 7 h. 45 de la délégation allemande, les 8 heures du groupe patronal. On s'ajourne au lendemain.

Le lendemain, coup de théâtre : le délégué britannique se lève dès l'ouverture de la séance, déclare que la veille il s'est abstenu dans le scrutin sur les 7 h. 45 du gouvernement allemand, mais qu'il a réfléchi et changé d'avis. Avec une admirable sérénité il demande qu'on veuille bien recommencer le scrutin, afin que celui-ci puisse refléter plus exactement les variations de la pensée britannique. Du côté patronal on proteste. Ce vote est comme tous les votes : il est acquis. Le président allemand du Comité, M. Brauns, n'en met pas moins aux voix l'ouverture d'un second scrutin. Avant qu'il y soit procédé, le groupe patronal tout entier se retire de la Commission.

Les effectifs restants de cette dernière poursuivent impassibles leur tentative. Les 7 h. 45 allemandes sont votées et on passe aux exceptions. Ici s'épanouit un instant le jeu des politiques personnelles. Les Allemands proposent de permettre, outre des cas de force majeure, 75 heures supplémentaires de travail pour besoins commerciaux. Il faut ici savoir que les heures supplémentaires dans les mines sont passées outre-Rhin à l'état d'habitude, et la formule était assez subtile qui consistait à placer tout le monde au régime de la journée réduite, pour l'allonger en Allemagne par le moyen d'heures supplémentaires, difficilement utilisées, en raison de l'opposition ouvrière, dans la plupart des autres pays.

Trop de subtilité nuit. Les heures supplémentaires ne furent pas accordées : on en restait aux 7 h. 45 avec revision dans trois ans pour un nouvel abaissement éventuel de la durée du travail.

***

Ces résolutions furent soumises à la Conférence plénière où le groupe patronal reprit sa place.

Il en usa pour soulever à nouveau l'exception juridique déjà signalée. Sauf vote suspendant le règlement du B. I. T., celui-ci exige deux lectures pour l'adoption de tout projet de convention : on ne saurait donc prendre à cette session qu'une décision en première lecture, l'approbation définitive de la convention ne pouvant intervenir qu'à la conférence prochaine. L'argument est irréfutable; aussi bien, M. Albert Thomas propose-t-il de voter la suspension du règlement et l'examen du projet en lecture unique. La Conférence le suit par 79 voix contre 33.

A l'image de sa commission, la Conférence, rejetant tous les autres amendements, accepte les 7 h. 45 de la délégation allemande, puis repousse les propositions d'heures supplémentaires. Reste le vote final qui requiert la majorité des deux tiers conformément à l'article 405 du Traité de Versailles.

C'est alors que se produisit le second coup de théâtre de cette Conférence féconde en imprévus. Le vote donne 70 voix pour, 40 contre, le groupe patronal figurant dans la minorité, les délégués gouvernementaux s'abstenant en assez grand nombre. La majorité des deux tiers n'étant pas atteinte, le projet de convention n'était pas adopté et on se trouvait devant le néant, puisque la Conférence elle-même avait décidé que ce vote en première lecture serait définitif.

Cet aboutissement dérisoire de débats aussi laborieux souleva une vive émotion. Le délégué britannique, au milieu des applaudissements ouvriers, en rejeta la responsabilité sur le gouvernement allemand dont, avant le vote, les représentants avaient fait connaître que l'absence de toute disposition relative aux heures supplémentaires les obligerait à s'abstenir. A leur image, plusieurs délégués gouvernementaux avaient fait réflexion qu'une telle convention serait inapplicable, ou tout au moins inappliquée, faute des ratifications nécessaires, si elle était votée. Ils reculèrent en conséquence devant un geste platonique.

Pour éviter la carence, la Conférence décida, non sans

une vive discussion, de reprendre la question en 1931.

Sans qu'il soit besoin d'y insister longuement, on voit par cette brève analyse comment les enseignements de la Conférence sur le charbon rejoignent nos observations générales de tout à l'heure.

Sans même parler de la propension excessive à aboutir à tout prix, au prix notamment d'entorses sinon de forme, du moins à l'esprit du règlement établi, on a pu noter en ces débats l'influence prédominante des préoccupations et des buts nationaux. L'attitude du gouvernement allemand conduit à l'échec de la convention en raison de la réglementation toute locale des heures supplémentaires. L'acuité spéciale de la question pour la houillère britannique oppose continuellement sur le terrain de la politique intérieure les représentants patronaux, gouvernementaux et ouvriers anglais. Dans ce conflit, la présence de nombreux pays, nullement intéressés aux débats, bien décidés comme l'expérience l'a souvent montré, à ne pas ratifier les conventions qu'ils votent, permet à chaque camp de recruter des voix pour sa thèse personnelle. Beaucoup de votes étaient acquis d'avance ou l'ont été par la suite pour des motifs où le charbon avait la moindre part. Enfin, dans des questions d'un caractère social aussi délicat, il est apparu que beaucoup de délégués gouvernementaux s'orientaient d'instinct en prévision de l'avenir selon ce que nous pourrions appeler la ligne de moindre résistance ouvrière.

Ajoutons que, selon toute vraisemblance, le résultat de la Conférence n'eût pas été aussi négatif et qu'un terrain de conciliation eût pu être trouvé, si aux motifs de nervosité et de scepticisme créés par les circonstances ci-dessus rapportées ne s'était ajoutée la nécessité purement arbitraire d'aboutir dans un court délai, absolument insuffisant pour résoudre convenablement un tel problème.

2. — LE TRAVAIL FORCÉ AUX COLONIES

Toutes ces observations sont à reprendre, encore amplifiées, à propos du débat sur le travail forcé. Pour les non initiés, cette question que son seul énoncé ne suffit point à définir,

comme c'est le cas pour la durée du travail dans les mines, a besoin d'être tout d'abord sommairement posée.

A la base de la justification morale et politique de la colonisation figure le principe de la communauté des biens terrestres. Nul groupement n'a le droit de laisser inutilisées pour la collectivité les ressources qu'il détient à un titre quelconque. Ceci pour le point de vue général. Si nous passons de là au point de vue local, on peut semblablement admettre qu'il n'est ni moral ni politique dans les pays encore primitifs de laisser l'indigène mourir de faim à côté de richesses méconnues de lui.

Ce principe admis, on se trouve naturellement devant le problème de la main-d'œuvre d'exploitation. On peut concevoir, dans les pays évolués ou surpeuplés, la constitution d'un marché normal de cette main-d'œuvre : c'est une question d'organisation, à coup sûr toujours délicate, mais qui rentre tout à fait dans le rôle d'éducation du pays colonisateur et qui ne saurait prêter à discussion.

Dans les pays moins civilisés et pauvres en hommes, les choses ne vont plus aussi simplement. On se trouve en présence d'une population déficitaire et souvent rebelle à tout travail régulier, ou encore accoutumée à des travaux improductifs, qui ne comportent aucune chance de progrès pour le territoire intéressé. Dans de telles conditions on est amené à envisager le travail forcé ou obligatoire, et sous deux entrepreneurs possibles : l'État pour les travaux d'intérêt général, les particuliers pour leurs entreprises personnelles.

Cette brève définition suffit à faire comprendre que la réglementation ou l'existence même du travail forcé sont questions d'espèce, échappant à une réglementation doctrinale et absolue. Les solutions à adopter varient en fonction de chaque territoire colonial, du degré de son évolution, de ses conditions techniques, en un mot des enseignements d'une longue expérience technique.

Cela dit, voyons comment le B. I. T., s'est trouvé saisi d'un tel problème.

En 1926, l'Assemblée de la Société des Nations adoptait une convention sur la suppression de l'esclavage. Cette décision ne pouvait soulever d'objections, surtout de la part de la

France. Toutefois, la Société des Nations convia en même temps le B. I. T. à « étudier les modalités les plus appropriées afin d'éviter que le travail forcé ou obligatoire n'amène une situation analogue à l'esclavage ». Le vœu ainsi formulé ne pèchait point par excès de logique, car il n'y a aucune assimilation juridique ni même de fait à établir entre l'esclavage et le travail forcé. Cependant le B. I. T., se conformant aux suggestions de l'Assemblée, décida d'inscrire à la session de 1929 de la Conférence Internationale du Travail la question du travail forcé. Elle y est revenue en 1930 pour décision définitive. Constatons qu'en cette espèce du moins le règlement du B. I. T. ne fut pas sollicité comme dans l'affaire du charbon, et que la procédure suivie fut régulière.

Elle débuta par la constitution d'un Comité d'experts, choisis à raison de leur compétence personnelle, qui fit rapport avant la Conférence de 1929. Celle-ci, selon les rites, établit un questionnaire à l'usage des Gouvernements : en 1930 on s'inspira des réponses à ce questionnaire pour établir un projet de convention à soumettre à la Conférence, mais, dès l'année précédente, les positions étaient prises ou tout au moins faciles à prévoir.

Tout d'abord se posa, dès la première lecture, la question du contrôle international sur les colonies. M. Jouhaux en fut l'avocat, arguant qu'il était inutile de faire une convention si une autorité internationale n'en surveillait l'exécution. La proposition équivalait à placer en tutelle permanente tous les États colonisateurs.

Sur ce principe se greffait une autre difficulté, la même que nous avons déjà rencontrée sur un autre objet : on admettait ou on allait admettre à délibérer sur la politique coloniale d'un nombre restreint de pays colonisateurs (10) un nombre important de pays complètement indifférents à la question (42). Ces derniers étaient naturellement tout désignés pour fournir aux délégations qui abordaient le débat dans un esprit beaucoup plus politique que social, les éléments de leur manœuvre. Et comment ne pas risquer ce mot, en songeant à certaines positions particulières prises, au cours des deux conférences de 1929 et 1930 avec plus ou moins de discrétion? On a pu penser par exemple, au vu

des incartades de tel délégué allemand de 1929, que l'Allemagne cherchait surtout à faire adopter des mesures qui faciliteraient l'internationalisation des colonies. N'y a-t-il pas à rapprocher certaines indulgences anglaises pour les règlementations restrictives, de ce fait que dans les colonies britanniques les chefs indigènes organisent eux-mêmes le travail sans intervention officielle et juridique des gouverneurs, de telle sorte que, par une ingénieuse fiction, le travail ainsi organisé est réputé libre et non forcé?

Enfin on observa, dès 1929 et dès la confection du questionnaire, la propension doctrinale des délégués ouvriers à introduire, au moyen de la convention, dans les pays de colonisation tout ou partie des législations sociales européennes, par exemple la journée de huit heures et le droit syndical. Si de telles questions peuvent être agitées à propos des territoires non seulement très évolués, mais quasi assimilés, elles révèlent ailleurs un caractère profondément burlesque. On peut imaginer ce que pensèrent, en voyant agiter gravement le point de savoir si les indigènes feraient huit heures par jour ou quarante-huit heures par semaine, les employeurs coloniaux qui obtiennent en moyenne et avec grande peine de leur main-d'œuvre deux cents heures par an!

***

Nous n'insisterons pas, afin de ne pas alourdir exagérément cette étude sur les détails de cette discussion. Il nous suffira de connaître de celle-ci l'atmosphère générale et les résultats.

L'atmosphère fut détestable. Certaines scènes de véritable violence qui avaient marqué la conférence de 1929 n'attendirent pas pour se reproduire l'ouverture de la Conférence de 1930. La personnalité d'un délégué gouvernemental français, M. Diagne, député du Sénégal, fut vivement attaquée par anticipation, parce que ce très distingué parlementaire colonial appartient à la race noire. Plus tard, au cours même des débats, de très vifs échanges de vues, amplifiées par un « chœur » sonore, se produisirent avec fréquence. Ces polémiques excessives ne pouvaient que produire une impression fâcheuse : elles attestèrent encore un coup, la persistance de

préoccupations dont l'objectivité était le moindre mérite.

Dès le principe cependant, c'est-à-dire dès 1929, la délégation patronale avait tenu à proclamer qu'elle ne concevait point pour sa part le travail forcé au service d'entreprises *privées*. Une question délicate se trouvait ainsi supprimée d'un commun accord : restait à apprécier si l'intérêt même des peuples coloniaux permettait ou non de supprimer immédiatement le travail forcé pour l'exécution des programmes gouvernementaux.

A réception des réponses des Gouvernements, le B. I. T. établit non seulement un projet de convention internationale, mais encore plusieurs recommandations, limitant et réglementant le travail forcé, toléré uniquement et provisoirement pour des « fins publiques », ou « à titre d'enseignement » au profit des indigènes.

Il eût peut-être été possible avec quelques recherches de s'entendre sur ces textes, mais les méthodes même de la Conférence compliquèrent singulièrement la situation. Réunie le 10 juin elle renonça sagement à une discussion générale; celle de 1929 suffisait; elle chargea une commission de 45 membres (15 pour chaque groupe gouvernemental, patronal et ouvrier) désignés par leur compétence pour étudier le projet de convention établi par le B. I. T. Les 15 délégués gouvernementaux furent nommés sans difficulté. Les 15 délégués patronaux furent réunis moins commodément, le groupe estimant à juste titre que dix « compétences » affirmées eussent été suffisantes. Au groupe ouvrier, les volontaires affluèrent de telle façon que, selon le mot d'un commentateur pourtant indulgent, il ne s'agissait plus de spécialistes de la « politique coloniale », mais de la politique tout court. Ils montrèrent promptement que de ce point de vue leur qualité n'était pas usurpée.

Le conflit, répercuté de la Commission en séance plénière, se produisit presque immédiatement. Il fut résolu, de façon à peu près constante, contre les besoins et les désirs des États colonisateurs. Quelques exemples permettront aisément de s'en rendre compte.

L'article premier de la Convention stipulait que, pendant cinq ans, le travail forcé, condamné en principe, serait toléré

dans les cas exceptionnels indiqués par ailleurs. Ce délai expiré, le B. I. T. devrait examiner la possibilité de supprimer, cette fois sans nouveau retard et sans exception ni réserve, le travail forcé. Sur ce texte, amendement des puissances coloniales qui demandent un délai de dix ans : outre que pour certaines colonies où tout reste à faire, cette décade ne présente rien d'excessif, elle correspond au terme fixé par le B. I. T. dans toutes les conventions analogues. Il n'importe : l'amendement est repoussé.

On continue et on passe aux exceptions. La première prévoit que demeurera provisoirement autorisé tout travail ou service exigé en application des lois sur le service militaire obligatoire et *affecté à des travaux d'un caractère d'intérêt militaire.* Le membre de phrase que nous soulignons émane de la Commission; le texte primitivement proposé autorisait, sur décision législative de la métropole, l'emploi à des travaux publics des hommes du contingent militaire. C'était, on en conviendra, le moins que l'on pût faire pour le respect de la liberté nationale. Plus particulièrement, et depuis fort longtemps, existe à Madagascar la pratique dite des deux contingents; la moitié des indigènes incorporés effectue un service purement militaire, la seconde est occupée à des travaux. Nulle plainte à ce sujet, bien au contraire; les travailleurs sont soumis au régime de tous les militaires français; une fois libérés, ils constituent une réserve d'ouvriers spécialisés pour leur plus grand profit ultérieur et pour le profit de la colonie. Tout cela est clairement expliqué à la Conférence : un amendement favorable à notre point de vue est présenté par la délégation belge, cependant sans intérêt dans la question. La Conférence le repousse au mépris de l'expérience française et de la liberté de tout pays d'organiser, comme il l'entend, sa défense nationale.

Voici maintenant la question des entreprises concédées. Un État colonial ne peut pas effectuer lui-même la construction d'une route ou d'un chemin de fer; il en charge *pour son compte* un entrepreneur. La Commission avait reconnu à celui-ci, s'agissant seulement, encore un coup, de travaux publics concédés, le droit de recourir au travail forcé. La Conférence, à la demande du groupe ouvrier, refuse.

Autre disposition, celle-là touchant au burlesque. Un article du projet de convention prévoit que la durée du travail forcé ne devra pas dépasser soixante jours par an, y compris le temps nécessaire pour se rendre sur les lieux du travail et pour en revenir. M. Arthur Fontaine, délégué gouvernemental français, expose avec bon sens que, dans les colonies étendues et à population peu dense, il faut aller chercher la main-d'œuvre à quinze jours, trois semaines ou même un mois du chantier. D'autre part les arrivants ne sont pas au courant de ce qu'on attend d'eux, et une période d'adaptation s'impose, que l'expérience fixe à un mois environ. Il ne resterait donc pas dans les soixante jours, vingt-quatre heures de travail utile. La Conférence passe outre et vote les soixante jours.

L'instant d'après, elle ne repousse qu'à une voix l'application de la loi de huit heures au travail forcé, manquant de peu ce spectacle piquant de voir prescrire internationalement dans la brousse une réglementation que nombre d'États européens ne se décident pas à sanctionner chez eux en ratifiant la convention de Washington. L'octroi de la liberté syndicale et du droit de négociation collective aux indigènes fut un peu moins heureux. La Conférence le repoussa à *quatre* voix de majorité.

Par contre, elle accepta, contre le vœu même de sa Commission, un amendement ouvrier interdisant les cultures obligatoires, sauf pour prévenir la famine. Si un primitif dépérit parce qu'il ne veut pas cultiver le sol pour y trouver sa nourriture, on pourra l'obliger à cette culture; mais s'il se refuse, pour procurer à la colonie ou à lui-même une marchandise de vente ou d'échange, à récolter du coton ou du cacao, la Convention de Genève ordonne de s'incliner devant sa nonchalance.

Nous arrêterons là cette énumération. Elle explique suffisamment qu'avant le vote final les délégués gouvernementaux de la France, de la Belgique et du Portugal aient formulé des réserves telles qu'une ratification par leur Gouvernement est apparue, dès ce moment, tout à fait improbable. « Quoi qu'il advienne du projet de convention, a dit notamment M. Arthur Fontaine, la France, qui en a déjà mis en application les principes, continuera sans hésitation son action dans le même

sens, réglant sur le mode le plus rapide qui lui paraît réalisable, la mise en vigueur des mesures particulières dont l'application immédiate ou trop brusque, dans l'intérêt même des populations, ne lui a pas paru possible[1]. »

Si l'on fait abstraction du cas de l'Angleterre, laquelle par une fiction juridique que nous avons déjà signalée échappe à toute réglementation du travail forcé et n'a vu de ce fait nul inconvénient à l'imposer aux autres, le débat de Genève a abouti à ceci : une Convention sur le travail aux colonies votée par trente gouvernements sans colonies et reconnue inapplicable par les principales puissances coloniales seules intéressées.

***

Chaque Conférence du Travail se termine par une cérémonie rituelle qui se nomme « discussion du rapport du Directeur ». Ce rapport se présente sous la forme d'un travail annuellement considérable et remarquable où tous les problèmes intéressant dans le moment les travailleurs sont peu ou prou passés en revue. La contribution que M. Albert Thomas apporte ainsi périodiquement à la documentation sociale est, on l'imagine sans peine, de tout premier plan. De tout premier plan aussi est la conclusion orale que l'éminent directeur du B. I. T. a accoutumé de tirer de ce qu'on appelle improprement une discussion et qui est en général une compétition oratoire, au cours de laquelle les délégués de multiples États viennent célébrer les mérites de leur propre législation sociale.

Cette année, à côté d'intéressants aperçus, rapport et discussion portèrent la trace des incidents de la Conférence. M. Albert Thomas, en particulier, souligna avec un peu d'amertume les réactions assez vives de la presse française à propos du débat sur le travail forcé, réaction cependant préférable à l'indifférence vis-à-vis d'un grand organisme qui s'il est plein de mérites, n'est pas « tabou ». Toutefois,

1. C'est d'ailleurs ce qu'a commencé de faire M. Pietri, ministre des Colonies, par un récent décret qui réglemente le travail public obligatoire et qui prévoit une série d'arrêtés concernant les conditions d'âge, de situation de famille des travailleurs recrutés, la durée de leur travail, etc.

le document important de cette fin de conférence fut le discours prononcé par le délégué patronal français, M. Lambert-Ribot.

M. Lambert-Ribot signala tout d'abord, comme nous avons eu l'occasion de le faire au cours de cet exposé, l'inconvénient matériel et moral de la pratique qui consiste pour certains États à ne pas donner suite aux votes qu'ils émettent à Genève, notamment en ne ratifiant pas les engagements qu'ils ont pris. Un telle remarque était particulièrement justifiée, au lendemain de débats où certaines positions n'avaient de toute évidence été prises que parce que les intéressés étaient bien décidés dans leur privé à n'y attacher aucune portée.

En proposant de faire rechercher par les soins d'une Commission spéciale les causes de ces trop nombreux défauts de ratification, M. Lambert-Ribot pensait à juste titre que cette recherche serait instructive pour l'avenir, en permettant de choisir avec plus de sûreté et de chances de succès les questions à inscrire à l'ordre du jour des prochaines conférences. Le délégué français suggérait qu'une autre Commission fût chargée sur ces bases de préparer un ordre du jour pour deux ou trois années afin, disait-il, « que l'on sache exactement ce que l'on veut et où l'on va ». Souhait hautement légitime au lendemain des résultats fâcheux de certaines improvisations.

Enfin, M. Lambert-Ribot exprima le vœu que la fameuse discussion du rapport du Directeur s'orientât vers des fins plus substantielles et contribuât à dégager quelques principes généraux profitables à l'œuvre tout entière du B. I. T. Il en cita plusieurs, particulièrement dignes d'être débattus, dont un, à nos yeux, essentiel : la dépendance des réformes sociales au regard des faits économiques. Cette dépendance qui devrait avoir la force d'un axiome et dont l'observation conditionne le succès même des réformes sociales, est en fait, nous le constatons trop souvent, la chose du monde la plus oubliée.

Nul ne s'éleva contre ces diverses observations qui avaient pour elles la sagesse et le bon sens. Il nous appartiendra d'en suivre le développement pratique, mais, avec l'heureuse

indépendance des « personnalités sans mandat » nous voudrions les accompagner de quelques remarques supplémentaires.

La première ne sera qu'une répétition. Le B. I. T. multipliera les échecs si, comme dans le cas de la durée du travail dans les mines et du travail forcé, il persiste à vouloir soumettre les questions n'intéressant qu'un petit nombre d'États à l'arbitral d'un plus grand nombre entièrement dépourvus sur ce point de responsabilités. Certes, le Traité de Versailles n'interdit pas au B. I. T. de se saisir de problèmes qui ne concernent que quelques pays, mais il ne l'y habilite pas non plus formellement, et surtout il n'est pas concevable qu'il ait voulu donner à tous les États-Membres l'égalité des droits sans celle des responsabilités. Nous avons vu à quels résultats choquants a abouti en juin la violation de ce principe, et à quels soupçons de manœuvre politique de tels débats ont pu prêter.

Le second point qui nous préoccupe est plus délicat. La 14e Conférence internationale du Travail a fait apparaître les imperfections, non seulement de certaines méthodes du B. I. T., mais des méthodes françaises.

En ce qui concerne notamment le travail forcé, nos délégués ont dû prendre en dernière analyse des positions de rupture, d'un effet international malgré tout peu satisfaisant, si elles étaient de nécessité nationale impérieuse. Il eût suffi pour l'éviter qu'en 1929, en première lecture, ou en répondant au questionnaire, les impossibilités que présentait pour nous la réglementation projetée fussent clairement et précisément détaillées. Et pour cela encore, il eût fallu, de la part des administrations compétentes, une étude attentive du problème posé avant même qu'il le fût officiellement. A défaut des programmes à longue échéance si justement réclamés par M. Lambert-Ribot, il n'est pas impossible de discuter les courants d'opinion qui se dessinent à Genève et de se préparer à certaines éventualités, pour peu qu'une session du B. I. T. cesse de ne fixer l'attention du gouvernement qu'à l'heure où ses délégués bouclent leurs valises.

Par extension, on souhaiterait que ces études préalables fussent conduites dans une liaison plus étroite entre les divers

départements ministériels intéressés. Toujours dans l'affaire du travail forcé, on eut l'impression assez pénible que les délégués du gouvernement français n'avaient pas reçu les mêmes instructions ou les interprétaient différemment. Si un organe de liaison s'avère nécessaire, il faut le créer, mais la situation actuelle ne saurait sans inconvénients se prolonger.

Poussant même l'idée plus loin, et sans nuire à la liberté de quiconque, on voudrait que les trois éléments constitutifs de nos délégations : délégués gouvernementaux, patronaux et ouvriers n'abordassent pas Genève sans contacts préalables. On y gagnerait à tout le moins, à défaut d'un accord complet sur les questions à débattre, d'éviter entre compatriotes des chocs trop violents, d'un effet fâcheux et qui ne sont évidemment désirés par personne.

Enfin ces contacts préalables pourraient s'étendre au delà des frontières entre les gouvernements qui, par rapport aux problèmes posés ont des positions voisines ou susceptibles de le devenir, et n'obtiennent aucun bénéfice de cette situation parce qu'ils ne s'en sont point avisés en temps voulu. Certes, des conversations de cette nature ont été, si nous ne nous trompons pas, à diverses reprises amorcées; il serait souhaitable qu'elles devinssent la règle, sans nul mystère, et sans aucun calcul, dans le seul souci de l'ordre et de l'efficacité des débats et de leurs suites.

***

Tels sont les enseignements de principe et de pratique que la Conférence de juin dernier nous semble avoir dégagés. Nous les soumettons modestement à l'appréciation de ceux qui voient dans l'Organisation internationale du Travail autre chose surtout qu'une ample machine à faire de la « justification », pour y discerner ce qui s'y trouve en effet : un incontestable instrument de progrès social, dont le rendement exige, outre la foi, du sens politique et de la méthode.

C.-J. GIGNOUX

BAYREUTH EN 1930

Le blanc et le bleu, couleurs de la Bavière, composent une harmonie heureuse. En juillet, au moment où commencent les fêtes de Wagner, il suffit à Bayreuth d'arborer ses claires oriflammes pour qu'un sourire illumine presque aussitôt la résidence vieillote et baroque des margraves.

Or, voici ce qu'on a vu à Bayreuth, le vendredi 8 août 1930.

Ces étendards bavarois étaient partout en berne, et des cravates noires s'enroulaient à leurs hampes. Aux frontons de style rococo, aux fenêtres des maisons germaniques à pignons denticulés et colombages, sur les mâts érigés de place en place; et même sur les clochers bulbeux de l'église luthérienne, la *Stadtkirche*, dont le glas sourd vibrait farouchement, d'innombrables bannières de deuil, d'une longueur démesurée, s'éployaient jusqu'à terre.

Un corbillard multicolore, pompeux, semblable à un monticule de fleurs, roulait avec lenteur vers les jardins sans joie où Franz Liszt sommeille aux côtés de Jean-Paul. C'était une fraîche matinée d'août septentrional, mêlée de bise, de soleil et de brusques averses. Et toute une ville en larmes, la ville de Richard Wagner, se pressait une fois encore autour du fils bien-aimé qui perpétuait dans ces murs la lignée du Maître, ses volontés, et jusqu'à sa ressemblance physique. Elle lui faisait escorte; elle proclamait d'une seule voix qu'il avait bien mérité de Bayreuth. Héritier, disciple, témoin et défenseur, Siegfried Wagner avait rempli sa destinée.

***

Des symptômes alarmants s'étaient manifestés chez lui, voilà quatre mois. Alors qu'il accomplissait en Suisse une cure de repos et de grand air, pour se prémunir contre les fatigues imminentes, il avait appris inopinément le décès de sa mère. Certes l'illustre Cosima était depuis longtemps nonagénaire; mais les derniers liens de l'existence en quelque sorte spiritualisée qu'elle achevait auprès des siens ne semblaient nullement sur le point de se rompre. D'autant plus brutale fut la secousse. Elle provoqua chez Siegfried Wagner un effondrement physique et moral dont il eut peine à se remettre. Il paraissait néanmoins guéri, plein de courage et d'ardeur, lorsqu'il rentra au Théâtre des Fêtes. Mais la tâche était trop lourde.

Combien, parmi les visiteurs les plus fervents de Bayreuth, se doutent du labeur harassant, surhumain, qu'imposent à ceux qui les préparent des interprétations de cette valeur? Pendant le dernier mois surtout, avant les arrivées, Siegfried Wagner, tour à tour impresario, machiniste, régisseur, chef de chant, metteur en scène, décorateur, maître de chapelle, ne s'accordait aucun répit. Chaque jour, depuis sept heures du matin jusqu'à minuit, il s'enfermait au Théâtre, mangeait à la hâte, ne dormait guère. Épreuve dangereuse pour un homme qui avait passé la soixantaine; comme Richard Wagner à pareil âge, il sentait son cœur faiblir. Des crampes l'assaillaient à l'improviste : il se plaignait de suffoquer. L'après-midi du 16 juillet, pendant une répétition du *Crépuscule des dieux*, une syncope effrayante le terrassa. Il fallut attendre plusieurs heures avant de pouvoir le transporter en automobile à la clinique. Des semaines s'écoulèrent ensuite, parmi des hauts et des bas. Les médecins conservaient quelque espoir. Mais des complications fatales se produisirent aux poumons. Il vient une heure où les organismes les plus résistants abandonnent la partie, comme si l'enjeu n'en valait plus la peine. Dans la soirée du 4 août 1930, le fils unique de Richard et Cosima Wagner, le petit-fils de Liszt, rendait le dernier soupir.

C'était, de l'aveu unanime, une véritable nature d'artiste, probe, généreuse, et d'une telle bonhomie que certains fai-

saient mal la différence entre lui et la moyenne de leurs compatriotes. Ils la feront mieux désormais. Les hommes ne répugnent nullement à la justice, pourvu qu'il soit trop tard. En apprenant cette mort prématurée, Bayreuth, petite cité de fonctionnaires, plongée dans une léthargie totale en dehors des solennités dont les drapeaux bleus et blancs annoncent le retour, considéra soudain tout ce qu'elle devait à ce citoyen vigilant et modeste.

La Théâtre des Fêtes demeurait clos depuis le terrible été de 1914. Les fidèles, éperdus, semblaient en avoir désappris le chemin. Qui les ramènerait? Un retour quelconque était-il possible?... On voyait sortir des écoles une génération de mœurs brutales, livrée aux plaisirs faciles, abrutie par l'art automatique des cinémas, des gramophones, des émissions sonores, impatiente de brûler ce que ses pères avaient adoré. Au reste, le problème à résoudre débordait de toutes parts le plan spirituel. Il fallait, par exemple, renouveler l'outillage du Théâtre. Depuis sa fondation, la technique de la scène avait accompli partout des progrès indéniables. La pensée et la musique de Wagner, rayonnantes de jeunesse, ne pouvaient s'accommoder d'un matériel vétuste. Mais où prendre l'argent? L'inflation monétaire allemande venait de volatiliser les fonds du Théâtre des Fêtes. Quant aux protections, aux amitiés secourables, que les administrateurs eussent pu invoquer autrefois en Allemagne et en Autriche, elles aussi avaient disparu dans la tourmente. Au lendemain de la guerre, le monde s'intéresserait-il à une fondation qui se targuait d'être germanique, essentiellement germanique? Cela n'était pas certain. En France, on reprochait au petit-fils de la comtesse d'Agoult d'avoir signé le manifeste des intellectuels allemands. Vainqueurs et vaincus sentaient douloureusement le vif de leurs blessures. Les drames wagnériens occupaient de nouveau toutes les scènes; mais ni plus ni moins que les autres chefs-d'œuvre du répertoire. Ils ne bénéficiaient plus d'une dévotion spéciale; ils avaient perdu leur caractère d'exception; ils tombaient réellement dans le domaine public. L'attraction qui orientait jadis les musiciens vers la colline de Franconie allait en diminuant. Bayreuth risquait de disparaître.

A cet instant critique, le poids d'un nom prodigieux fut jeté dans la balance : Siegfried Wagner se résolut à une campagne de propagande. Par des efforts inouïs, par des croisades lointaines qui l'entraînèrent jusqu'au delà de l'Atlantique, il parvint à conjurer le désastre. Ses conférences, ses tournées de concerts, ses quêtes, ses poignants appels ne furent pas inutiles. L'Or, grâce à sa persévérance, rentra au service de l'Art. Et si, en 1924, le Théâtre fut sauvé; si, après une interruption de dix années, les rues de Bayreuth se pavoisèrent derechef aux couleurs bavaroises, on le dut incontestablement à son énergie personnelle. Voilà pourquoi cette pauvre dépouille était conduite à sa dernière demeure par une population reconnaissante.

Outre que les autorités municipales tenaient à diriger officiellement les funérailles en témoignage de gratitude, il fallait encore, par une affluence aussi extraordinaire, que la police triât avec soin le public aux abords de la *Stadtkirche*. Les mesures d'ordre furent heureusement efficaces. L'ample vaisseau gothique se remplit sans incidents. Et vers dix heures et demie du matin, heure fixée pour les obsèques, bien que l'église fût comble jusqu'aux voûtes, — la multitude ayant envahi les tribunes, — pas un souffle ne troublait le religieux silence.

***

Cette foule, d'habitude si respectueuse des titres, des grandeurs, observait peu les étrangers illustres. Un ancien tzar, Ferdinand de Bulgarie; un fils de Guillaume II, le prince August-Wilhelm, avaient beau se montrer dans le chœur : ils suscitaient à peine quelques commentaires. On négligeait pour une fois les Majestés, les Altesses. L'assistance cherchait plutôt à reconnaître, dans les stalles de droite, la famille du défunt : sa sœur Eva, ses demi-sœurs Daniela et Blandine, issues du premier mariage de Cosima Liszt avec Hans von Bülow. Mais quels noms donner à ces ombres, sous leurs crêpes éployés?

Un léger remous se produisit, alors que des porte-enseignes pénétraient dans la nef. C'étaient les associations académi-

ques et artistiques, militaires et sportives. Anciens combattants, invalides, officiers de réserve, mêlés à des étudiants, à des gymnastes, aux orphéons, aux membres des sociétés chorales. Leurs pavillons brodés d'argent et d'or se détachaient vigoureusement sur le blanc terne des murailles...

Aussitôt après, l'attention retournait vers le chœur. Madame Winifred Wagner, la veuve de Siegfried, venait de prendre place entre les stalles de droite et le maître-autel. A travers ses enveloppements noirs, on ne devinait rien de son profil. Ses petites filles, Friedelind et Verena, l'entouraient; près d'elles, à droite et à gauche, les deux garçons, Wieland et Wolfgang.

Les quatre orphelins se tenaient cois. On avait dû les chapitrer, leur prodiguer les exhortations d'usage : ne point pleurer, ne point crier, suivre en tout l'exemple des grandes personnes. Et certes, ils s'y efforçaient. Être sages, aujourd'hui, cela voulait dire être braves...

Que voyaient-ils, à travers leurs larmes? Un cercueil gris argent à ferrures dorées où l'on avait scellé leur père. Ensuite, de part et d'autre, trois grands flambeaux qui formaient avec les cierges de l'autel comme une haie de flammes. Deux jeunes écuyers en justaucorps de velours, grosses bottes et gants à entonnoirs, coiffés de toques héraldiques, l'épée nue, montaient la garde devant la bière : ils représentaient, disait-on, l'« Association académique Richard Wagner » de Leipzig, ville natale du maître. Derrière ces délégués, beaucoup de gerbes, de couronnes, de guirlandes, où les glaïeuls et les roses exhalaient une douceur apaisante. Mais les lauriers étaient plus nombreux; leurs feuilles, aiguës comme des fers de lance, paraissaient vertes et dures comme le bronze des statues.

Dans la tribune de l'orgue, des voix limpides chantèrent un choral sans accompagnement, un choral de Jean-Sébastien Bach. Hymne suave et opiniâtre, où l'âme chrétienne opposait aux épouvantements de la mort sa résignation, sa ferme confiance... Puis un pasteur luthérien prit la parole, pour la garder longtemps. Avec une rhétorique gémissante, il exalta selon saint Paul la foi, l'espérance, la charité. Son débit monotone s'entremêlait d'éclats stridents. Et tandis qu'il

dissertait sur les vertus théologales, on songeait vaguement qu'en ce même texte, au même chapitre, l'Apôtre blâme ceux qui parlent « comme un airain sonore, comme une cymbale retentissante... »

Il se tut. Et de nouveau s'élevèrent dans les hauteurs ces vieux cantiques luthériens où le croyant, fatigué des embûches de l'existence, se félicite d'avoir son Dieu pour château-fort. L'espoir joyeux atteignait ici à la certitude. La mort, dépouillée de ses angoisses, n'était plus qu'une messagère du ciel.

Soudain, au milieu d'un lourd silence, des hommes en qui l'on reconnut les chanteurs les plus réputés du Théâtre, s'approchèrent du cercueil; ils l'entourèrent et, l'ayant soulevé, le transportèrent sur le char qui attendait au dehors.

A leur suite, les personnages rangés dans les stalles de gauche commencèrent à défiler. Tout d'abord, l'ancien tzar Ferdinand : grand, massif, corpulent, appuyé sur une canne. Il traînait la jambe avec effort et lançait par-dessous ses lunettes des regards inquiets. Malgré son crâne chauve et sa barbiche grise, il rappelait son grand-père Louis-Philippe et davantage encore ces estampes en couleurs du XVIIIe siècle où l'on voit son bisaïeul Égalité, Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, en uniforme de colonel général des hussards. Il fit à madame Winifred Wagner, au passage, un signe de tête, mais léger et fort bref, comme s'il n'appartenait pas aux Majestés, même déchues, de saluer trop bas ceux qui n'ont jamais porté de couronne.

Cependant la foule n'avait d'intérêt que pour les petits orphelins. Ils offraient à ce moment un spectacle pathétique. En voyant emporter la bière, leurs larmes avaient jailli. Tous quatre, par un mouvement spontané, irrésistible, qui déchirait le cœur, s'étaient précipités dans les bras de leur mère. Mais celle-ci demeurait immobile, mystérieusement invisible sous ses longs voiles de deuil.

***

Ce deuil n'a entraîné aucune modification aux programmes. Bayreuth se fait de sa tâche une idée trop haute pour que les événements, voire les tragédies, puissent l'en détourner.

L'Église, en ses adversités, continue à dispenser aux fidèles les consolations dont elle dispose. De même, ici, l'idéal d'art étant sacré, les pèlerins ne sont jamais frustrés de leurs saintes délectations. Sauf en août 1914, où les artistes et le public furent balayés en quelques heures par la violence du cataclysme, les solennités n'ont guère connu d'ajournements. Elles eurent lieu en 1883, malgré la mort de Richard Wagner; en 1886, alors que Franz Liszt venait de s'éteindre à Bayreuth. Elles ne seront pas davantage interrompues en cette fatale année 1930, quoiqu'on ait vu disparaître tour à tour la veuve et le fils du héros. Au reste, Siegfried Wagner, quand il sortait parfois de ses torpeurs, durant les dernières semaines, s'informait sans cesse des représentations, exigeant que rien n'y fût changé : on lui a obéi.

Au lieu de retrancher, on a plutôt ajouté. Non certes pour les étrangers de passage, indifférents ou curieux, mais pour ceux-là seulement qui avaient connu et apprécié le fils de Richard Wagner. Amis, familiers de longue date, collaborateurs directs et assidus, furent donc conviés, le soir des obsèques, à un concert d'orchestre. Pour la première fois depuis la fondation du Théâtre des Fêtes, on vit les musiciens se réunir sur la scène et leurs trois chefs actuels les diriger tour à tour.

M. Elmendorff choisit pour sa part deux fragments symphoniques de Siegfried Wagner, empruntés à des partitions que l'on ne connait guère en France, *Heidekönig* et *Friedensengel*. Ils venaient s'intercaler entre deux morceaux de Richard Wagner qui se rapportent soit directement, soit par allusion poétique, à son fils. M. Toscanini avait d'abord fait entendre, avec une mélancolie pleine de délicatesse, un poème longtemps réservé par Richard Wagner aux intimités de sa famille, ce *Siegfried-Idyll* qu'il offrit à Cosima après la naissance de leur fils. Ensuite M. Karl Muck conduisit la marche funèbre du *Crépuscule des dieux*, en souvenir du héros légendaire dont Siegfried Wagner portait le nom. Ces accents tragiques avaient déjà retenti à Bayreuth pour un autre cortège funèbre. C'était il y a longtemps, le 18 février 1883. Alors, tandis qu'on transportait de la gare à « Wahnfried » le cercueil de Richard Wagner arrivé pendant la nuit de Venise, la musique militaire des

chevau-légers qui tenaient garnison à Bayreuth avait joué cette même marche en plein air, sous la neige. On peut bien se persuader que l'exécution de M. Karl Muck eut une tout autre valeur : le public l'écouta debout.

Peu d'autres signes marquèrent au dehors la douleur des survivants. Pendant quelques jours, l'accès de la tombe de Richard Wagner fut interdit. Mais bientôt, cette défense étant rapportée, les fervents purent de nouveau, par la petite porte à claire-voie qui donne sur le *Hofgarten*, le jardin des margraves, considérer la dalle sous laquelle repose le Maître, en tout temps recouverte d'une jonchée de fleurs, et le banc sur lequel venait se recueillir sa veuve. Seuls demeurèrent clos les appartements de « Wahnfried », pleins des souvenirs du Maître, où le public est généralement admis ainsi qu'en un musée.

Telles furent les seules démonstrations. Le lendemain de la mort de Siegfried Wagner, mardi 5 août, M. Arturo Toscanini dirigeait *Tannhäuser* au Théâtre des Fêtes.

***

On ne pouvait rendre un plus solennel hommage au mort que l'on pleurait, si l'on tient compte de l'état d'esprit qui règne à Bayreuth, et puisque enfin les hommes, quelles que soient leurs souffrances, doivent toujours marcher « en avant, par-delà les tombeaux ». Cette nouvelle présentation de *Tannhäuser* était entièrement l'œuvre du défunt. Il lui avait consacré ses soins, avec une joie débordante. Et tous ceux qui se souvenaient du parti que Siegfried Wagner avait tiré autrefois de *Lohengrin*, s'en réjouissaient avec lui. Ils présageaient des merveilles, une véritable révélation.

Sans aucun doute, Richard Wagner ne réservait pas exclusivement son théâtre aux parfaits chefs-d'œuvre de sa maturité. Il le destinait en outre au *Vaisseau Fantôme*, à *Tannhäuser*, à *Lohengrin*, partitions de jeunesse où déjà son génie éclate, malgré l'image décolorée que nous en offrent le plus souvent les théâtres ordinaires. A Venise, peu avant sa mort, il exprimait à Hermann Lévi le désir de reprendre *Tannhäuser* à Bayreuth. Restituer à cet opéra son caractère authentique,

sa puissante individualité, serait un bien autre exploit, déclarait-il, que d'évoquer *Tristan*. Paroles que son fils ne devait point oublier.

Le *Tannhäuser* que nous a donc légué Siegfried Wagner fait autant d'honneur à sa piété filiale qu'à sa compréhension esthétique. On ne saurait obtenir une coïncidence plus heureuse de l'action dramatique et du commentaire musical, fusion à laquelle Richard Wagner tenait comme à la fin essentielle de son art. Au point de vue scénique, l'entrée des invités dans la Wartburg, puis, au troisième acte, la fantasmagorie du Vénusberg, les effets d'éclairage et de perspective qui précèdent ou qui suivent, comptent parmi les réussites les plus complètes de Bayreuth. Il est douloureux que celui qui a conçu et réalisé de tels spectacles n'en ait pas eu la gloire.

Aujourd'hui, sous la baguette de M. Toscanini, cette représentation de *Tannhäuser* est assurément la plus belle qu'on puisse voir. Nous ne disons pas « concevoir ». La représentation idéale serait, en effet, celle qui, tout en faisant ressortir les perfections dramatiques et lyriques, dissimulerait subtilement les faiblesses. N'est-ce pas ainsi qu'a procédé M. Toscanini en dirigeant à Paris, cette année, *la Mer* de Debussy? Il en a si bien voilé, escamoté les défauts que ce triptyque de paysages semblait, d'un bout à l'autre, une merveille d'harmonie et d'unité. A-t-il réussi au même degré pour *Tannhäuser*? Nous ne saurions l'affirmer. La révélation annoncée, espérée, ne s'est nullement produite. Les beautés sont allées aux nues; mais ce qui est vide, languissant, ostentatoire, a paru tel à Bayreuth, ni plus ni moins qu'ailleurs.

Si, relativement à la critique et l'histoire, et surtout à l'étude personnelle de Wagner, on ne peut écouter *Tannhäuser* sans un intérêt passionné, le plaisir proprement musical n'est pas toujours en proportion. Au moment où il l'écrivit, Richard Wagner n'avait pas achevé de soumettre les tendances adverses qui se combattaient en lui. Et quand il y revint en 1860, son œuvre était déjà trop célèbre pour qu'elle se prêtât à une refonte générale. Au reste, ce n'étaient peut-être pas les influences italiennes qui le gênaient le plus. A l'égard

des Italiens, loin de renier ce qu'il leur devait, il en tirait plutôt orgueil. Il honorait Cherubini, Spontini, ces continuateurs de Gluck. Et Bellini le remuait par ses accents profondément humains, ceux-là mêmes qui bouleversaient Chopin. C'est dans *Norma*, dans *les Puritains*, dans *Roméo et Juliette*, qu'il se glorifiait d'avoir appris le secret des mélodies ardentes et pathétiques.

— Et voilà, — déclarait-il avec gaîté, — ce que n'ont jamais pu apprendre MM. Brahms et Cie!...

L'ascendant de Weber ne l'humiliait pas davantage. Mais aujourd'hui, au bout d'un siècle, ou peu s'en faut, on n'identifie pas sans quelque gêne les échos des imitateurs subalternes de Weber, séquelle emphatique et larmoyante dont personne ne veut plus. Ce n'est pas impunément que Wagner, en sa jeunesse, avait entendu, étudié ou même dirigé plusieurs opéras de Marschner. Il en gardait à son insu telle formule de rhétorique, telle locution vicieuse. Ces cantilènes à la dernière mode de 1845, ces cadences si fâcheusement conventionnelles, diminuent un peu *Tannhäuser* à nos yeux. Elles l'apparenteraient quelquefois aux peintures allemandes de même époque, historiques, légendaires ou religieuses, dont l'uniformité nous attriste à Munich, parmi les mornes déserts de la Nouvelle Pinacothèque.

Les morceaux que Wagner introduisit au premier acte en 1860, pour les représentations de Paris, forment une antithèse d'autant plus saisissante. Il venait de composer *Tristan*. On retrouve donc ici, avec stupeur, les mêmes incantations brûlantes, le même coloris instrumental et harmonique, d'un éclat éblouissant, témoignages d'une haute maîtrise. Mais comment ces pages magnifiques pourraient-elles se raccorder — nous ne disons pas à l'ouverture, celle-là demeure sublime, — mais aux banalités qui suivent? Entre la fermeté de leur contexture et le tissu assez lâche des parties avoisinantes, il n'y a aucune parité. Le Vénusberg écrase tout ce qui l'entoure. Aux moments où cette disproportion, cette incompatibilité sautent aux yeux, l'auditeur naïf dirait presque, sans la crainte salutaire du blasphème, que *Tannhäuser* n'est ni assez original pour l'art romantique, ni assez pur pour l'art classique. Et ni la vigilance de Siegfried Wagner,

ni l'habileté consommée de M. Toscanini n'ont pu masquer entièrement cette défectuosité.

***

Tout en laissant *Tannhäuser* au rang, d'ailleurs glorieux, que lui assigne la hiérarchie des créations les plus nobles de Wagner, cette audition n'en a pas moins provoqué dans la masse du public une satisfaction sans bornes. Ce sentiment s'est même exhalé en applaudissements prolongés, au mépris des interdictions sacro-saintes. Toutefois, la principale, l'irrésistible attraction que Bayreuth offrait en 1930 à ces mélomanes un peu exubérants, c'était d'entendre *Tristan et Isolde* sous la direction de M. Toscanini.

Les Parisiens qui eurent la bonne fortune de suivre en mai dernier, à l'Opéra, les concerts de la Philharmonie de New-York, n'ignorent pas la manière de ce maëstro. Elle est sobre, volontaire, parfois tendue, et néanmoins chaleureusement persuasive. On ne peut l'oublier... La largeur solennelle du prélude de *Tristan*, sa lenteur, sa nostalgie, son mystère, ses âpres et lancinants soupirs dont la résonance se prolonge à l'infini sans parvenir à se perdre, l'accélération des mouvements, sourde, mais progressive et continuelle, les gammes ascendantes qui s'élancent par fusées, d'une ardeur toujours croissante, à la conquête d'on ne sait quel bonheur inaccessible, la véhémence et l'acharnement furieux d'une poursuite menée par des forces surhumaines, puis soudain l'explosion qui foudroie toute cette montée, audacieuse et illusoire comme le désir, — une telle exécution ressuscitait parmi nous les plus beaux souvenirs de Félix Mottl. Il nous tardait d'entendre M. Toscanini diriger à Bayreuth la partition entière. L'impatience nous brûlait à grand feu.

Pourquoi ne point l'avouer? Comment un léger mécompte nous rendrait-il injuste envers ce musicien hors de pair? Nous pouvons en convenir sans hésitation... Le premier acte, entre le chant du jeune matelot dans les hunes et le moment où l'on voit Isolde arracher la coupe de Tristan pour y boire à son tour un poison plus redoutable que la mort, oui, le premier acte nous a déçu... Certes, comme d'habitude, l'in-

terprétation matérielle était minutieusement soignée, fouillée, mise au point. Mais l'ingéniosité remplaçait mal le génie. Ah! que son électricité, ses divines étincelles faisaient donc cruellement défaut! Et de même l'ironie, les sarcasmes, les accents incisifs... Les sursauts de haine et de colère ne formaient pas une alternance assez vive avec les attendrissements subits d'une passion qui cherche à s'oublier. Si l'allure, à Paris, avait paru trop précipitée pour l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, ici, au rebours, elle était molle, traînante. M. Toscanini, après avoir merveilleusement pénétré les intentions les plus secrètes de la musique, paraissait ignorer le poème, comme s'il ne comprenait pas suffisamment la langue allemande. Quelle supériorité ne possédait pas à cet égard son illustre prédécesseur Félix Mottl! Celui-là mettait en lumière les moindres nuances du texte...

Mais à peine la coupe vidée, à peine les amants se furent-ils reconnus, une exaltation inouïe s'empara de l'orchestre. Il est impossible de rendre ce déchaînement, cette flambée d'enthousiasme.

On se retrouva dès lors en pleine perfection, avec tous les avantages d'une gradation soutenue. Les auditeurs constatèrent une fois de plus quel bienfait un chef-d'œuvre peut retirer d'une collaboration ardente et généreuse. Le second acte fut, du commencement à la fin, une magnificence. Et le troisième reste dans notre mémoire comme le plus haut exploit de M. Toscanini.

Puisqu'il faut se limiter à l'essentiel, signalons du moins le don capital que les Muses latines ont octroyé à cet artiste : la clarté. A travers l'instrumentation de *Tristan*, extraordinairement riche, mais souvent compacte, sa lumineuse intelligence assure partout la vie, les échanges réguliers et salutaires. Ainsi, dans les climats torrides, enflammés par des étés sans fin, un fleuve nourrit de sa fraîcheur les campagnes altérées. A force de netteté, de transparence, les paroxysmes les plus violents perdent ici leur brutalité! Malgré la puissance déployée par son orchestre, notamment au second acte, à la minute bienheureuse où Tristan rejoint Isolde, ou bien au troisième, alors que le malade, supplicié par l'attente, arrache fougueusement les bandages de sa

plaie, M. Toscanini évite cette frénésie à laquelle se portent si volontiers les dirigeants vulgaires. Sa qualité distinctive, héritée peut-être de ses lointains aïeux, est un souci de beauté qui jamais ne sommeille. Beauté du son, beauté du style : l'une et l'autre concourent à une harmonie limpide. Il se peut que certains chefs d'orchestre sachent mieux exciter nos passions. Mais qui donc nous dispenserait de semblables délices? Euphonie, eurythmie, ces vocables chers aux dieux n'appartiennent qu'à son talent.

Grâce à lui, Isolde expirante retrouve sa majesté. M. Toscanini aperçoit dans cette mort, ainsi que l'a prescrit Wagner, une transfiguration. Que ces adieux, sous une baguette subalterne, ou bien au clavier de quelque dilettante obtus et plein de convoitises, finissent par n'exprimer que l'apogée des transports sensuels, c'est une extase encore, mais pleine de grossièreté! Pour ces esprits sans noblesse, il semble qu'Isolde, sur le point de défaillir, ait droit à une sorte de compensation, et certes à la plus douce qu'ils sachent imaginer... Que pourraient-ils soupçonner d'une aspiration plus profonde, plus solennelle?... Et cependant, sans peur, inondée d'une clarté plus pure que celle de notre soleil, Isolde se hâte vers la délivrance éternelle, vers le royaume de la Mort, où l'a précédée son héros. On la voit ainsi se perdre dans l'infini des mondes. Son hymne suprême n'est point une apothéose de la Volupté, mais une apothéose de l'Amour... Mais ceci, avouons-le, est d'une expression musicale infiniment plus malaisée...

***

Pendant la genèse de *Tristan*, musique et drame se mêlant de près à ses conceptions philosophiques, Wagner rêvait pour son troisième acte d'une intervention significative. Le « héros de la passion », Tristan, aussi grièvement blessé d'amour qu'Amfortas, et comme lui ne pouvant mourir, aurait vu apparaître à son chevet le « héros du renoncement », Parsifal. Wagner tenait beaucoup à cette idée. Mais comme il obéissait en définitive aux injonctions de son génie, il ne tarda pas à y renoncer.

Faut-il le regretter? Les deux sujets eussent-ils gagné à cette rencontre?... Nous ne le croyons guère. Où la magie de *Tristan* expire, à cet endroit commence désormais pour nous, avec une exactitude rigoureuse, la sphère d'action de *Parsifal*. Et peut-être ces chefs-d'œuvre, distincts et dissemblables au dehors, se complètent-ils d'autant mieux au fond des consciences...

Nous n'étions pas en âge de comparer entre eux les chefs d'orchestre, à l'époque où Hermann Lévi dirigeait à Bayreuth les représentations de *Parsifal*. Tout rapprochement entre ce modèle célèbre et l'exécution présente nous demeure par conséquent interdit. Mais voilà de longues années que les héritiers de Wagner ont confié *Parsifal* à M. Karl Muck : celui-ci a donc fini par acquérir de cette œuvre une expérience plus intime que n'importe quel autre artiste.

A dire vrai, les mesures initiales n'avaient pas répondu à notre espoir. Il y manquait on ne sait quoi : le prestige immatériel, le souffle de l'au-delà... Bref, la grâce n'opérait point. Mais par bonheur, elle ne se fit pas attendre... Un bruit d'ailes ineffable s'éleva de l'abîme. Était-ce le frémissement des âmes en suspens entre le ciel et la terre? le va-et-vient des essences angéliques au milieu d'un éther saturé de sels et d'aromes, comme sur la mystérieuse échelle entrevue par Jacob? Des langues de feu voltigèrent. Elles montaient, planaient, redescendaient sans hâte. M. Karl Muck rendait ces fluctuations ravissantes avec une adorable maîtrise. Et quand ce fut fini, quand le thème de la Cène reparut à découvert, mais cette fois dans une tonalité mineure qui le rendait plus pathétique, l'orchestre avait trouvé la bonne sonorité...

Nous eûmes ainsi, deux ou trois fois, quelques étonnements. Au premier acte, tandis que les chevaliers se partageaient le pain et le vin consacrés, les voix enfantines de la coupole parurent un peu étouffées par l'accompagnement. Était-ce la faute des bois allemands, moins veloutés que ceux de France? De toute manière, leur timbre mordant, acidulé, rongeait les voix en quelque sorte. Puis, au bout de dix-sept mesures, ces mêmes accords en triolets ayant passé aux cordes, l'équilibre se rétablit entre le chant et l'orchestre....

Avouons aussi, afin de ne rien omettre, que nous aurions

souhaité un accent plus poignant, une intensité plus tragique, pour les plaintes d'Amfortas...

Mais voilà tout. Et vraiment, à moins de pousser l'amour de l'exactitude jusqu'au fanatisme, on ne saurait chicaner davantage sur ces vétilles. C'est à grand peine, du reste, que nous en avons retrouvé la trace dans notre mémoire. Mais ce qui dure, en revanche, ce qui imprègne la pensée comme un enchantement fidèle, c'est l'écho de l'émotion incomparable que dégage cette symphonie chevaleresque et liturgique... « L'un des plus beaux monuments sonores que l'on ait élevés à la gloire imperturbable de la musique », proclamait avec raison Debussy... Par la grâce de *Parsifal*, tous les fléaux attachés à la misérable condition humaine, désirs, angoisses, remords, ont l'air de s'évanouir dans un espoir tranquille, dans une sérénité réparatrice... Un seul soir, au demeurant; mais pour ce très peu d'heures qui valent des années...

S'il faut un effort, une contention laborieuse, pour évoquer à distance quelques faiblesses passagères, les beautés et les perfections ont une vitalité incroyable. Chaque détail conserve sa valeur. Les séquences mélodieuses dont les archets accompagnaient en sourdine la prière matinale de Gurnemanz et des écuyers; l'âpre sanglot avec lequel un violon se détachait des clarinettes à l'instant où Kundry, demi-morte, obéissait malgré elle aux conjurations de Klingsor; la sombre, la déchirante introduction du troisième acte; la phrase chaleureuse qui surgissait aux violoncelles, tandis que Gurnemanz s'occupait de ranimer la pécheresse; puis enfin les divers tableaux qui s'enchaînaient aux séraphiques murmures du dénouement, à ces traits de harpes dont la réalisation a coûté tant de peines à Wagner; rien, en vérité, ne s'efface du souvenir depuis cet admirable soir. Tout subsiste, tout revit, tout porte témoignage.

La simplicité et la sincérité paraissent aussi décisives chez M. Karl Muck que l'euphonie et l'eurythmie chez M. Arturo Toscanini. Il a le culte d'un art sans artifices, grand à force d'être vrai. Qu'on l'épie tant qu'on voudra, jamais on ne le surprendra en flagrant délit d'affectation. Point de fausse austérité, point de fausse onction, point de faux mysticisme. Rien d'une rhétorique dévotieuse; rien, surtout, de l' « airain

sonore » et de la « cymbale retentissante » qui déplaisaient à saint Paul... Il ne parle qu'un seul langage : celui qui vient du cœur.

Cette éloquence a singulièrement servi la scène capitale du premier acte, celle qui en éclaire de si haut toute la signification allégorique. Lorsque Parsifal, muet d'étonnement, voit officier, parmi des tortures inexprimables, le pontife-roi Amfortas, alors seulement ses regards se dessillent. Il n'entrevoit pas encore les mystères du péché ni du salut; il ne comprend pas encore, mais déjà il compatit... Hélas! ne parlera-t-il point?... Cette lente poussée des larmes, cette naissance de la pitié dans une âme pure, mais encore ignorante et naïve, tout ce drame intérieur qui semble moins fait pour la scène que pour le rêve, se dégageait miraculeusement à Bayreuth et venait se communiquer au spectateur avec une force irrésistible.

N'était-ce pas justement l'intention du Maître : toucher le spectateur « instruit par la pitié »? N'était-ce pas le culte de la pitié qui le ramenait sans cesse vers le christianisme, lui si étranger pourtant aux dogmes et aux rites? Wagner subissait plus que quiconque le divin attrait du sacrifice et de la rédemption. Une prédisposition aussi particulière devait ranimer périodiquement sa ferveur pour le sang répandu sur la Croix, pour le sang ineffablement précieux que Joseph d'Arimathie recueillit dans cette coupe déjà consacrée par la Cène. « La pitié », déclarait-il, « est le trait dominant de ma nature morale et sans doute aussi la source de mon art. » Il s'en est expliqué maintes fois, et sans jamais varier... Une communion de plus en plus ardente dans un sentiment unanime de pitié, voilà le trésor suprême qu'il désirait offrir aux humains, ses frères infortunés. Or, tel qu'on nous l'a montré à Bayreuth, *Parsifal* répondait de tous points à cette aspiration.

***

L'admiration qu'inspire ce spectacle est assurément une grande douceur. Mais, en cette année 1930, il se mêlait à la compassion qui en effet nous prenait à la gorge, une mélancolie assez amère.

Une fois encore, malgré les difficultés les plus inquiétantes, un défenseur tenace avait réussi à sauver le Théâtre de Richard Wagner. La présence de M. Arturo Toscanini, le premier étranger qui ait obtenu l'honneur de diriger cet orchestre, prêtait même à la saison un éclat inusité. Elle y attirait une foule exceptionnellement nombreuse, et celle-ci se réjouissait d'y retrouver M. Karl Muck, infatigable malgré ses soixante-dix ans, et M. Elmendorff, que ses représentations de *l'Anneau du Nibelung* ont déjà rendu célèbre.

De leur côté, les chanteurs formaient une phalange absolument digne des chefs d'orchestre. Il n'y a pas lieu de présenter à nos lecteurs MM. Melchior et Graarud : l'un et l'autre ont remporté à Paris les succès les plus brillants. Le premier a tenu à Bayreuth le rôle de Tristan avec une endurance, une justesse et une générosité indéfectibles. Le second, sans avoir peut-être des ressources aussi abondantes, fut un Parsifal merveilleux de pureté, de noblesse et d'élévation spirituelle. Dans le personnage de Marke, M. Kipnis a fait preuve de qualités dramatiques et vocales que l'on a trop rarement l'occasion d'y applaudir; il n'a pas été moins imposant comme Gurnemanz. Parmi les interprètes féminins, madame Maria Muller, idéale Élisabeth, s'est mise au premier plan : par la dignité de son style comme par la fraîcheur exquise de son timbre, elle nous a toujours comblé de joie. Quant à madame Larsén-Todsen, excellente chanteuse et musicienne accomplie, elle a une ampleur et une variété de moyens qui lui permettent d'affronter glorieusement les rôles les plus formidables du répertoire wagnérien. Mais peut-être, Brunnhilde resplendissante, n'a-t-elle pas absolument la souplesse et la suavité que requiert le rôle d'Isolde, plus nuancé et plus humain. Madame Jost-Arden est une Vénus fort bonne, une Kundry supérieure. On voudrait encore magnifier comme ils le méritent les chœurs de *Parsifal* et de *Tannhäuser*, qui, grâce aux disciplines de M. Hugo Rüdel, ont chanté divinement. Mais à dire vrai, si parfaite est l'harmonie entre ces éléments divers qu'on ne songe pas à leur décerner des éloges particuliers, non plus qu'à mettre au pinacle, par exemple, l'alto solo ou la clarinette basse. Ce qu'il importe de signaler, c'est la qualité extraordinaire de

l'ensemble que Siegfried Wagner avait su réunir et le niveau auquel il l'avait patiemment élevé.

Mais une fois de plus, le Théâtre des Fêtes était menacé. A l'époque où son état de santé et son grand âge lui conseillaient enfin la retraite, Cosima Wagner pouvait s'écrier avec fierté : « J'ai la conviction réconfortante que, si je fermais aujourd'hui les yeux, notre œuvre se poursuivrait en toute sécurité, au point que ma disparition serait à peine sensible. » C'est qu'elle remettait alors ses pouvoirs entre des mains fermes. Elevé sous de tels yeux, façonné à l'école des grands musiciens qui furent les disciples de son père, Siegfried Wagner était parfaitement apte à remplir sa tâche. Mais voici qu'il disparaît à son tour, prématurément, et les résultats qu'il avait eu tant de peine à obtenir depuis la guerre, il n'a pas eu le temps de les consolider. Pour retrouver tout ensemble un nouvel équilibre et sa prospérité ancienne, Bayreuth aurait eu besoin de dix années : dix années d'une direction vigilante, dix années d'un labeur régulier et tranquille.

Sans doute, le Théâtre des Fêtes peut rouvrir ses portes l'année prochaine. Le programme est assuré : c'est le même qu'en 1930. La distribution des rôles principaux sera pareille, et les répétitions continueront à bénéficier des études accomplies sous la surveillance de Siegfried Wagner. Mais ensuite?...

Ensuite, c'est l'inconnu.... Un avenir tristement obscur.... Depuis la mort de Siegfried Wagner, on s'est livré à force pronostics. Certaines feuilles locales ont avancé, par exemple, que le comte Gilbert Gravina, ayant hérité de ses grands-parents Hans von Bülow et Cosima, ainsi que de son bisaïeul Franz Liszt, le feu sacré de l'art, était particulièrement indiqué pour mettre désormais ses conseils et son activité effective au service du Théâtre. Simple conjecture. Qu'on la prenne pour ce qu'elle vaut.... D'autres, au milieu d'une anxiété sincère, se réconfortaient par la pensée que madame Eva Chamberlain, la propre sœur du défunt, et ses demi-sœurs, mesdames Daniela Thode et la comtesse Blandine Gravina, sont toutes les trois bien vivantes, et que leur éducation, leurs souvenirs, l'expérience d'une longue vie entièrement vouée

au culte de Bayreuth pourront être d'une grande utilité. En outre, un sort heureux a permis que des témoins, des amis intimes de Richard Wagner fussent encore de ce monde. On a pu voir le 8 août aux obsèques, marchant derrière le corbillard, M. Adolf von Gross, qui prenait, du vivant même du Maître, une part si active à toutes les affaires du Théâtre, qui fut ensuite le tuteur de Siegfried et mérita la constante gratitude de Cosima Wagner. On y a vu également un autre vieillard, M. Hans von Wolzogen, le polémiste des temps héroïques, le théoricien attitré de Bayreuth. Leur présence témoignait que les liens n'étaient pas encore entièrement rompus avec la passé. Mais comme ils sont précaires!...

Ce n'est pas sans émotion que l'on songe à toutes les crises que le Théâtre de Wagner a dû subir depuis le demi-siècle qu'il existe. Que de travaux! que de luttes! Quelle énergie pour repousser sans cesse les assauts véhéments ou sournois de la fatalité! Et comme on comprend alors que la vaillance personnifiée, madame Cosima Wagner, ait pu avoir elle-même certaines lassitudes, au point d'inscrire en son journal, à une minute de grande tristesse, cet aveu si poignant :

« Je n'ai que de la foi; de l'espoir, aucun!... Ce monde n'est pas à nous. Il est à d'autres puissances!... »

***

Au milieu de ces ténèbres, voici pourtant une certitude. Seule, madame Winifred Wagner, veuve de Siegfried et sa légataire universelle, a qualité pour diriger à l'avenir le Théâtre des Fêtes. Ainsi donc, après la catastrophe, les collaborateurs de son époux se sont empressés de lui offrir leurs démissions, comme ils le devaient; mais elle a bien voulu les maintenir provisoirement dans leurs charges respectives. Un placard affiché dans les locaux du théâtre porte ces faits à la connaissance du public. Il n'est revêtu que d'une seule signature : celle de madame Winifred Wagner.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement la jeune femme qui porte aujourd'hui sur ses frêles épaules le fardeau d'une entreprise aussi glorieuse que pesante. On nous a dit ses qualités d'intelligence, de volonté; son origine

anglaise, que semble annoncer la physionomie de son prénom; sa proche parenté avec Karl Klindworth, élève de Liszt et l'un des plus anciens adeptes de Richard Wagner, auquel il consacra ce monument : la réduction pour piano des quatre drames de la *Tétralogie*. Les journaux ont fait l'éloge de madame Winifred Wagner; ils ont dit qu'elle saurait veiller avec énergie sur l'héritage de Bayreuth. Mais voilà tout ce que nous savons d'elle...

Deux jours après les obsèques de Siegfried Wagner, le dimanche 10 août, il y eut une représentation de *Tristan*. Entre le second et le troisième acte, pendant une pause assez longue, on se promenait au dehors, et l'on causait. L'assistance était nombreuse, car la foule, à peine maintenue par un cordon, venait observer les étrangers de passage, les toilettes, les somptueuses automobiles.

Dans ce crépuscule déjà sombre, à la clarté aveuglante des arcs voltaïques, une sorte de vide se forma subitement autour de deux personnes. Nous aperçûmes une belle et élégante jeune femme en noir, tête nue; auprès d'elle, un garçonnet de quelque quatorze ans. C'était madame Winifred Wagner et l'aîné de ses fils, Wieland. L'enfant, tout en noir, lui aussi, le col découvert, les jambes nues, avait un bon visage rosé et un certain air de famille assez caractéristique.

La foule, respectueuse, émue, formait le cercle autour d'eux. Et madame Winifred Wagner, avec une sérénité apparente, une parfaite possession d'elle-même, reconnaissait les anciens amis de la famille, leur adressait quelques propos gracieux. Elle était allée, murmurait-on, rendre visite aux artistes, ainsi que le faisait son mari, pour les conseiller, les encourager ou les féliciter. On admirait son calme. La tradition de courage et d'abnégation qui a fait la grandeur de Bayreuth n'était donc pas perdue...

Acceptons-en l'augure avec confiance... Jamais l'optimisme n'a été plus nécessaire qu'en 1930, sur le seuil de l'ère nouvelle qui s'ouvre pour le Théâtre de Bayreuth.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LE BLÉ

Depuis des siècles — et sous tous les régimes — le ravitaillement en blé de notre pays, le marché des blés, le prix du pain, ont donné lieu à des discussions, à des difficultés et par suite, à des réglementations administratives, ou à des législations, souvent contradictoires.

Après la famine de 1565-1567 le conseil du Roy, assemblé plusieurs fois, sous la présidence du chancelier de l'Hôpital, prépara un règlement de la police générale de France dont le titre premier était relatif à la police des grains, et donnait, par son article 4, le droit d' « exercice » et de réquisition aux représentants de l'État[1].

En 1660, en raison de la disette, des commissaires sont envoyés, en province, pour réquisitionner des blés.

En 1662 le pain est distribué à un prix inférieur au prix de revient, avec défense à toute personne de prendre plus que pour sa provision « de vendre et regrater ».

C'était déjà, on le voit, l'achat direct du blé par l'État et, même, la limitation de la consommation : ce qui a été fait pendant la dernière guerre.

1. « Ceux qui prennent et qui tiennent terres à ferme, soit de l'Église ou d'autres personnes, ne pourront par eux ou personnes interposées tenir et garder blés en greniers ou autres lieux plus de deux ans, sinon pour la provision de leurs maisons, sous peine de confiscation de leurs grains et de cent livres parisis d'amende de laquelle le tiers sera adjugé au dénonciateur et à celui qui aura fait la prise ou saisie, et néanmoins en cas de nécessité sera permis aux officiers de la police des lieux faire ouvrir les greniers en tout temps — quand besoin sera. »

En 1669, un arrêt réglementant les traites foraines, c'est-à-dire le régime des douanes existant, à l'intérieur, de province à province, établit la liberté « de sortir et de vendre » les grains à l'étranger sans payer aucun droit de sortie.

En 1674, des droits de sortie sont institués, puis les exportations par les frontières « de Picardie, de Soissonnais, de Champagne et pays conquis » sont interdites.

Louis XIV, par la Déclaration du 31 août 1699, tente d'empêcher l'accaparement des grains par les marchands et réglemente, de façon précise, le commerce du blé. Déjà, on voit apparaître, dans cette Déclaration, les deux aspects contraires que prend, suivant les moments, le problème du blé en France : « N'entendons assujettir aux permissions et enregistrement, portés par ces présentes, les négociants de notre royaume et autres qui voudront y faire venir des grains de pays étrangers, ni ceux qui voudraient, en temps d'abondance, en faire sortir, en vertu des permissions générales et particulières que nous aurons données ».

Ainsi donc des facilités sont accordées, suivant les besoins, aux importateurs ou aux exportateurs.

On connaît l'œuvre de Turgot supprimant les douanes intérieures et les prohibitions de sorties ou de circulation.

La Révolution confirma les mesures prises par lui pour supprimer les douanes intérieures, les péages... Mais elle rétablit très vite l'interdiction d'exportation : quiconque faisait sortir du grain du territoire de la République était puni de mort!

La Révolution généralisa, aussi, avec les lois du maximum, les taxations. La loi du 19-22 juillet 1792 donna aux municipalités le pouvoir de taxer le pain, sauf recours devant les autorités départementales; cette loi est, avec quelques modifications, toujours en vigueur.

L'exportation fut, de nouveau, autorisée par le décret du 25 prairial an XII sous réserve du paiement d'un droit de sortie de 1 franc par quintal; mais elle devait cesser, automatiquement, quand le prix du blé atteignait 16 francs l'hectolitre dans l'Ouest et 20 francs dans le Midi.

C'était la mise en pratique, en ce qui concerne l'exportation, du système dit de l'échelle mobile. Il fut maintenu, et per-

fectionné, par le décret du 2 juillet 1906 : le droit de sortie étant de 1 franc pour un cours de blé inférieur à 19 francs l'hectolitre, de 1 fr. 25 pour un cours de 19 francs, de 1 fr. 50 pour un cours de 20 francs ; de 2 francs pour un cours de 21 francs, de 3 francs pour un cours de 22 francs ; de 4 francs pour un cours de 23 francs ; le cours de 24 francs entraînant la prohibition d'exportation.

Le régime des importations fut aussi, assez souvent, modifié.

La loi du 28 août 1816 établit un droit d'entrée de 0 fr. 50 par 100 kilos.

La loi du 16 juillet 1819 éleva ce droit à 1 fr. 25 l'hectolitre, mais le droit était majoré de 1 franc par hectolitre si le prix du blé tombait au-dessous de 23 francs dans certains départements, de 21 francs ou de 19 francs dans d'autres et l'importation était interdite dès que le cours tombait à 20 francs dans les départements de la première zone.

La loi du 15 avril 1832 abolit la possibilité de la prohibition d'importation et d'exportation.

On arrive, ensuite, après les traités de 1860, à la politique impériale du libre-échange. Puis à la loi de 1880 portant révision générale du tarif douanier et qui sacrifiait complètement la production agricole.

En 1881, un droit de douane est rétabli et fixé à 0 fr. 65 par 100 kilos de blé. Ce droit est élevé à 3 francs le 28 mai 1885 puis à 5 francs le 28 mars 1887.

Il est abaissé à 3 francs du 10 juillet 1891 au 1er juin 1892.

Il est relevé à 5 francs le 11 janvier 1892 et à 7 francs par la loi de 1894.

En 1898 la suppression totale des droits de douane est décidée du 4 mai au 1er juillet.

Avec la guerre on voit, de nouveau, apparaître de nombreux changements dans le régime de nos importations et de notre commerce des blés. Ceux-ci sont orientés vers un seul but : avoir du pain à bon marché. Pour cela, lois et décrets se succèdent qui font de l'État le seul acheteur des blés. Le blé est ensuite revendu aux meuniers à un prix inférieur au prix d'achat, avec obligation de vendre la farine à un cours déterminé. Puis la carte de pain est créée.

En 1919 on revient à une liberté relative mais point encore

la stabilité des tarifs de douane. Les droits d'entrée sont supprimés, majorés, réduits, puis élevés par paliers pour atteindre 80 francs dans ces derniers mois.

Ces récentes modifications, comme les différentes réglementations antérieures que nous avons rappelées brièvement, furent commandées par l'abondance ou l'insuffisance de la récolte française.

Gouvernements et Assemblées délibérantes ont, en ces matières, varié comme les conditions atmosphériques qui déterminent, pour une part importante, la situation de notre marché du blé.

***

La campagne de 1929-1930 et celle qui vient de commencer, démontrent nettement, combien différemment, suivant la qualité de la moisson, se présente le problème du blé en France.

L'an dernier, alors que la récolte ne s'annonçait pas bonne, il suffit de quelques semaines favorables, pour améliorer considérablement les rendements des blés en terre. Les espérances de nos agriculteurs furent presque partout, dépassées. Lors des battages on était heureusement surpris : le grain était lourd et plus abondant encore qu'on le pensait.

Or, nos importations en blé avaient été très importantes parce qu'on ne s'attendait pas à une pareille moisson et aussi pour profiter d'une majoration des droits de douane prévue. Nous avions donc plus de blés indigènes que jamais et des stocks de blés étrangers en quantité anormale. Il en résulta l'effondrement des cours et l'obligation de libérer le marché des excédents de marchandise.

Cette année, la récolte avait d'assez belles apparences, aussi parlait-on déjà de mesures nouvelles pour favoriser l'exportation.

Hélas! les intempéries, qu'ont connues toutes les régions productrices au cours du mois de juillet et du mois d'août, ont renversé toutes les prévisions : il ne s'agit plus de faciliter la vente des blés au dehors, mais de savoir dans quelles conditions, les moins défavorables pour le producteur

et pour le consommateur, on assurera l'entrée des compléments de blés exotiques qui peuvent nous être nécessaires.

Ainsi donc, à un an de distance, parce que le soleil l'a déterminé ainsi, la France se trouve dans une situation presque absolument contraire au point de vue de son approvisionnement en blé!

De tels changements, survenant presque brusquement, alors que les hypothèses les mieux établies les déclaraient improbables, montrent déjà combien il est difficile, de réglementer, de régulariser le marché des blés.

Mais, même après la récolte, les difficultés et les incertitudes subsistent.

Certains affirment qu'il serait possible de les faire disparaître en instituant la déclaration de récolte.

« Si les producteurs de blé, disent-ils, étaient tenus d'indiquer l'étendue de leurs surfaces emblavées, et les rendements obtenus, on serait fixé sur les quantités de grains disponibles et, par suite, sur les importations ou exportations nécessaires. Il serait alors possible d'organiser méthodiquement la vente de nos blés. »

Les socialistes ont présenté un projet établi sur cette base. Ce projet comporte la création d'un Office qui serait chargé des opérations commerciales avec l'étranger et qui, connaissant nos besoins et nos disponibilités, pourrait, par son action, assurer la stabilité des cours.

Un tel système, séduisant à un premier examen, repose évidemment sur la connaissance exacte des quantités de blés récoltés et aussi sur la connaissance de nos besoins. Or la déclaration de récolte ne la donnera point. En supposant qu'elle puisse être imposée, elle ne permettra que des approximations qui, pour intéressantes qu'elles soient, resteront tout de même des approximations. Elle fut d'ailleurs, un moment décidée en 1925. Qu'arriva-t-il alors? Malgré l'avantage dont on l'accompagnait — une réduction de l'impôt foncier — la déclaration ne put entrer, vraiment, en application en raison de la résistance des milieux ruraux et on dut abroger la loi.

Mais admettons que tous les cultivateurs fassent connaître la surface de leurs emblavures. Il restera à chiffrer les rende-

ments. Ceux-ci ne seront connus qu'après les battages. Et on sait qu'on attend, parfois, des mois avant de disposer de la batteuse!...

Toutefois, allons plus loin, encore, dans le domaine des hypothèses et supposons que soit précisée l'importance de nos disponibilités. Pour établir un système rationnel de répartition et de vente, il faudrait, ensuite, déterminer, aussi exactement que possible, nos besoins. Or, ces derniers aussi sont extrêmement variables. La consommation est fonction d'abord de la qualité du pain. Si la moisson a été faite dans de mauvaises conditions, si le blé est rentré humide, la qualité du pain en subit la conséquence et la consommation diminue.

De même si la récolte de pommes de terre est très favorable, il faut moins de pain pour l'approvisionnement du pays.

De plus, si le blé est à un prix inférieur, tandis que les tourteaux sont chers, une quantité de blé, impossible à déterminer, passera à l'alimentation du bétail.

Enfin il est impossible de savoir quel sera le temps qui s'écoulera entre deux moissons. La récolte de 1929 a été précoce, celle de 1930 tardive. La campagne 1929-1930 a donc duré bien près de 13 mois, les besoins ont été accrus en conséquence, tandis que ceux de la campagne qui commence pourraient être réduits à ceux d'une consommation de 11 mois... si le soleil en décidait ainsi!

Comment, dans ces conditions, établir le bilan exact de nos ressources et de nos besoins?

***

On devine déjà que de telles incertitudes planant sur le marché des blés, se traduisant par des impressions contradictoires, peuvent influencer les cours.

Ces incertitudes et ces impressions ne sont, cependant, point les seules qui jouent. Le marché national connaît aussi l'influence des « perspectives » de récoltes à l'étranger. Or si la moisson se fait dans l'hémisphère nord en juillet et août, les récoltes de l'hémisphère sud se font, seulement, au début de l'année. Dès novembre les conditions atmosphériques qui favorisent ou compromettent les grosses récoltes

d'Argentine ou d'Australie ont donc une répercussion sur le marché mondial. Un radio annonçant des pluies bienfaisantes, en Amérique, détermine une baisse de quelques points dans les Bourses de Commerce du Monde entier. Une sécheresse persistante, faisant redouter des rendements insuffisants et une plus grande rareté de marchandise, cause une hausse.

D'autres éléments jouent encore :

La gelée des lacs et des rivières canadiens qui arrête le transport des blés peut, aussi, occasionner une hausse passagère.

Puis, il y a les manœuvres spéculatives des groupements financiers étrangers, ou même des groupements de productions restreignant les offres, ou succombant dans leur résistance à la baisse devant leurs besoins de crédit. Et l'action des Pools, des groupements de fermiers américains a été facilitée dans ces derniers temps, par des crédits d'État!

Pour l'avenir ne faut-il pas tenir aussi compte de la grande inconnue qu'est la production russe? Avant guerre la Roumanie et la Russie approvisionnaient, jusqu'à concurrence des deux tiers de leurs besoins, les nations déficitaires de l'Europe occidentale. La Révolution agraire a, en Roumanie, par le morcellement des terres substitué à la monoculture la polyculture et réduit de façon durable, semble-t-il, les possibilités d'exportation. En sera-t-il de même de la Russie qui, malgré ses famines locales, a livré déjà, à l'extérieur, des quantités de grains assez importantes au cours de certaines de ces dernières années?

Enfin depuis la crise récente ne va-t-on pas réduire les emblavures aux États-Unis? au Canada?

L'Angleterre n'instituera-t-elle point, ainsi qu'on l'annonce, le monopole des importations? et ne réservera-t-elle pas ses achats à ses Dominions producteurs de blés, l'Australie et le Canada?

Verrons-nous maintenir les interdictions d'importations ou les droits d'entrée prohibitifs, ou les restrictions à l'importation, qui, pour le blé, se sont généralisées, dans ces derniers temps, en Europe?

Personne ne peut apporter de réponses définitives à de telles questions.

On comprend dès lors, combien il est difficile d'orienter, avec une sécurité absolue, nos agriculteurs vers une plus ou moins grande production de blé et combien il est difficile d'organiser le marché du blé, afin de stabiliser les cours, d'éviter les manœuvres spéculatives et d'assurer le ravitaillement régulier du pays.

***

Ces difficultés, qu'il convient de connaître, ne doivent, cependant, point conduire à l'abandon de toutes recherches susceptibles de fixer les moyens, qui amélioreraient la situation des producteurs et serviraient l'intérêt général.

Il nous semble incontestable qu'à la base de ces recherches, il convient de poser cette affirmation que la France doit rester productrice de blé et, si possible, récolter de quoi suffire à son approvisionnement en pain.

Une nation grosse consommatrice comme la nôtre, ne doit pas accroître le déficit de sa balance commerciale par d'importants achats de blés à l'étranger. Elle ne doit pas courir le risque de se trouver un jour, dans l'obligation d'accepter des prix extérieurs qui alors ne manqueraient pas d'augmenter exagérément. Enfin elle ne doit pas subordonner à une liberté des mers problématique l'approvisionnement en pain de son armée.

Mais, pour faire du blé, il faut que le blé paye. On doit donc mettre nos producteurs à l'abri de la concurrence dangereuse des pays dont la production, accrue pendant la guerre, n'est pas grevée des charges que nous a laissées cette dernière. Pour cela, la protection douanière doit être suffisante : le droit de douane de 50 francs, puis de 80 francs, a répondu à cette nécessité.

Encore convient-il de surveiller les dispositions prises, au dehors, dans le but de faire disparaître l'effet de cette protection. Les primes à l'exportation, instituées, dans ces derniers temps, ne devraient pas nous laisser sans défense et des mesures de rétorsion devraient, immédiatement, être décidées contre les pays qui les instituent.

On me dira peut-être que la France, aussi, a institué de

telles primes. Bien que cela ne soit point tout à fait exact, puisque nous n'avons fait que rembourser les droits perçus sur des blés entrés en excédent de nos besoins, je crois que nous avons eu tort de favoriser ainsi des sorties de froment et qu'il eût mieux valu — pour des raisons que j'indiquerai tout à l'heure, — stocker nos excédents. D'ailleurs il s'agissait là d'une mesure exceptionnelle. Il faudrait que, désormais des rapports normaux d'échanges entre nations s'établissent, qui assureraient du moins, la sécurité et l'efficacité de la protection douanière.

Mais que devrons-nous faire quand notre récolte sera supérieure à nos besoins comme l'an dernier? D'abord, ne pas croire que cette bonne récolte sera suivie, toujours, par des récoltes aussi abondantes.

Restant dans le domaine des approximations, seul possible, pour ceux qui discutent la question du blé, je crois pouvoir dire que nous en sommes revenus aux récoltes d'avant guerre. Nous cultivons 1 500 000 hectares de moins qu'en 1913, mais l'augmentation des rendements compense cette diminution de surfaces emblavées. Or, si on consulte les statistiques du Ministère de l'Agriculture on relève, dans les dix années qui ont précédé la guerre, une récolte, et une seule, celle de 1907, d'environ 100 millions de quintaux. Mais à côté de celle-là d'autres sont inférieures de 30, 35 millions de quintaux à ce chiffre-record et insuffisantes pour assurer, notre approvisionnement .

L'idéal serait donc de tenter de reporter sur les campagnes déficitaires une part des produits d'une moisson heureuse et de tenter de vivre ainsi avec nos seules ressources. Cela n'est point facile. D'autant que l'on se heurte, alors, à l'opinion de la grande meunerie, d'après laquelle on ne peut fabriquer de bonne farine qu'en travaillant un mélange de blés exotiques et de blés indigènes, ce qui — même avec des moissons heureuses — rend les importations indispensables.

***

Depuis vingt ans, la boulangerie a, en effet, complètement modifié les conditions de son travail, elle n'utilise plus le

« levain », mais les levures. Le mitron fait sa pâte mécaniquement, en mélangeant, suivant une proportion déterminée, de la farine et de l'eau, dans son pétrin mécanique. Autrefois, en pétrissant à la main il se rendait compte de l'utilité de certains mélanges, il retouchait, par des apports nouveaux de farine ou d'eau une pâte qui lui semblait défectueuse. Il surveillait, soignait le « levain ». Maintenant avec les nouvelles méthodes, il semble bien que l'incorporation dans la farine livrée à la boulangerie, de produits de blés plus riches en gluten que les blés français ordinaires donne des facilités de panification et permet souvent un pain meilleur.

Je sais bien que des protestations assez vives s'élèvent contre cette affirmation. Des agriculteurs, certains spécialistes, soutiennent que la France produit, ou peut produire, ces blés riches en gluten, ces blés dits « de force ». Ils ajoutent que si la meunerie acceptait de les payer plus cher que les blés ordinaires, certaines régions pourraient en livrer en quantité suffisante.

Déjà, les travaux de laboratoire d'un spécialiste éminent, M. Arpin, ont, en effet, établi que certaines variétés de blés se rapprochaient, au point de vue de leur composition, de certains de ces blés étrangers proclamés nécessaires.

Toutefois, il ne me paraît pas que sur ce sujet on puisse tirer des conclusions pratiques, d'un intérêt immédiat ou d'une importance considérable.

Si la France peut produire des blés « de force » — et je le crois — ce sera seulement après l'organisation d'un marché spécial pour cette marchandise, payée, alors, à sa valeur; et après la détermination de « variétés » dont certaines restent à créer.

Mais, par le jeu de l'admission temporaire, ne peut-on pas sans nuire aux producteurs, — peut-être même en servant leurs intérêts — substituer des blés exotiques à des blés indigènes?

L'admission temporaire, qui permet d'abord l'importation provisoire pour la transformation du blé en farine et ensuite le remboursement des droits de douane à la sortie des produits de mouture, a été l'objet de vives critiques. Dans les périodes de mauvaises récoltes, on l'a accusée de laisser, par « des fissures », s'effectuer des sorties anormales de farines.

L'an dernier, ce fut le contraire, par l'admission temporaire des importations se firent, assure-t-on, sans l'acquittement des droits.

Il faut reconnaître que certaines fraudes ont été commises, que, par exemple, nos rapports commerciaux avec le Maroc ont été, un moment, anormaux, puisque nous recevions des blés marocains en franchise, tandis que le ravitaillement du Maroc était partiellement assuré par des envois de farine provenant de blés étrangers, pour lesquels les droits de douane étaient remboursés.

Mais de cela on ne doit pas conclure à la suppression de l'admission temporaire. Nous avons dans nos grands ports, et dans certains centres, de grandes minoteries, qui ont le droit de vivre, comme toutes les autres industries. Il y a même un intérêt national à leur permettre de vendre à l'étranger. Que l'on réglemente, que l'on surveille ces industries pour éviter des fraudes, cela est nécessaire, mais il me paraît impossible d'aller plus loin.

Or, la réglementation de l'admission temporaire laisse la possibilité dont je parlais tout à l'heure de remplacer, lors des sorties, une quantité donnée de farine de blés exotiques, par une quantité équivalente de blés indigènes. La farine de blé exotique restant, ainsi, en France, n'augmentera pas nos disponibilités, mais elle permettra d'améliorer la qualité de la farine et par suite la qualité — et la consommation — du pain.

Sans doute, dira-t-on; mais une telle pratique ne va-t-elle pas sacrifier les intérêts de la petite meunerie qui n'est pas outillée pour faire des importations et qui ne peut bénéficier de l'admission temporaire?

L'argument est sérieux. Mais il n'est pas sans réplique : la petite meunerie pourra se défendre précisément en recherchant, sur le marché français, les blés riches en gluten, en payant ces blés plus cher et en créant le marché spécial des blés « de force », condition du développement de la production de ces blés.

***

Ainsi donc — les blés étrangers, jouant seulement comme marchandise échangée en quantités équivalentes avec des

blés français, — en choisissant les qualités de farine réclamées par la boulangerie française — ne sont pas un obstacle à l'organisation de notre marché des blés et au report d'une partie du produit des grosses récoltes sur les campagnes déficitaires.

La constitution de stocks se justifie d'ailleurs non seulement par l'intérêt que nous avons de diminuer nos achats à l'étranger, mais encore par des raisons de défense nationale et par le souci de l'ordre public.

Imaginons une menace de conflit survenant après une moisson défavorable, il serait impossible d'affirmer que la ration de nos soldats et l'approvisionnement des populations civiles seraient assurés.

Une inondation sérieuse détruisant certaines voies de communication, des conflits du travail, peuvent actuellement compromettre le ravitaillement de certains centres.

J'ai connu en 1925, étant ministre de l'Agriculture, des difficultés avec la minoterie. Des quartiers de Paris furent sans farine pendant quelques heures. Or, sait-on de quels stocks le gouvernement disposait alors? Il y avait 11 000 quintaux disponibles dans les magasins de l'Intendance et il fallait 18 000 quintaux environ pour la consommation d'une seule journée de Paris!

Cette situation anormale n'avait point, sous l'Empire, échappé à certain préfet de police. On avait parlé alors de la nécessité de constituer des réserves de prévoyance et de sécurité.

En 1913, quand la situation européenne faisait naître, si justement, en France, des inquiétudes, on avait aussi préparé un plan pour assurer à l'armée, à l'intendance, des stocks de blé.

« Soit, dira-ton, il faut constituer ces stocks, en particulier pour les besoins de la Défense nationale, par mesure d'ordre public. Mais ne doit-on pas redouter que, dans une année déficitaire, l'État n'utilise ces réserves pour influencer les cours? »

La seule autre possibilité qu'ont les agriculteurs d'écouler les excédents de certaines récoltes, c'est l'exportation. Sans doute, celle-ci ne doit pas être abandonnée; mais, si elle est, dans une certaine mesure, fonction de notre organisation, si elle peut être favorisée par la constitution de coopératives

de vente, par la présentation meilleure de nos grains, elle est, aussi, sous la dépendance des mesures prises dans les pays qui nous entourent. Les monopoles d'importation, les ententes économiques, les barrières protectionnistes, la facilitent ou la rendent impossible.

Dans l'intérêt des agriculteurs, à côté de l'exportation qui peut être limitée, il convient, donc, d'avoir la possibilité de constituer des réserves susceptibles d'être utilisées en années déficitaires. *Mais il doit être entendu que celles-ci ne permettront pas d'influencer défavorablement les cours et devront être cédées au cours des blés à l'extérieur, majorées de la valeur du droit de douane.*

***

Pour régulariser dans la mesure du possible le cours du blé, pendant une campagne, pour constituer des stocks indispensables à la défense nationale et à l'ordre public, pour faciliter le report des excédents d'une récolte sur les années déficitaires, le meilleur moyen serait de créer et de développer des groupements coopératifs.

Si les producteurs se groupaient par région et avaient — par le crédit agricole — les moyens de construire des magasins communs recueillant leurs grains, la vente pourrait être fractionnée et régulière; le marché y gagnerait en stabilité et les adhérents à la coopérative pourraient être assurés de recevoir le prix moyen du blé au cours de la campagne.

Pour ceux d'entre eux qui auraient des besoins d'argent, leur production serait « warrantée », grâce aux crédits accordés sur les fonds de la Caisse Nationale de Crédit agricole.

Enfin, et comme le gouvernement l'envisage à présent, des contrats pourraient intervenir entre les services de l'Intendance ou du Ministère de l'Agriculture et les associations agricoles pour que celles-ci, moyennant une prime, conservent les quantités de grains qui ne pourraient être exportées, ou qui seraient considérées comme utiles à nos besoins d'avenir.

On pourrait même aller plus loin et donner à ces coopératives, *mais à elles seules*, la possibilité d'utiliser le « bon d'importation », — ces associations recevant le droit de faire

entrer, en franchise, des quantités égales à celles préalablement exportées.

Cette dernière mesure très séduisante pourrait, en fait, conduire au contrôle de la plupart des importations et elle permettrait de faire les mélanges correspondant aux besoins de la grande et de la petite meunerie.

Certes, la conclusion de certaines ententes internationales d'ordre économique, pourrait la rendre impossible, mais, en l'état actuel des choses, elle constituerait une timide réponse aux dumpings, aux primes à l'exportation, aux primes à la production pratiqués autour de nous, dans tant de pays.

N'est-ce point, d'ailleurs, le meilleur moyen de préparer les ententes, que de commencer par se défendre? Les différentes nations de la vieille Europe, poussées par les plaintes de leurs agriculteurs, par de jeunes partis agraires, par la concurrence des nations d'outre-mer qui ont développé leur production de 1914 à 1918, sont, actuellement, en état de guerre économique. Loin de servir ainsi leurs productions nationales elles peuvent préparer, à celles-ci, des lendemains plus difficiles encore que les jours présents.

Il faudrait donc s'entendre, et établir un régime des échanges, entre pays voisins, qui donnerait à tous quelque sécurité.

Puisse ce régime intervenir bientôt et assurer, avec les mesures prises à l'intérieur des États, la sauvegarde des intérêts légitimes du paysan qui fait

« ... monter de la terre éternelle
le blé, le pain divin, dont vit l'humanité! »

HENRI QUEUILLE,
Ancien Ministre de l'Agriculture.

LES LIVRES D'HISTOIRE

La vie publique et privée de Ramsès.
L'organisation de la diplomatie française sous Louis XIV.

Ramsès II, c'est le Sésostris grec de notre enfance, — j'entends l'enfance de ceux qui étaient jeunes il y a longtemps. C'est, pour être plus moderne, le Louis XIV égyptien, un Louis XIV du XIIIe siècle avant l'ère chrétienne. Nous le connaissons fort bien. Nous le connaissons même personnellement plus que Louis XIV, car nous avons de lui mieux qu'un portrait, mieux qu'un moulage, mieux qu'un buste de cire comme celui de Versailles, nous l'avons lui-même, sous les espèces de sa momie, une des attractions du Musée du Caire. C'est pourquoi l'idée de le faire figurer dans la collection des *Hommes illustres* (Gallimard), à côté de Liszt, de Hoche, de Chateaubriand, de Pasteur ou de Claude Monet peut parfaitement se défendre. Impossible d'oublier ce masque décharné par l'âge, terreux par le travail des siècles, aux cheveux rares sur un front bas, au nez busqué, à la bouche largement fendue sur une mâchoire pas trop édentée, à la barbe non faite depuis deux ou trois jours, ce qui suppose une grave maladie.

Cette momie est octogénaire. Elle a régné plus de soixante ans, elle a été glorieuse plus d'un siècle avant le siège de Troie. M. Charles Parain, ancien élève de l'École normale, ex-chargé. de missions en Orient, présentement professeur au lycée

Buffon, en a ressuscité la majestueuse carrière. Rien d'imaginaire ni de romancé dans cette biographie où abondent pourtant les détails pris sur le vif. Ce pittoresque n'a rien de truqué. Le cadre est conforme à toutes les données de l'histoire et de l'archéologie : le profil des Hittites se détache à l'horizon, le berceau de Moïse est sauvé du Nil par la fille du pharaon, les Hébreux réquisitionnés pour fabriquer les briques des monuments royaux échangent leurs murmures et leurs espoirs. On pourrait mettre un renvoi aux sources à chaque ligne. Les inscriptions des temples sont une référence continue, à condition de ne pas oublier qu'elles sont dithyrambiques par destination, et que même certaines qui célébraient des ancêtres ont été démarquées, débaptisées et portées finalement à l'actif du souverain régnant. Ramsès II, grand bâtisseur, a un peu volé la gloire d'autrui, comme le Versailles de Louis XIV a absorbé celui de Louis XIII.

C'est un plaisir de suivre dans ce volume animé la vie de cour, la vie des temples, la vie des camps. M. Charles Parain connaît les dessous du règne. Dangeau n'en sait pas plus. Les fêtes du couronnement se déroulent suivant les rites millénaires. C'est plus qu'un couronnement, plus qu'un sacre, c'est une déification. Le pharaon entre dans la famille des dieux. Ses pèlerinages aux grands sanctuaires nationaux sont des visites aux parents. L'érection de son temple funéraire est sa première pensée. C'est seulement après l'accomplissement de ces devoirs qui passent avant tout que Ramsès ira s'installer dans la jeune capitale fondée par son père Séti, à la frontière, sur la branche orientale du delta, pour surveiller l'isthme, menacé sans cesse par les hordes asiatiques, l'éternel ramassis des impurs Hyksos. Il en fera sa résidence favorite et lui donnera son nom, Ramsèsville.

Ramsès est un grand conquérant. Tous les pharaons sont de grands conquérants. Tous remportent les mêmes victoires, soumettent les mêmes peuples, ramènent les mêmes théories de captifs. Ce qui prouve que leurs conquêtes n'ont jamais été durables, à supposer qu'elles aient été effectives. Malgré toute la grandiloquence des inscriptions officielles, il n'est pas sûr que Ramsès ait été un Napoléon. Sa fameuse victoire de Kadesh sur les Hittites est la plus ancienne grande bataille

dont nous ayons un récit (1295 av. J.-C.). Est-elle si éclatante? Et surtout est-elle si décisive?

Kadesh est en Syrie, à droite de l'Oronte, à la hauteur de Beyrout. Ramsès croit les Hittites bien loin et leur centre est en effet loin de là. Mais ils sont embusqués derrière la ville, et Ramsès qui s'est lancé imprudemment avec l'avant-garde, sur des renseignements de faux transfuges, sans éclairer sa marche, est tombé dans le piège. Trois de ses divisions sur quatre sont loin, sans liaison ni avec lui ni entre elles. Quand Ramsès apprend par des prisonniers le danger de sa situation, il est trop tard. Il envoie à ses divisions de l'arrière l'ordre de presser leur marche, mais il est assailli, ses troupes sont rompues, tout paraît désespéré. Alors le roi monte sur son char, invoque Amon, et charge à la tête de sa maison militaire. Le dieu lui a répondu, les Hittites hésitent, l'armée de secours a le temps d'arriver. La bataille était perdue, elle est gagnée par un retour de fortune. C'est Marengo.

Est-ce bien Marengo? Ne serait-ce pas plus modestement Eylau, une boucherie réciproque sans résultat? Le poème de Pentaour, — scribe contemporain dont un papyrus nous a transmis l'œuvre, — exalte magnifiquement la gloire de Ramsès, mais il nous manque le communiqué hittite. Il était peut-être sur une tablette des archives de Boghaz-Keui, malheureusement trop mutilée pour être déchiffrable. Ce que nous savons c'est que cette victoire si hautement chantée n'a servi de rien. La guerre continue seize ans encore et le traité conclu en 1279 n'a rien de triomphal. C'est une paix blanche. Nous en avons le texte concordant en hiéroglyphes sur deux temples de Thèbes et en cunéiformes sur une tablette d'argile de Boghaz-Keui. Le « grand roi » hittite, Hattousil, y est sur le pied d'égalité avec le pharaon. C'est en somme un traité d'assistance mutuelle contre le danger assyrien.

Le malheur des longs règnes c'est que le prince vieillit. Suivant le mot de Charles-Quint, « la fortune est femme, elle n'aime pas les vieillards ». Ramsès inaugure avec beaucoup d'éclat la décadence de l'Égypte. Ses guerres ont été vaines, sa magnificence ruineuse. Le grand bâtisseur se verra réduit à faire de la camelote, à employer des matériaux de second ordre, à utiliser les laissés pour compte de ses ancêtres,

voire à les dépouiller de leurs monuments. Ses derniers temples sont pauvres, négligés, les reliefs en creux sont faits en série et d'une extrême banalité. Quant au démarquage, il n'a plus de limites. Sur un bloc d'albâtre pris à un sanctuaire d'Aménophis, Ramsès a d'abord commémoré son mariage avec « la princesse Aurore », fille du souverain hittite, consécration du traité d'alliance. Plus tard, après la mort de la princesse, le même bloc sera utilisé comme piédestal d'un colosse de granit rose, usurpé lui aussi. Le pharaon obéré fait flèche de tout bois. Il a tout usé, les ressources et les fidélités. Son fils Meneptah sera impuissant à empêcher l'exode d'Israël.

Le tout-puissant roi n'a pu même assurer à sa dépouille mortelle un lieu de repos. Sa tombe orgueilleuse est violée sous Ramsès IX, un siècle à peine après avoir été murée pour l'éternité dans la Vallée des Rois. L'appareil funéraire est saccagé, les pierreries détachées des chars et des trônes, les amulettes d'or arrachées du sein de l'auguste momie, à la lueur des meubles brûlés par les détrousseurs pour éclairer leur besogne sacrilège. Le grand Ramsès gît à terre éventré. Le dégât est réparé en gros, mais des voleurs reviennent et dérobent ce que les premiers ont dédaigné. Pour simplifier la surveillance, Ramsès, muni d'un nouveau cercueil, celui qu'il a encore, est transféré dans la tombe de son père Séti. C'est encore trop précaire. Les translations se multiplient. Séti et son fils sont cachés dans le tombeau d'une princesse, puis dans celui d'Aménophis I, enfin dans une sorte de fosse commune où l'on entasse piteusement une séquelle de pharaons dévastés. C'est là qu'au bout de 3 000 ans Maspero les retrouvera en 1881. Une vitrine de musée public est encore un asile plus sûr que les souterrains les plus mystérieux, mais quelle promiscuité pour le fils d'Amon!

***

La diplomatie française au temps de Louis XIV (Alcan). Le sujet n'est pas nouveau, direz-vous. Peut-être, mais il est vu sous un angle nouveau. M. Picavet, professeur à l'Université de Toulouse, n'a pas retracé une fois de plus le tableau

de la politique étrangère du Grand Roi. Il en a étudié le mécanisme, les moyens d'action; il a cherché à savoir quels étaient et comment fonctionnaient les rouages chargés d'en assurer le travail matériel. C'est de quoi on ne s'était pas suffisamment préoccupé jusqu'ici. Ni le classique *Manuel de Politique étrangère* de M. Émile Bourgeois, ni la récente *Histoire diplomatique* de M. René Pinon ne traitent ce sujet. L'époque de Louis XIV est choisie parce que c'est le moment où l'appareil est le mieux réglé. Toute l'Europe nous l'envie et le copie. Jusque-là il y avait eu du flottement, de l'improvisation, des lacunes dans les relations extérieures. Au siècle suivant, la machine, n'étant plus tenue en main, se faussera, la faveur introduira dans les cadres des éléments indésirables, le « secret du roi » paralysera la diplomatie officielle sans remédier à ses abandons.

Nous avons peine à nous figurer le caractère récent des institutions diplomatiques les mieux établies et les plus naturelles en apparence. C'est une nouveauté que la création des ambassades permanentes; elles ne datent que de la seconde moitié du XVIe siècle. Louis XI, qui est pourtant un fervent de la diplomatie, qui la préfère aux armes parce qu'il y est plus sûr de sa supériorité, n'a pas de représentants permanents chez les autres et se garderait d'en admettre auprès de lui. Il ne facilite pas leur tâche aux ambassadeurs extraordinaires qui lui sont envoyés. Ils sont parfois forcés, quand il est en voyage, ce qui lui arrive souvent, de courir après lui pendant des semaines pour être reçus, à la fin, dans quelque bourgade, parfois dans une cabane de paysan. La diplomatie de la Renaissance préfère encore les voies secrètes, c'est ce qui au début frappera d'une sorte de discrédit le rôle et le titre d'ambassadeur. On y voit plus ou moins un espion déguisé.

Jusqu'à Richelieu, il n'y a pas de secrétaire d'État spécialement chargé des Affaires étrangères. Le roi seul décide. Il consulte son Conseil, un conseil secret dont la composition et le nom sont du reste très variables. Quant à ses agents, il les recrute volontiers parmi les gens d'église, parce qu'ils savent le latin, langue commune du temps, et qu'ils sont faciles à récompenser sans bourse délier grâce à « la feuille »

des bénéfices. Une abbaye équivaut à une pension et ne coûte rien au Trésor.

Richelieu donne grand élan à l'activité diplomatique, le Père Joseph est son homme. Elle était considérée comme accidentelle, il proclame qu'elle doit être continue, qu'il faut « négocier sans cesse ouvertement en tous lieux ». Même si aucun résultat immédiat n'est en vue, la diplomatie est un élément d'information. « Celui qui négocie, écrit-il dans son *Testament politique*, est averti de ce qui se passe dans le monde, ce qui n'est pas de petite conséquence pour le bien des États. » L'instrument n'est pas encore au point, il s'y met peu à peu. Des traditions, des habitudes se forment; le protocole se précise au congrès de Westphalie; le décor mondain agrémente le travail ingrat de ce qu'on ne saurait encore appeler les chancelleries. Mais l'outillage technique ne prend réellement figure qu'après Mazarin.

Ici est la partie la plus neuve du travail de M. Picavet. Le rôle diplomatique du Conseil d'État, ou Conseil d'en haut, qui est déjà notre Conseil des ministres, mais restreint et seulement consultatif, est mis en lumière. Il compte très peu de membres, trois ou quatre au début, cinq à six dans la seconde partie du règne, de manière que le secret, à quoi tient essentiellement Louis XIV, est bien gardé. Le titre de ministre est nécessaire pour y entrer, mais non suffisant. Pomponne, ministre et « secrétaire d'État des étrangers », comme on disait alors, y siége en 1672, en est exclu en 1679 quand il perd sa secrétairerie tout en restant ministre, y est rappelé en 1691. Il n'y a d'ailleurs pas de nomination solennelle, à la fin surtout : un simple ordre du roi, une convocation orale par un huissier du cabinet suffit. « Le 23 novembre 1709, écrit Saint-Simon, le roi fit Chamillart ministre et lui ordonna de venir le lendemain au Conseil d'État. » Torcy, qui n'est pourtant pas le premier venu, et qui est déjà secrétaire d'État des étrangers, reste deux ans stagiaire (1697-1699), sans droit d'opiner, simple rapporteur technique sans voix au chapitre.

Non moins instructives sont les pages sur le secrétariat des Relations extérieures, sur les ambassadeurs français à l'étranger, sur les ambassadeurs étrangers en France. Les diplomates

avaient besoin en ce temps-là d'une initiative quotidienne. Les communications étaient lentes, les usages et privilèges diplomatiques variaient avec les cours, le personnel de carrière n'était pas encore bien hiérarchisé. On ergotait à perte de vue sur les questions de préséance où Louis XIV est intransigeant. Ainsi, à Vienne, la France n'a pas d'ambassadeur; elle n'a qu'un simple « envoyé extraordinaire », parce que l'Empereur accorde le pas à l'Espagne. Il n'y a pas d'hôtel de l'ambassade dans les capitales étrangères. L'ambassadeur se loge comme et quand il peut. C'est toute une histoire, et qui contribue à rendre le métier ruineux. Il est exagéré de dire que les ambassadeurs ne sont pas rémunérés, mais il est vrai qu'ils le sont peu et peu régulièrement. La gloire de représenter le plus grand roi du monde se paie, et se paie cher, car il faut faire honneur à un souverain qui entend partout être hors de pair.

Le recrutement est plus laïque qu'autrefois. Louis XIV craint que des hommes d'Église ne soient trop influencés par le Pape. Il leur préfère, à Rome surtout, des hommes de robe ou d'épée. On trouve des cardinaux ou des prélats à Venise, en Pologne, en Espagne; on trouve des gens de robe un peu partout, bien que la noblesse d'épée les jalouse et leur reproche d'être procéduriers ou distants. Les militaires réussissent parfois très bien, comme Feuquières et Villars en Allemagne. Remarquons que beaucoup de simples « résidents » sont pris dans le pays, comme il arrive encore aujourd'hui pour certains agents consulaires. En somme, il n'y a guère encore de personnel de carrière, d'avancement normal, de recrutement bien réglé.

Parmi les qualités professionnelles il en est une dont on commence à se préoccuper. On répète un peu trop que le français était parlé par toute l'élite de la société européenne. Pas encore au XVIIe siècle. Nos diplomates, de leur côté, ne sont pas tous très polyglottes. A Munster, le comte d'Avaux fait étalage de ses talents de latiniste, son collègue Servien est moins brillant à cet égard, et le chef de la mission, le duc de Longueville, s'excuse d'avoir oublié son rudiment. Pomponne est bon humaniste, mais les langues vivantes lui sont inconnues. Le seul qui ait eu vraiment une préparation spéciale

est Torcy. Neveu du grand Colbert, fils de Colbert de Croissy, gendre de Pomponne, il n'avait pas à chercher sa voie. Il a appris le latin comme tout le monde et même mieux que beaucoup d'autres, car il est capable de l'écrire à huit ans. Étant donné que le latin est resté la langue du Saint-Empire et que le Saint-Empire tient mordicus à ses traditions, il était impossible de s'en passer, — au point que Louis XIV, dont l'éducation classique avait été un peu négligée, essaya de s'y remettre à vingt ans, avec un succès relatif. Mais si le latin s'écrit encore beaucoup, il se parle déjà beaucoup moins, d'autant que chacun le prononce à sa façon, ce qui n'empêche pas absolument la conversation, mais ne la facilite pas. Torcy a cultivé les langues vivantes. Son père l'a fait voyager : il a pratiqué l'italien à Rome, l'allemand à Hambourg, l'espagnol à Madrid. Il donne aux jeunes gens le conseil d'en faire autant. Dans une lettre de Racine (20 mars 1698) à son fils aîné qui débutait dans la carrière, à la Haye, je lis : « J'approuve au dernier point le conseil qu'on vous a donné d'apprendre l'allemand. J'en ai dit un mot à M. de Torcy qui vous y exhorte de son côté et qui croit que cela vous sera extrêmement utile. »

Le français n'était pas la langue diplomatique, le latin non plus en dehors du Saint-Empire. M. Ferdinand Brunot l'a parfaitement montré dans le cinquième volume de son *Histoire de la Langue française*. Chacun écrivait ou parlait le plus souvent dans sa langue, avec cette nuance que les pays qui n'avaient aucune chance d'être compris dans la leur cherchaient à faire prévaloir le latin qui n'avantageait personne. La correspondance diplomatique de la Pologne et de la Hongrie était en latin pour cette raison. Pour la rédaction des traités le latin est le plus souvent adopté quand plusieurs nations sont en cause. C'est le cas classique du traité de Westphalie. Le premier traité avec le Saint-Empire qui ait été rédigé en français est celui de Rastadt (1714), parce que les deux négociateurs, Villars et le prince Eugène, parlaient également le français et avaient du latin une connaissance également lointaine. Ce fut une simplification, une commodité, mais un article stipula que cette dérogation ne créerait pas un précédent. Et cette clause de style figura longtemps dans les

traités avec l'Empire, même après que l'usage du français fut devenu, non pas obligatoire, mais habituel.

Au total Louis XIV est un des maîtres de l'art en diplomatie. Il a monté la machine. Malheureusement, il en a compromis le rendement par un excès d'ambition et d'orgueil, ce que constate mélancoliquement M. Picavet : « L'instrument par lui forgé est supérieur aux résultats qu'il en a tirés. » Mais ceci est une autre histoire et qui est pour aujourd'hui hors du sujet.

A. ALBERT-PETIT

GEORGES DE PORTO-RICHE

« Le génie latent n'est qu'une présomption. Tout ce qui peut être doit devenir et ce qui ne devient pas n'était rien. »

(H. F. AMIEL)

La littérature dramatique en France, à la fin du XIXe siècle où se sent déjà l'influence étrangère grandissante des Slaves et des Scandinaves, a été dominée par deux écrivains à développement lent, qui eurent le bonheur et le malheur, par une évolution retardée, d'échapper aux conditions générales d'existence et de production des auteurs dramatiques, confinés qu'ils étaient dans la vie de théâtre où l'imagination et l'observation se déforment, comme s'atrophie la vision des animaux ensevelis dans les gouffres abyssaux que ne pénètre pas la lumière. Les acteurs résistent mieux à ce maléfice du théâtre, car leur art, dans lequel les sensations musculaires jouent un rôle considérable, maintient chez eux la nature animale et les arrache à cette stylisation des émotions et à cette vie toujours encadrée, synthétisée, où tout doit avoir un signe, c'est-à-dire une convention et où ce qui est à peine exprimé n'a point de place. Quelques-uns d'entre eux, d'ailleurs, deviennent des automates, mais le public s'en aperçoit assez souvent et les rejette, tandis que l'auteur, après deux ou trois pièces, dans lesquelles il s'est affirmé, peut continuer machinalement sa besogne en se copiant lui-même sans inconvénient. L'acteur reprend le vieux thème effacé de l'auteur et son être de chair, sur lequel il prend un point d'appui pour objectiver le personnage scénique, lui laisse cette vie maté-

rielle, qui sert de support à l'illusion d'une vie psychique totale. Le cénesthésie, cette « âme des entrailles » où réside une partie du secret prestige animal et spirituel de la musique, joue un rôle important dans la vocation de l'acteur et de l'auteur dramatiques, chez lesquels, comme chez les musiciens, le rythme représente l'invisible puissance.

Becque et Porto-Riche ont adoré le théâtre dont ils avaient la vocation, incapables comme ils l'étaient de faire autre chose, roman ou journalisme. Le théâtre a longtemps repoussé le premier. L'autre a dû franchir une longue période d'essais à cause de son indolence et pour d'autres raisons avant de découvrir sa vraie voie.

Becque et Porto-Riche ont fait figure d'expérimentateurs, d'inventeurs. Ils ont positivement perfectionné dans la forme et dans le fond, intention et technique, ce qui paraissait sur la scène avant eux. Talents originaux ils ont travaillé, mis sur pied, puis présenté leurs comédies, des modèles. L'un, Becque, fut assez mal accueilli par le public, parce qu'il touchait à l'ordre social. C'était un Français de vieille race, parisien gouailleur et raisonneur. Il était pauvre et il commit la folie de vouloir triompher à toute force sur la scène du Théâtre-Français nullement organisée pour les expériences et qui n'admet que les talents aimables ou les réputations que l'on ne discute plus.

Il y avait en Becque, avec un observateur aigu, un psychologue, un animateur de personnages puissants et un moraliste. Malheureusement, entêté dans sa contre-imitation de Dumas fils, qui avait été un inventeur, un novateur, lui aussi, Becque voulut satiriser, moraliser mais sans être spirituel et poétique. Il était homme d'esprit et il était poète. Il tirait avantage dans le privé, d'une incomparable verve mordante pour cribler de traits ses ennemis littéraires et soutenait sa vie même par un illuminisme de prophète, proclamé avec une éloquence concise et un souffle poétique ardent. Systématiquement, obstinément, il écartait de son théâtre et la pointe et la flamme. Il voulait vaincre sans ces armes. Le public — disons les choses telles qu'elles sont — l'accepte avec plus de respect que d'enthousiasme.

A côté de lui, Porto-Riche de dix années plus jeune, d'ori-

gine nettement italienne, né auprès du théâtre (son père, administrateur d'Offenbach, monta aux Bouffes le légendaire *Orphée aux Enfers*) n'avait aucune racine bourgeoise parisienne et ne pensait à fronder ni les organisations sociales, ni les mœurs, ni les hommes. Voluptueux sceptique, il ne possédait pas la puissance d'extériorisation de Becque, ni son esprit à l'emporte-pièce, ni ses haines, ni ses enthousiasmes; ni sa forte carrure morale, ni sa joie de vivre, ni cette robustesse candide, illusionnée, saine et simple qui sauvait Becque de la vulgarité et faisait de l'auteur des *Corbeaux* une sorte de frère cadet de Balzac. Becque, solide, un peu massif, correct, de tenue sobre, avec une physionomie combative ne donnait pas l'impression d'un homme de lettres, mais d'un militaire en civil. Porto-Riche promenait en artiste, des vestons de velours et d'amples cravates molles, le négligé d'atelier d'un peintre amateur. Avec une figure distinguée aux traits fins, d'une beauté plus latine que juive, il était aussi délicat, féminin et rêveur que Becque était énergique, bruyant et gai. Becque parlait beaucoup, très haut et ne se plaignait jamais. Porto-Riche racontait d'une voix murmurante une foule de menues historiettes et il avait toujours quelque petite plainte à exhaler sur son sort. Une sorte de dédain souriant pour les femmes, nuisit à Becque qui avait essuyé des déboires sentimentaux. Caractère tout d'une pièce, trahi, il n'avait pas pardonné. Dans son cœur de mâle fier et méprisant, grondait la colère de Samson. Porto-Riche était don Juan, la séduction même et l'inconstance, la légèreté, le cynisme galant et indiscret naïvement. Il pardonnait avec des larmes, toutes les trahisons et toutes les faiblesses, prêt lui-même à tous les oublis et à tous les égoïsmes. Les femmes l'adoraient. C'était, en homme, en écrivain, l'une d'elles. Qu'on lise, parmi ses dernières œuvres, une nouvelle assez osée, où il se met en scène comme toujours sous un déguisement transparent. « *Veux-tu que je sois ta femme*? » et l'on comprendra bien mieux à quel point il était féminin.

Jamais Becque ne s'est servi dans ses pièces de ses expériences personnelles. Ses personnages, minutieusement observés, élaborés avec dix, vingt fractions d'autres personnages fragmentairement analogues et entièrement com-

plétés et reconstruits, ont été placés dans leur perspective épisodique où les maintient une coordination des causes et une logique psychologique qui créent leur vérité. Porto-Riche ne s'est révélé un maître écrivain que dans le subjectif, l'aveu, la confession, l'étalage de son moi sur la scène. Il est une personnalité caractéristique de l'autobiographie dramaturgique, comme il est un exemple de longue et d'heureuse maturation littéraire. Becque a donné tout de suite ce qu'il devait donner et dans sa forme personnelle. S'il n'a pas produit davantage, c'est par la déviation de l'instinct histrionique latent dans son talent d'auteur, comme chez tous les dramaturges. Après avoir été longtemps mis à l'écart, on fit de lui, c'était d'ailleurs justice, un chef d'école. Il joua ce rôle dans les salons, dans les cénacles. Hélas! il le joua à la lettre. Il usa son imagination d'écrivain, ses idées de pièce et de personnages et gâcha cette tension physique, si précieuse, qui électrise les mots et communique au dialogue son impulsion, son flux et son reflux, dans les conversations des « représentations » éblouissantes et stérilisantes. Jules Renard lui s'est stérilisé, il l'a dit, avec son Journal mais il laisse au moins ce « Journal », qui est une œuvre importante au point de vue historique et bien davantage au point de vue psychologique dans laquelle ce silencieux et cet incertain, affamé de parler et d'agir comme tous les auteurs dramatiques, mais timide, neurasthénique, aboulique, obsédé par le complexe d'Œdipe, a assouvi, sa passion de parleur, son prurit d'aveux dans des passages retentissants. Le robuste Becque a dépensé cette force supérieure de propulsion imaginative et verbale, jaillie de son corps et de son intelligence dans la gesticulation des tirades, des professions de foi, tout un déballage d'épigrammes et d'anecdotes qui amusaient prodigieusement ceux qui l'écoutaient mais qui l'épuisaient de sa semence intellectuelle et dont il ne reste rien. « Et comme je parlais à tous je ne parlais à personne. Mais le soir, des danseurs de corde et des cadavres étaient mes compagnons et j'étais moi-même un cadavre! » dit Nietzsche. Telle fut l'amère destinée de Becque, dont la devise française, vaillante, stoïque, celle d'un homme qui voulait rire de ses maux, flageller l'infamie et amuser autrui par sa joie de discuter, de convaincre et de

railler, résonne comme un cri viril : « Accepte ta fortune ».

Georges de Porto-Riche n'accepta jamais la sienne. Il ne la poursuivit pas non plus avec âpreté. Né avec une âme d'artiste, comme tel il conserva une haute fierté de sa tâche. Il visait à la perfection et il n'a pas galvaudé son talent, ni gaspillé ses forces. Sa probité d'homme de lettres, sa persistance de novateur qui ne veut pas, pour un succès facile mais éphémère, s'abandonner à des concessions, égalent la probité et la conscience de Becque. Elles sont seulement d'une autre sorte. Subtil méditerranéen, fils de marchands qui, pour vendre, racontent à l'acheteur possible de longues histoires, mêlant l'hérédité juive à l'hérédité italienne, il avait un instinct visuel, le goût de la forme voluptueuse, le sens des nuances et, sous sa morbidesse de lazzarone parisien, l'obstination de la race des prophètes et leur inquiétude. Porto-Riche n'était jamais satisfait.

Cependant, pour réussir, il avait eu bien d'autres chances que Becque. D'abord, en possession d'une petite fortune, il pouvait travailler dans l'indépendance absolue de sa pensée et la nature en outre, l'avait doté de ce qui manquait au joyeux mais intransigeant Becque : le charme. Porto-Riche, à vingt ans, se présente avec une grâce à la fois souriante et tourmentée, cette sorte d'inquiétude résignée, qui intéresse chez un jeune homme, le sentiment de l'avenir, espoir et crainte. Georges de Porto-Riche a longtemps gardé cette attitude d'artiste adolescent qui débute et qui a besoin de protection.

Cette fortune, cette physionomie attirante, cette position d'un poète désintéressé, doucement extravagant et qui semble n'aspirer à rien qu'à chanter sa mie, (en réalité Porto-Riche était extrêmement ambitieux mais sa morbidesse aimable lui donnait l'aspect de la modestie) lui valurent des amis, des protecteurs, et, du jour au lendemain, le sympathique insouciant, que l'on croyait voué à l'obscurité, pénétra dans le monde des Lettres, pour frayer de plain pied avec les célébrités du jour. Il avait rencontré les Duquesnel et les Dennery.

Félix Duquesnel, un charmant homme, spirituel, distingué, marié, associé on peut dire, à une femme de beaucoup de goût (il ne faisait rien sans consulter « Laure » qui avait été une beauté fort admirée par Sainte-Beuve) dirigeait alors

l'Odéon, où il avait découvert et lancé pas mal d'écrivains et d'artistes, Sarah Bernhardt et Mounet-Sully, François Coppée, etc., et rouvert l'ère de la gloire dramatique d'Hugo en reprenant *Ruy Blas*. Duquesnel conseiller et ami de Jules Verne, était aussi l'ami de Flaubert, de Dumas fils et de madame Sand... et recevait chez lui tout ce qui comptait comme écrivains et comme artistes. Tout de suite il avait joué la première pièce de Porto-Riche, *le Vertige*, assez insignifiante, mais acceptée sur la bonne mine du jeune homme qui l'intéressait, et dont il voulut aider la réussite. Il l'avait présenté à Laure et Laure l'avait présenté aux Dennery. Et les Duquesnel et les Dennery ne juraient que par « Porto », ce charmant « Porto », l'auteur de si jolis vers, à qui l'on croyait une santé si délicate, que l'on jugeait tout à fait désarmé dans la vie et qui par conséquent avait grandement besoin d'être conseillé par des personnes d'expérience.

Porto-Riche a dû ses heureux et faciles débuts immédiats et sa notoriété précoce aux Duquesnel et aux Dennery. Chez Duquesnel il rencontra un jeune acteur, lettré, séduisant et qui avait, aux yeux de Porto-Riche, deux qualités supérieures. Ce jeune artiste plaisait extraordinairement aux femmes. Et plaire aux femmes, plaire même tout court, dans l'opinion du féminin Porto-Riche paraissait être le don suprême. L'autre tendance heureuse chez ce jeune comédien, assez différent de ceux de son milieu, était une faculté d'admiration particulière pour ses amis. Qui lui donnait son amitié, cessait d'être jugé autrement qu'avec son cœur. Ce jeune acteur fut très utile à Porto-Riche, qui en fit pour un temps son confident et reçut de lui, concernant son art, les plus utiles conseils, dont sa souple intuition tira profit. Cet excellent ami, déterminé positiviste, réussit moins bien à convaincre son cher poète du génie philosophique d'Auguste Comte. Il avait essuyé le même insuccès avec Sardou, qu'un instant il avait intéressé à la doctrine de celui qui voyait dans l'art « la seule portion du langage qui soit universellement comprise à la fois dans toute notre espèce. » Sardou, esprit tourné vers le concret, avait une imagination combinatrice de péripéties et les systèmes d'idées sans personnages lui apparaissaient dépourvus d'intérêt. Quant à Porto-Riche, il considé-

rait les diverses conceptions philosophiques, du même point de vue qu'Anatole France, qui essaya mollement de se mettre au courant de l'évolution des doctrines et y renonça aussi malgré l'insistance d'un ami. Porto-Riche ne s'intéressait qu'à lui-même, à sa vie, ses inquiétudes, ses bonheurs, ses désirs. Il vivait renfermé dans son moi. Cet égotisme, allié à une sensibilité extrême qui lui faisait entrevoir des nuances de sentiments qu'il ne comprenait pas d'une manière positive, comme les biologues connaissent les microbes filtrants qu'ils n'ont jamais vus, mais qu'ils isolent néanmoins et dont ils savent étudier les manifestations, devait être un jour, avec le temps, la base inspiratrice du grand talent de Porto-Riche.

Les entretiens de Porto-Riche avec Dennery ne lui furent pas moins utiles. Dennery était un homme très fin, extrêmement adroit, parfaitement lettré et supérieur pour la mise en œuvre, le placement en perspective d'une pièce de théâtre. Dennery, avec beaucoup de mélodrames, compte à son actif la mise au point du *Mercadet* de Balzac. L'écrivain, le virtuose du maniement des personnages et des situations qui a su manier les figures scéniques de Balzac avec un tact pareil, dans son domaine, est un maître.

Porto-Riche, heureusement entouré, choyé, encouragé, dolent, soupirant et souriant, se laissait vivre. Après son petit acte *le Vertige*, et toujours grâce à son protecteur et ami Duquesnel, l'Odéon lui avait représenté un grand drame à quoi, tout imprégné de théâtre, d'histrionisme et d'esprit d'imitation, il avait donné un titre de théâtre : *Un Drame sous Philippe II*. Ses débuts furent assez bien accueillis par la presse. Porto-Riche s'était fait déjà beaucoup d'amis. Duquesnel avec « Laure » qui s'occupait des costumes, avait luxueusement monté la pièce de son protégé. Massenet en avait écrit la musique de scène, comme pour les *Erynnies* de Leconte de Lisle et, — indication de l'avenir, — le rôle de Philippe II était tenu par un remarquable acteur qui devait se tailler un succès dans un triomphe du théâtre réaliste. Gil Naza, puissant, vulgaire et brutal, vraiment dépourvu de la roide majesté espagnole, allait bientôt trouver sa meilleure création avec le Coupeau de *l'Assommoir*. On était en 1875, les naturalistes commençaient à faire parler d'eux. Daudet après *Tartarin*

venait de publier *Fromont jeune et Risler aîné*, Zola, *la Conquête de Plassans*, Renan, l'*Antechrist*, Taine préparait *les Origines de la France contemporaine*, Coppée donnait les *Humbles*; la fameuse préface à l'introduction à la Médecine expérimentale de Claude Bernard allait devenir le credo de la nouvelle école. Tout ce mouvement littéraire, condamné d'avance par les Duquesnel et les Dennery, n'avait pas plus atteint Porto-Riche que le positivisme de son ami, le comédien aimé des femmes. Il ne savait pas. Il ne prévoyait pas.

Cette année même, où l'on avait joué le drame romantique de Porto-Riche, un jeune homme inconnu, filleul de Flaubert, faisait paraître dans l'Almanach de Pont-à-Mousson, une nouvelle, *la Main d'écorché*. Sous la signature de Joseph Prunier, c'était le premier conte publié par Maupassant. Dans cinq ans Porto-Riche le rencontrera pour apprendre, de cet admirable romancier, quelle devait être la forme, la matière, l'orientation de son génie, latent encore à cette heure.

En 1875, Porto-Riche en était là. Il avait, aussi habilement que possible, avec des vers parnassiens, copié un drame hugolien. Comment aurait-il été parnassien, cet impassible, ce sensible, ce frémissant, ce voluptueux dont les nerfs venaient bouleverser les épithètes, et romantique, cet écrivain d'un tout petit univers, sans inquiétude morale, religieuse, métaphysique, ne vivant que dans le présent. Ni parnassien ni romantique, cet égotiste était un réaliste qui s'ignorait.

Il était poète pourtant. Il avait reçu au front le baiser de la déesse. Il avait eu la révélation. Ses beaux yeux tendres et lumineux où les femmes cherchaient le reflet de leur image, et n'y voyaient que le désir, mais un désir si doux, si attendri, d'une immensité panthéiste si profonde, qu'elles se sentaient en présence d'une force de la nature, majestueuse et entraînante, plus belle que leur beauté, et à quoi il était presque glorieux de céder; les beaux yeux de Porto-Riche étaient ceux d'un voyant supérieur.

Les choses, pour lui, avaient une signification immense, élargie, pénétrante, une expression atteignant à la fois tous ses sens et suscitant une amplification de ses sentiments et de ses pensées, une expansion, une transposition de sa person-

nalité indéfinissable et tourmentante, objectivée psychologiquement dans ce qu'il voyait. Ame de créateur de mythes où survit l'impulsion de l'animisme universel, âme de poète.

Il avait alors seize ans. C'est lui qui parle :

... « Un jour que j'errais seul dans les gorges de Franchard, je fus pris tout d'un coup d'une émotion extraordinaire en voyant le soleil disparaître au creux de la vallée... Pour la première fois je découvrais les beautés du ciel et des arbres, pour la première fois j'étais sensible et d'une façon particulière. Je fondis en larmes sans m'en définir la cause et je rentrai éperdu à la maison. A peine étais-je dans ma chambre que je me précipitais à ma table et que j'écrivais mes premiers vers. Le miracle de la vocation venait de s'accomplir. J'étais auteur, j'étais poète. »

Notons que la splendeur d'un coucher de soleil et non point d'une aurore, a déclanché cette crise d'enthousiasme mystique de joie et de douleur, par quoi Georges de Porto-Riche, passionné mais nonchalant par faiblesse physique et projeté hors de lui-même, éprouve l'irrésistible besoin d'exprimer son émotion.

Poète, il l'est. Il ne l'a guère été en vers. Il le sera plus tard, bien mieux, en prose et bien plus que dans l'expression des mots, dans la forme générale, dans le sentiment, dans l'atmosphère de ses pièces établies néanmoins avec une observation minutieuse quasi scientifique, et un souci du vrai calqué sur la vie. Ses œuvres contiendront cette grandeur émouvante, ce retentissement dans les cœurs, issu de l'intense sincérité et d'un équilibre des sentiments contradictoires, antagonistes, rendus complètement dans le détail et dans l'ensemble, stylisés par l'art et cependant rayonnants de naturel grandiose.

Le médiocre parnassien des drames romantiques était un véritable auteur dramatique.

Dumas fils, avec une clairvoyance remarquable, en discutant dans une lettre à Porto-Riche, la direction de son avenir, dit au jeune auteur du *Drame sous Philippe II*.

« L'étude des caractères, la clarté et la précision de la forme, la recherche du vrai dans les sentiments, une manière de voir et de sentir qui n'est jamais vulgaire suppléeront à

ce qui vous manque, et je crois vous manquera toujours, parce que cette qualité est un don naturel, comme d'avoir les yeux bleus ou noirs, suppléeront à une composition d'une logique et d'une déduction impitoyables. »

Oui, pourquoi donc, malgré l'étude des caractères, la clarté et la précision de la forme, la recherche du vrai dans les sentiments..., etc... Porto-Riche manquait-il d'une composition logique? Écoutons Porto-Riche lui-même parlant de lui et nous avons la réponse :

« J'ai bien une mémoire sentimentale, une mémoire de tristesse, d'impression, une mémoire de rancune, mais je n'ai guère la mémoire des faits. »

Lorsqu'un écrivain n'a pas la mémoire des faits, il n'en a pas davantage l'imagination, qui est la mémoire « qui revoit et qui repeint en nous ». Il ne « revoit » pas, et, par conséquent, il ne conçoit pas la péripétie.

Nature nerveuse, chez laquelle la reviviscence des images gardait une sorte de passivité, comme chez les femmes, Porto-Riche pensait d'instinct, avec des sensations et une vive mémoire affective. Le sens de la causalité chez lui était très faible. Il ne l'avait qu'en ce qui le concernait personnellement, directement. Alors, incapable de se détacher de lui-même, tout entier plongé en lui, il retrouvait, avec un grand labeur, lui et les autres mais les autres seulement par rapport à lui. Cet art d'inventer en se souvenant, la virtuosité de construire du réel avec des fragments d'incidents véridiques et un ajustement de conjectures déduites logiquement, la divination, le tact d'imaginer des possibles et de choisir entre ces possibles, la nature ne lui avait imparti que d'une manière confuse ces dispositions essentielles de l'écrivain dramatique.

Dumas lui-même, très rapide lorsqu'il écrivait le dialogue d'une pièce, avait besoin de beaucoup de temps et de réflexion pour en fabriquer la structure épisodique. Ses idées le détachaient de la logique des événements.

Porto-Riche a fait aussi cet aveu d'égocentrique.

« Il m'est impossible de discuter avec des gens qui ne partagent pas mes opinions. »

Il faut pousser plus à fond l'examen, pour connaître le mécanisme mental de cet auteur devenu tardivement un

grand dramaturge, qui a laissé trois pièces quasi géniales, *Amoureuse*, *Le Passé*, *le Vieil Homme*, plus une, *le Marchand d'estampes* qui contient de beaux fragments mais contestable et sénile, et d'autres comédies que, sauf la *Chance de Françoise*, l'on pourrait attribuer avec quelques écrits à n'importe quel honorable écrivain. Porto-Riche avait une mauvaise cénesthésie, comme Maine de Biran qui le premier nous a révélé l'importance de ce sentiment de la vie organique et qui fut lui-même un exemple de cette particulière disposition. Biran parle du « sentiment de l'existence sensitive » qui est le sentiment de l'individualité biologique, base de l'individualité psychologique et par quoi nous prenons conscience de notre « moi ». Le sens de son corps, de son moi qu'il transpose dans ses personnages, est l'influence vitale chez l'auteur et chez l'acteur, créateurs sur la scène des êtres de chair qui sont virtuellement eux-mêmes, et parfois tout eux-mêmes.

Les fortes personnalités abondantes, généreuses se transposent aisément dans des personnages divers, qui portent par un trait quelconque la marque de leur individualité. Plus la nature de l'auteur ou de l'acteur est riche de réalités et de virtualité et plus ces personnages sont variés. Les tares morales, les tares physiques apparaissent tout de suite. On ne sortira pas de là. Le théâtre est un art de reproduction, de représentation même pour l'auteur. Le séducteur y met sa séduction, le laid y met sa laideur, l'impuissant ses défaillances, le luxurieux sa débauche, le combatif y met sa colère, le doux y met sa tendresse... L'homme qui dit « Je » tout le temps se révèle en plein, même quand il croit construire un autre homme Il l'a fait à sa mesure, à sa ressemblance avec son tempérament, son caractère, et la conformation de son corps. La cénesthésie chez Porto-Riche était donc médiocre. Avec une vive imagination il avait peu de force à communiquer à ses personnages. Point malade, il se plaignait tout le temps. A moins de composer des choses insignifiantes, il avait le travail horriblement difficile. Son imagination se repliait sur soi même et il était à peu près incapable d'établir d'autres personnages que lui. Assez clairvoyant pour comprendre la faible valeur de ses petits vers parnassiens et

de sa fausse vocation de dramaturge romantique, pendant quinze ans, il flotta, il se chercha.

Dans Maine de Biran, dont Pierre Tisserand réédite l'œuvre, le Journal du philosophe de la volonté jette de profondes clartés sur les intelligences contemporaines, accouplées à des corps fragiles et ce passage spécialement donne une idée des difficultés du travail chez un tempérament comme Porto-Riche.

« Je n'ai pas une forte prise sur les idées, écrit Biran, elles m'échappent et je me laisse distraire par les plus légères impressions. La manière dont j'ai travaillé jusqu'à présent est seule appropriée à mes dispositions organiques et intellectuelles. C'est de me renfermer dans un seul sujet et de lutter contre toutes les distractions, de faire un effort continuel jusqu'à ce que je sois absorbé et que je n'aie pas d'autre idée, même d'autre désir que de me pénétrer de mon sujet, que toutes mes facultés en soient diminuées sans partage, que je perde le sommeil et l'appétit en m'en occupant. Alors je suis capable de concevoir et de faire : hors de là je suis au-dessous de moi-même parce que ma première prise est toujours lente, embarrassée et lâche.

Nous avons ainsi le secret intérieur de la lente évolution d'un des plus grands auteurs dramatiques.

Le *Drame sous Philippe II* ne pouvait pas révéler sa véritable vocation à Porto-Riche qui n'était rien moins qu'un polygraphe. Après une comédie *les Deux fautes* qui n'eut pas une brillante réussite, il esquisse une traduction de Shadwell avec Lefèvre, un *don Juan*. Il se maria, il voyagea.

Son ami Duquesnel avait été forcé de quitter l'Odéon et s'était lancé dans la production de pièces à mise en scène somptueuse. Il allait monter *Michel Strogoff*, il montera *Théodora*. Duquesnel et « Laure » avaient le goût des résurrections du passé et des grands spectacles. Si Porto-Riche avait pu écrire pour Sarah Bernhardt une Sémiramis ou bien une Judith, héroïnes promenées dans de pittoresques et nombreux tableaux avec de fortes situations tragiques, Duquesnel aurait associé sa chance de manager à celle de « Porto » auteur... Mais, bien que vivant au milieu d'un intérieur de bric-à-brac, genre peintre, selon le goût du temps et, dans cette tenue d'atelier qu'il n'a

jamais modifiée, Porto-Riche ne se sentait pas la moindre disposition de dramaturge historique ou de constructeur d'épopées. Il était à son insu tout à fait de son époque. Il ne pouvait composer quoi que ce soit d'original, que s'il tirait son inspiration d'aventures et d'impressions personnelles, prises dans la vie quotidienne, vues, senties, observées ... la « tranche de vie » dont on ne parlait pas encore mais que l'on pouvait prévoir. Seulement à cette période de son existence, il ne s'en rendait pas compte. Marié, père, après avoir mené une vie de jeune homme mouvementée, il s'enrichissait d'impressions d'autant plus vives qu'il cédait fréquemment à des tentations et qu'il se jugeait ensuite, pour succomber encore. Il accumulait de la sorte, dans les menus accidents de sa vie privée, tous les éléments de son œuvre qu'il ne pourra bâtir avec d'autre matériaux que ce qu'il aura reçu et éprouvé. Cette œuvre sera une large description critique et mise en action du mariage, de l'amour et du libertinage sentimental.

Pendant ces années d'indécision, de 1875 à 1880, le mouvement réaliste auquel, répétons-le, Porto-Riche restait complètement étranger, avait envahi le roman. Daudet, Zola, Huysmans, Goncourt publiaient chaque année un nouveau livre : 1876 avait été l'année de *Manette Salomon*, 1877, *l'Assommoir*, 1878 *le Nabab*, 1879 c'est *Jacques Vingtras* de Vallès... Au théâtre, l'*Assommoir* avait obtenu un succès formidable dans un genre populaire et mélodramatique tout à fait en dehors de la nature de Porto-Riche. Mais les Variétés, en revanche donnaient des petites comédies de Meilhac, comme *la Cigale*, par exemple, où la drôlerie gardait un tour observé, un réalisme très fin, plus vrai psychologiquement que bien des graves comédies conventionnelles. Enfin vers 1880 le Joseph Prunier de l'Almanach de Pont-à-Mousson, était devenu la tête d'un cénacle d'auteurs, dont on s'occupait beaucoup, et Porto-Riche fit la connaissance du jeune écrivain naturaliste, Maupassant qui venait de publier dans *les Soirées de Médan* sa célèbre nouvelle *Boule de Suif*.

La rencontre de Porto-Riche et de Maupassant c'était la gazelle mise en présence du taureau. Enfin ce fut surtout l'attirance mutuelle de deux curiosités d'écrivains considérant chacun son opposé et réunis cependant par une ten-

dance commune, l'observation du cœur féminin et disons-le aussi, des corps qui amena la liaison de Maupassant et de Porto-Riche, celui-ci ayant recommandé à celui-là deux jolies marchandes d'amour italiennes.

Maupassant atteint d'une affection assoupie, dont le développement insidieux devait abréger sa vie, possédait un corps robuste et, jusqu'à l'envahissement de la paralysie générale, son exceptionnelle vigueur physique lui permit d'accomplir le miracle d'une production à la fois rapide, forte et parfaite.

En 1880, tout en se livrant à une sensualité effrénée, Maupassant travaille sans relâche. Nouvelles et romans se succédaient. Comment alimenter cette fécondité? Maupassant, de même que Balzac, « vidait » ceux qui l'approchaient de leurs anecdotes, de leurs aventures, de leurs renseignements immédiatement utilisés, jetés au creuset de son imagination en réceptivité constante, passés au crible de l'analyse personnelle, reconstruits par un effort d'auto-suggestion foudroyante.

Maupassant composait sa nouvelle avec une admirable rapidité, le milieu décrit, les personnages agissant, parlant, sentant. C'était une pièce de théâtre... Il lui fallait des sujets. Partout où il allait, il parlait peu. Il écoutait...

Porto-Riche avait mené une existence plus variée que le jeune Normand à peine sorti de son bureau et de ses dimanches de canotier, et Maupassant se servait largement, habilement de ce que cet ami spirituel, causeur, observateur très fin lui racontait.

D'abord Porto-Riche ne comprit pas très bien cette transmutation de ses historiettes de ses petits potins de tous les mondes, en de brefs récits mouvementés et vivants, où tout avait une couleur, une saveur, une odeur et d'où se dégageait un sentiment pénétrant. Peu à peu, il vit clair. Il se trouvait en face d'un nouvel art auquel ses goûts, son tempérament adhérèrent complètement.

Ainsi, concise, frémissante, colorée, vigoureuse et ordonnée, la facture de Maupassant qui indiquait un dramaturge, gagna Porto-Riche au réalisme. Ce fut sa transformation. Le peu loquace Maupassant n'avait pas eu besoin d'entamer de discussions littéraires pour convaincre Porto-Riche. La seule

lecture d'une de ses nouvelles était un argument. Sa voie lui était tracée. Il laissa là ses ébauches de poésie et se remit à travailler... à rêver de travail.

Porto-Riche n'avait pas la réalisation aisée, prompte et singulièrement objective de Maupassant, ni sa richesse cérébrale, ni son animalité superbe. « Sa prise » sur les idées était faible, il se laissait « distraire par les plus légères impressions ». Il lui fallait éteindre toute préoccupation, oublier toute passion, descendre en lui-même. Mu par cette projection extérieure de la volonté, une affirmation superficielle et vive de l'existence, principe, raison d'être du théâtre qui exprime paradoxalement à la fois l'individu et les généralités, il avait été saisi par ce « goût de se faire une physionomie », que la fréquentation des gens de théâtre provoque (l'observation est de Barrès) et provoque surtout chez les personnalités sensibles et flottantes qui ont besoin de se façonner sur un modèle pour se connaître. Il se créa alors, ce personnage, l'automate sur lequel l'auteur dramatique fait ses expériences de dédoublement et dans lequel il s'incorpore. Un écrivain comme Becque, divers et objectif, anime ses figures scéniques de ses virtualités. Il combine, il actualise indirectement, dans une opération singulière où il est lui-même à la fois spectateur et acteur. Les subjectifs, comme Porto-Riche, ne sont spectateurs qu'avec un effort infini. Parvenir à cet état d'illusion consciente qui permet en même temps l'enthousiasme de la création et le sentiment critique indispensable, leur est une tâche très dure. Ils isolent très mal les divers états de conscience. Ils oublient à chaque instant que le théâtre est une parole pour le public, à qui le dialogue s'adresse indirectement et que chacun des *dramatis personae* doit se raconter lui-même, sans que cette confession soit ouverte, mais qu'à travers les méandres de l'entretien scénique, se glissent des mots révélateurs qui laissant intacts le sens et le mouvement de la scène, sont des éclairs jetés sur le fond des âmes. Les subjectifs à moins d'être de laborieux acharnés et d'avoir en même temps une vie de grandes émotions à travers des milieux très variés, n'écrivent que des pièces à deux personnages et leur bagage n'est pas lourd.

Ce que Maupassant et les réalistes avec « la tranche de vie et le document humain » (on en parlait enfin), avaient démontré à Porto-Riche, c'était la possibilité de composer une œuvre d'art avec la vie quotidienne, l'être intime et ses aveux, même les moins nobles. L'homme moyen, et si l'on veut même l'homme médiocre, étudié et décrit consciencieusement contenait des éléments d'intérêt et pouvait servir de sujet d'observation scénique. Et aussi, en dehors du heurt des péripéties, la pièce pouvait se réduire à une situation.

Porto-Riche trouvait en lui-même cet homme et le souvenir d'une situation. Après bien des réflexions, il composa un petit acte, *la Chance de Françoise*, comme Maupassant eût écrit une nouvelle dans la même forme, dans le même ton véridique. Il avait écrit, à propos de l'œuvre de Maupassant, cette phrase d'auteur dramatique : « C'est la mise en chair et en os des Maximes de La Rochefoucauld. » Hé bien sa nouvelle formule, son art était cela à peu près, avec quelque chose de plus, un grand charme, le sentiment de la faute, très différent du repentir, une *acedia* attendrie que l'on ne trouve pas dans les nouvelles de Maupassant, qui, sur le mal humain promenait un lucide regard brûlant, farouche, mais jamais ironique, jamais non plus mouillé de larmes.

La Chance de Françoise, jouée en 1888, fut une révélation. Style, forme, tout était neuf, une tranche de vie, mais avec une idée, une force d'expression souple, sans brutalité, une étude de caractère de personnages moyens, dont la modeste aventure prenait un sens de généralité. Porto-Riche avait osé cette transposition du protagoniste qu'il portait en lui et il l'avait réussie. Son dialogue, découpant le récit habilement, expliquait les personnages en les faisant se révéler dans l'action, et les scènes s'équilibraient... Il était mûr pour une grande pièce. Elle se fit attendre. *Amoureuse* date de 1891. Maupassant qui n'avait plus rien à apprendre à Porto-Riche, deux ans après, s'éteignait dans la démence. Entre temps, Porto-Riche avait donné *l'Infidèle* dont il n'y a rien à dire. Ces pièces de brio n'étaient point dans sa vraie manière, même surchargées de sensualité.

Amoureuse est une œuvre. Les rapprochements que l'on fait de Porto-Riche avec Marivaux, qui était un visuel inspiré par

la comédie italienne et ses imbroglios sautillants, jouant délicieusement des méprises et des surprises de l'amour, et avec Racine issu de Port-Royal et peintre de l'amour passion, dont les personnages grandioses n'ont pas la notion du péché et ne sont pas des êtres sociaux (ce qui caractérise la littérature et le théâtre de notre temps), les rapprochements sont vains. Les auteurs comiques de jadis ont encore des traits communs avec les auteurs comiques d'aujourd'hui. Les tragiques n'en ont plus. On ne croit plus à la fatalité. Il faut une raison aux actes. Le théâtre psychologique, le roman psychologique datent du XIXe siècle.

Le sentiment d'autrui est vif, dominant chez l'homme moderne. Au milieu de ses agissements, qu'il ait le souci ou qu'il veuille ne point tenir compte de son pareil, peu importe, il en porte la marque. Dans son indifférence ou dans sa sensibilité il reçoit la plainte de l'être qu'il offense ou la joie de celui qu'il secourt. Il ne peut les oublier. Ce n'est pas seulement la nature, l'univers qui nous parle comme il ne parlait pas à nos pères. C'est la nature humaine. De moins en moins, l'homme peut ignorer l'homme dont il a tant besoin.

Comment peut-il ignorer la femme? *Amoureuse* pose le problème de l'amour dans le mariage et du travail, de la légèreté de l'homme, de l'exigence de la femme. Dans bien des ménages pas de problème plus fréquent. Le *Passé* : la femme travaille, l'homme est un ravageur, un amoureux quasi professionnel, il sème autour de lui la souffrance, le dégoût, l'avilissement, il est éliminé. Enfin *le Vieil homme*, c'est encore l'amour, mais comme un dissolvant meurtrier entre un père, une mère et leur enfant. Le père et son jeune fils sont amoureux de la même femme. Le fils se tue de désespoir.

Chaque fois, l'homme de plaisir bien plus que l'homme d'amour, celui qui ne sait pas apporter l'harmonie des sens dans sa vie conjugale, celui qui cherche à confondre les sensations de plaisir avec celles de la trahison et du regret, celui qui laisse dans son ménage, auprès de son fils adolescent et passionné, traîner les relents de ses éternels caprices, chaque fois que cet homme apparaît, protagoniste de ces tragédies c'est pour être châtié. On a parlé d'immoralité, de déver-

gondage, d'attentat à la famille?... Pourtant le mal y a toujours sa sanction.

Porto-Riche a construit ses pièces avec cette composition « d'une logique et d'une déduction impitoyables » que réclamait Dumas et elles ont la grandeur, l'humilité et le pathétique d'une confession. Les caractères, ni les épisodes ne sont exceptionnels, mais la forme, cet enchaînement des circonstances né de l'entrecroisement des conflits psychologiques, la succession des épisodes, la présentation des personnages dans des scènes où leur caractère se répand en justifiant cette phrase de Schopenhauer, à quoi tous les dramaturges devraient penser « Une vie humaine est une suite de variations sur un thème donné », cet ensemble maintenu sans fléchissement, sans défaillance, cet exceptionnel accord des idées suggérées et des sensations, l'absence d'efforts, l'extrême simplicité des moyens, tel est le style. La seule trace de labeur se manifeste par un peu de papillotement du dialogue, dans les passages où le souffle de l'auteur, sa nervosité avaient peine à soutenir l'élan, qui conduit l'entretien, et en mesure la précipitation ou le ralentissement.

Porto-Riche a mené à bien, ces trois chefs d'œuvre par un singulier privilège de son tempérament d'écrivain. Voué au subjectif il ne pouvait donner une vie totale à de nombreux caractères, mais, homme, sa nature féminine lui a dicté toutes les réactions, toutes les plaintes, toutes les exigences, tous les abandons et toutes les détresses d'une femme, de sorte que les mâles passionnés dans ses pièces, aiment vraiment avec la force de l'égoïsme masculin et les femmes, qui passent dans leurs bras, s'attachent à ce dominateur inconstant ou s'en détachent avec la violence de celles dont la destinée est une éternelle volonté de créer et qui vont aux extrêmes, du concret à l'ineffable.

Pour faire suite à ces trois pièces qui sont les trois âges de sa vie, Porto-Riche par sa nature même, ne pouvait plus rien donner qui les égalât. Il est regrettable sans doute que l'on ne lui ait point joué à la Comédie Française *les Vrais Dieux* pour satisfaire à son désir d'être représenté sans rien ajouter à sa gloire. Le théâtre de Porto-Riche est bien plus que le théâtre de l'homme, celui de la femme. Elles en sont les vraies,

les dominantes héroïnes. Ce qui a le plus changé dans nos civilisations ce sont les femmes. Le théâtre vivra toujours du conflit de la passion amoureuse, mais associée de plus en plus aux conflits du travail et aux préoccupations métaphysiques, à la recherche d'une morale qu'il faudra découvrir pour faire vivre le couple dans la paix et pour que l'amour ne ressemble pas à la guerre.

Becque a montré la femme sans défense, dans une société où l'argent manié par les hommes met les femmes à leur merci. Porto-Riche les a montrées à la merci des caprices sensuels et sentimentaux des hommes. Maupassant, qui vécut pour le plaisir, a laissé ses plus belles pages sur la mort et sur le sort des enfants nés du plaisir. C'est donc qu'une sorte d'obsession géniale monte du cœur des grands écrivains, quelle que soit leur existence, pour leur faire proclamer, à la face du ciel et des hommes, la vérité dont ils sont, qu'ils le veuillent ou non, les dépositaires sacrés.

Porto-Riche, a écrit dans une petite étude sur les ménages d'écrivains cette phrase, l'épigraphe d'une vie : « La célébrité fait de l'homme de Lettres un monstre » et dans ses pièces, à côté de l'homme inconstant, personnel, chercheur, inassouvi de vouloir plaire, il a montré une épouse, une amante, une mère dignes de toute pitié, de toute tendresse, de toute admiration. A l'heure où il disparaît nous voyons ces figures humaines se pencher sur la tombe. Il a eu pour elles la qualité supérieure : Il les a merveilleusement entendues, écoutées, comprises et aimées. Il a traduit leurs plaintes. Ces trois grandes créations, prises dans la vie, transmuées par son génie veillent sur sa mémoire, tendrement comme il l'avait souhaité. Tendrement...

CLAUDE BERTON

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Génie et Métier chez Napoléon, par le **Général Camon** (*Berger-Levrault*).

Les études stratégiques sont peu en honneur dans l'armée française. Il y a cependant un certain regain d'activité dans ce domaine; et l'on doit saluer avec toute la sympathie qui convient les efforts tentés dans nos instituts de haut enseignement militaire. Il y aurait sans doute des réserves à faire sur les directions suivies, sur l'orientation donnée. Mais le fait est là, et il faut espérer que les hommes de bonne volonté qui ont fait les premiers efforts seront laissés libres de continuer et de former des successeurs.

Un défaut souvent marqué dans les études militaires consiste à considérer la dernière campagne comme donnant des enseignements définitifs. Ce défaut n'a jamais été plus net ni plus dangereux qu'à notre époque. On affirme souvent que la guerre mondiale a vu l'avènement et le triomphe de la technique, que celle-ci ne peut que développer encore son empire et s'imposer avec une tyrannie toujours plus pesante. Or, même si l'on envisage l'importance des forces matérielles, il n'est pas certain que la technique n'en viendra pas à se dévorer elle-même : les gros canons, les engins automobiles peuvent être un jour rendus inutiles, dépouillés au moins d'une grande partie de leur efficacité, par l'avion.

La technique ne change rien aux principes. On ne peut la méconnaître dans l'application de ceux-ci; mais l'apparition même d'un engin nouveau, si perfectionné soit-il, si profonde puisse être la révolution qu'elle provoque, touche encore par ses effets aux principes de la stratégie : quels que soient les avantages propres de l'engin nouveau, les facilités plus grandes qu'il donne pour la poursuite des opérations, le résultat le plus important de son apparition est encore de créer la surprise. La guerre aérienne, le jour où elle sera la seule forme de guerre concevable, n'échappera pas aux principes de la stratégie.

L'intérêt reste donc toujours évident, qui s'attache à l'étude des modèles de l'art militaire. Il faut toujours avoir présentes à l'esprit

les conditions matérielles dans lesquelles les hauts faits des maîtres ont été accomplis. Mais ces chefs-d'œuvre gardent toute leur valeur d'enseignement. On s'en convaincra en lisant le dernier ouvrage du général Camon. Napoléon avait un système de guerre, qui lui a donné l'avantage sur des adversaires restés trop longtemps fidèles à un autre système que les leçons mêmes de l'Empereur les amenèrent à abandonner. Ce système, son génie l'avait découvert, fixé, et il devait l'appliquer constamment. Mais avec quelle prestesse, avec quelle maîtrise il l'accommodait chaque fois aux circonstances! C'était toujours, en un sens, la même bataille, mais c'en était toujours aussi une nouvelle. Principes stables, application variable. Que peut-on, en dehors du génie, demander davantage?

Une Nuit chez Cromwell, par **Georges Suarez**
(*Les Éditions de France*).

Les Français, qui aiment la logique, ne manquent pas d'être étonnés des résultats de la liquidation de la guerre, et leur étonnement devient de l'amertume quand ils songent qu'après la guerre de 1870-71 leurs pères ont payé l'indemnité de guerre à un ennemi dont le sol n'avait pas souffert, — tandis que, cette fois, la plus grosse partie des versements du vaincu passeront à un de leurs associés dans la guerre mondiale. Leurs gouvernants ont-ils donc été des incapables? Se sont-ils laissé « rouler » par des diplomates ou des hommes d'affaires retors, aux desseins machiavéliques et sans scrupules?

La principale source de faiblesse de la France dans ses efforts pour obtenir l'exécution du traité de paix, c'est qu'elle n'a pas vaincu seule. On sait les difficultés et les tiraillements qui se sont produits entre les puissances de l'Entente pendant la durée des hostilités. Il était normal qu'ils ne fissent qu'aller en augmentant quand on en viendrait au règlement de la paix. Et, dès le début de ce règlement, il a fallu composer, bien moins avec les anciens adversaires qu'avec les anciens alliés. De compromis en compromis, de cotes mal taillées en cotes mal taillées, d'arrangements de principe en règlements pratiques, la part de la France meurtrie et dévastée est allée s'amenuisant, et l'avenir n'est pas plus prometteur.

Un des épisodes les plus marquants dans le rétrécissement de cette peau de chagrin — sans mauvais jeu de mots — a été l'entrevue de Chequers, en juin 1924. Georges Suarez nous la conte, et son récit témoigne une fois de plus de son habileté à se documenter, et de son talent de metteur en scène. Quand on lit son récit de ce

premier contact entre M. MacDonald et M. Herriot, — celui-ci passé du jour au lendemain de la commode situation d'opposant aux responsabilités du pouvoir, — on est frappé de sa précision et de son caractère vécu. On cherche, comme involontairement, l'auteur parmi les personnages qui parlent et discutent devant nous. C'est bien en vain; Georges Suarez n'était pas là. Mais il a su, il a compris : et il fait un tableau émouvant de ces hommes, de ces pauvres hommes, qui tenaient entre leurs mains les destinées de leur pays, et qui, ne se comprenant guère les uns les autres, se heurtant tour à tour, communiaient cependant dans leur désir manifeste de rester d'accord et pour cela de tout concilier.

Qu'est-il sorti de ces conciliabules, que, avec son sens politique et pittoresque affiné, Georges Suarez place sous l'invocation de Cromwell? Que pouvait-il en sortir? La conscience et le désir de bien faire de personne ne sont en cause. Seulement, peut-être, chez certains comparses, leur façon maladroite de faire la part du feu, de parler européen, international, alors que les autres parlaient anglais, défendaient l'intérêt anglais, ou ce qu'ils croyaient être l'intérêt anglais.

M. Herriot s'est toujours défendu d'avoir rien cédé de ce qui aurait pu être conservé. Peut-être a-t-il eu le tort de ne pas reconnaître que, s'il a eu une dure partie à jouer, ses prédécesseurs la lui avait pourtant facilitée. Il est difficile de ne pas admettre que le plan Dawes, adopté quelque temps après la nuit chez Cromwell, a été le résultat de l'occupation de la Ruhr. Dans un récit historique qui précède celui de Georges Suarez, M. Raymond Poincaré le montre de façon lumineuse. Mais si, vraiment, on ne pouvait aboutir qu'à cela, il faut se demander s'il valait la peine d'effectuer cette occupation, mal préparée, médiocrement conduite, qui pourtant, en elle-même, réussit contre toute prévision. L'Allemagne avait accepté de livrer dans la Ruhr une bataille d'une nouvelle sorte. Elle fut battue une fois encore. Mais nous n'exploitâmes pas mieux le succès de septembre 1923 que celui de novembre 1918. Les raisons ne manquent pas, et on peut les mettre aisément en lumière. Elles ne peuvent, hélas! prévaloir contre le fait.

Une Famille bourguignonne au XVIIIe siècle, par Yvonne Bézard (*Albin-Michel*).

La famille Loppin de Gemeaux, dont madame Yvonne Bezard nous raconte l'histoire, n'a joué aucun rôle historique. Et, serait-on tenté de dire, c'est justement pour cela qu'elle nous intéresse. Jeune encore, Charles-Catherine Loppin, baron de Gemeaux, avocat

général au Parlement de Bourgogne, vient s'établir sur sa terre, puis il se marie, il élève ses enfants et parvient à un âge avancé. Les grands événements ne se font connaître que par leurs répercussions sur la vie familiale. Mais combien celle-ci est pleine de choses! Administration du patrimoine, hésitations du propriétaire à la veille de son mariage, raisons qui l'y décident, façon dont il conçoit sa vie nouvelle avec sa jeune femme : nous entrons non pas seulement dans l'intimité de la vie de la noblesse de province, mais dans celle d'un homme, d'un particulier, qui a eu des désirs et des passions, des joies et des peines.

L'éducation des enfants pose de nouveaux problèmes. Suivant la très juste remarque de madame Bezard, on voit en action une manière de concevoir les relations de famille bien différente de celle qu'on attribue souvent au XVIIIe siècle. Le dévouement du baron et de la baronne de Gemeaux à l'égard de leurs enfants est sans borne, et dû, à coup sûr, à l'influence de Rousseau. Mais ce dévouement s'exerce dans une société déterminée, où règnent, avec leurs inconvénients, toutes les grâces du XVIIIe siècle. Le voyage de Paris, entrepris pour chercher à caser deux des fils, est raconté d'après la correspondance entre les époux (le baron de Gemeaux n'avait pu accompagner sa femme), avec une verve infiniment savoureuse, qui fait revivre, vu sous un certain angle, tout l'ancien régime finissant.

Le succès au moins relatif (il y avait déjà des ombres au tableau) était à peine arrivé, que ce monde d'apparence si solide s'écroula. La Révolution commença par ébranler la fortune de la famille dont les revenus étaient, pour une part importante, constitués par des droits seigneuriaux. Le vieux châtelain n'eut pas trop de mal à s'arranger avec les autorités locales. Mais que d'efforts pour réunir et faire vivre toute la couvée : ce second tableau n'est pas moins curieux ni moins vivement tracé que le précédent.

Et l'ensemble forme une étude de petite histoire dont l'intérêt ne se dément pas d'un bout à l'autre. C'est une réussite dont on ne peut que féliciter l'auteur.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

Un Voyage aux INDES et à l'île de CEYLAN

(Janvier-Mars 1931)

Ce voyage, car il s'agit d'un véritable et magnifique voyage et non d'une de ces promenades en mer baptisée croisière d'agrément parce que le navire fait escale à un ou deux ports en supplément de son service normal et tourne en rond inlassablement en Méditerranée ou dans la mer du Nord, aura lieu pour la troisième fois, cet hiver, du 9 janvier au 13 mars 1931.

L'itinéraire, comme les années précédentes, comporte la visite des plus intéressantes villes de l'Inde et de Ceylan : Bombay, Mont Abu, Jaipur, Amber, Dehli, Agra, Fathepur Sikri, Allahabad, Bénarès, Calcutta, Madras, Anaradhapura, Kandy et les jardins de Perradenya, enfin Colombo.

A ce très beau programme s'ajoutera cette année un séjour dans la merveilleuse cité lacustre d'Udaipur, dans les pittoresques villes de Lahore et d'Amritsar, des visites aux temples incomparables de Madura, de Tanjore et de Trichinopoly.

Darjeeling sera également atteinte : Darjeeling, dont les monastères thibétains, les bazars qui comptent parmi les plus curieux de l'Inde et la situation unique, en vue du Mont Everest, fascinent le voyageur.

Les traversées effectuées sur les plus grands paquebots du service de l'Extrême-Orient sont agréablement coupées d'escales à Port-Saïd, à Suez, à Aden, à Port-Soudan.

Au cours de ces semaines prestigieuses c'est à chaque pas la surprise d'une très ancienne civilisation, la splendeur de la végétation tropicale, une architecture insoupçonnée, des mœurs curieuses, des légendes fabuleuses, des palais de rêve, de la féerie... Tout cela, sans fatigue, sans heurt, au cours d'un programme habilement conçu, permettant d'agréables flâneries personnelles.

Une organisation éprouvée dont on ne sentira pas la trame, mais dont on éprouvera les bienfaits.

Le départ et le retour auront lieu à Marseille. Un accompagnateur expérimenté guidera les voyageurs.

Le nombre des participants est limité à 12 afin de conserver à ce voyage un caractère privé. Le prix comprenant absolument tous les frais (traversées en 1re classe supérieure et séjour dans les meilleurs hôtels des villes traversées) est de 48 900 francs. Un domestique indigène est attaché au service des voyageurs pendant tout le séjour aux Indes et à Ceylan. Les adhésions sont reçues chez MM. Brendon et Gallet, 56, Faubourg Saint-Honoré, à Paris.